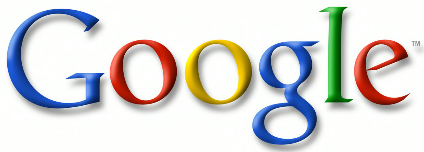
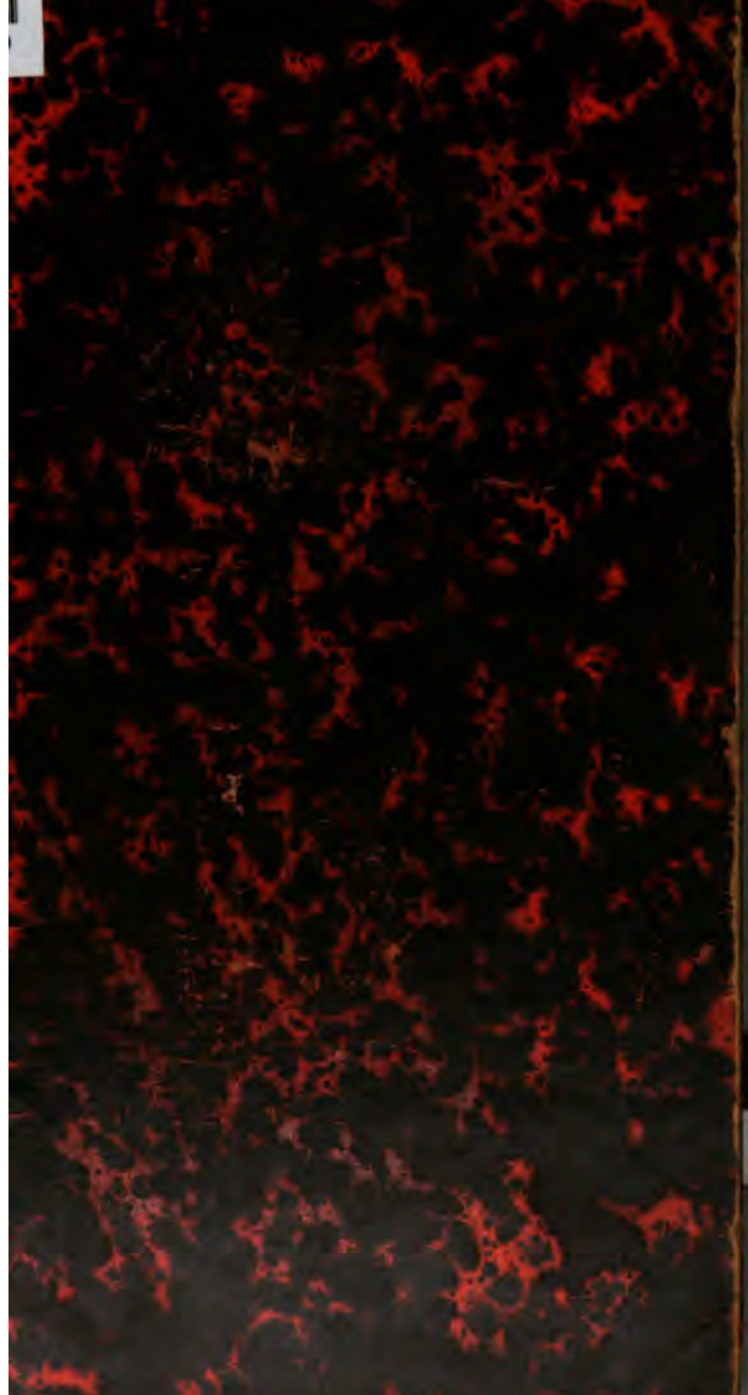
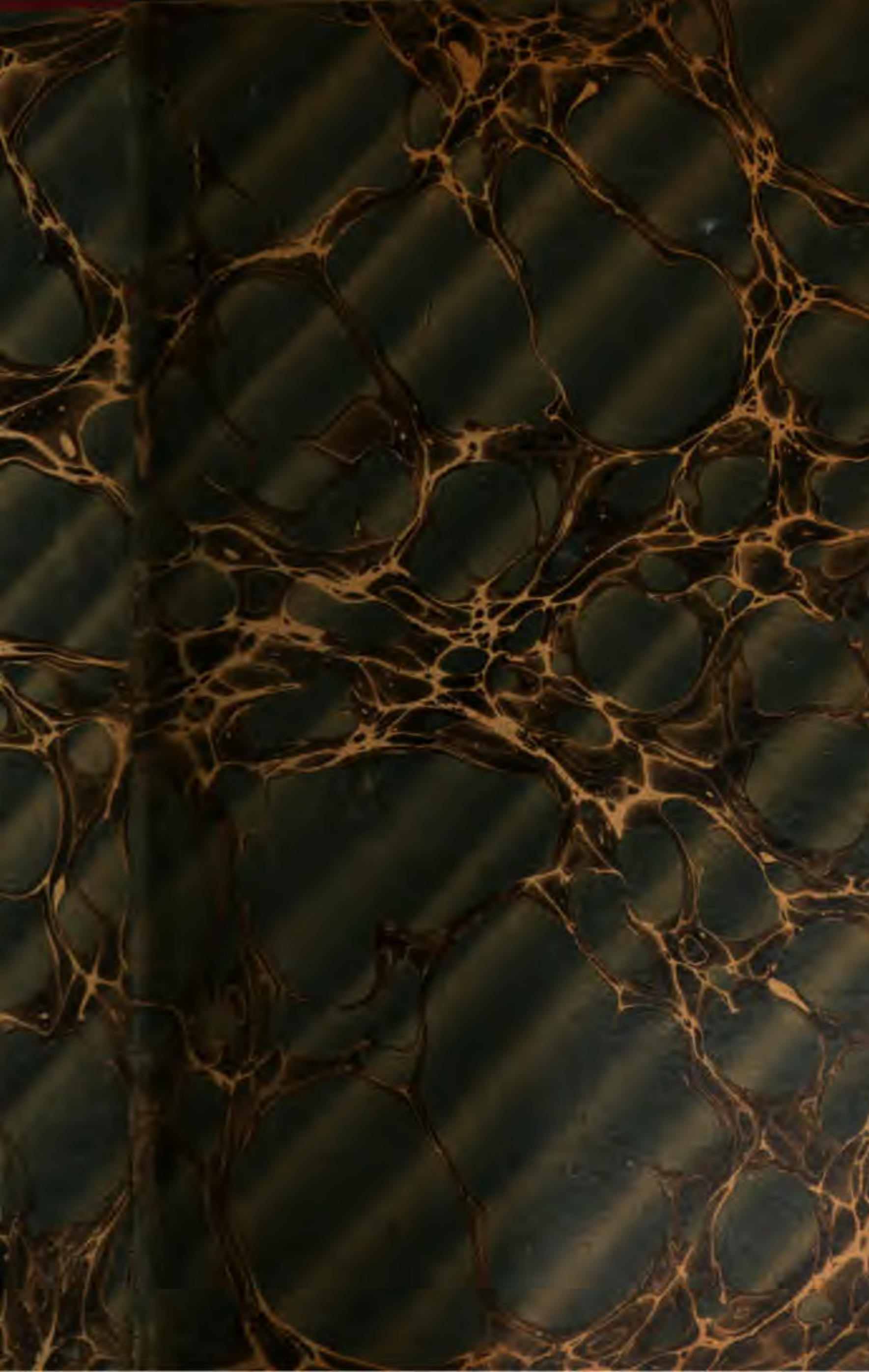

Google




SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LES OEUVRES
de
J.-B. P. Molière

Accompagnées d'une Vie de Molière, de Variantes, d'un Commentaire et d'un Glossaire,

par

ANATOLE FRANCE

Tome Cinquième



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M. DCCC. XCIV

L'AVARE,

COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE.



A PARIS,

Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis-à-vis
la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle,
à l'Image S. Louis.

M. DC. LXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

V. I

Meriot fund.
(V.)

L'AVARE,

COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE.



A PARIS,
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis-à-vis
la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle,
à l'Image S. Louis.

M. DC. LXIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ACTEVRS.

HARPAGON, Pere de Cleante & d'Elise, & Amoureux de Mariane.

CLEANTE, Fils d'Harpagon, Amant de Mariane.

ELISE, Fille d'Harpagon, Amante de Valere.

VALERE, Fils d'Anselme, & Amant d'Elise.

MARIANE, Amante de Cleante, & aimée d'Harpagon.

ANSELME, Pere de Valere, & de Mariane.

FROSINE, Femme d'Intrigue.

MAISTRE SIMON, Courtier.

MAISTRE IACQVES, Cuisinier & Cocher d'Harpagon.

LA FLECHE, Valet de Cleante.

DAME CLAVDE, Seruante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } Laquais d'Harpagon.
LA MERLVCHE, }

LE COMMISSAIRE, & SON CLERC.

La Scene est à Paris.



L'AVARE,

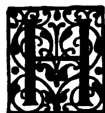
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Valere, Elise.

VALERE.



Hé quoy, charmante Elise, vous deuenez mélancolique, apres les obligeantes asseurances que vous auez eu la bonté de me donner de vostre foy? Ie vous voy soûpirer, helas, au milieu de ma joye! Est-ce du regret, dites-moy, de m'auoir fait heureux? & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre?

ELISE.

Non, Valere, ie ne puis pas me repentir de tout ce que ie fais pour vous. Ie m'y sens entraisner par vne trop douce puissance, & ie n'ay pas mesme la force de

ſouhaiter que les choſes ne fuſſent pas. Mais, à vous dire vray, le ſuccés me donne de l'inquietude ; & ie crains fort de vous aimer vn peu plus que ie ne deurois.

VALERE.

Hé que pouuez-vous craindre, Eliſe, dans les bontez que vous auez pour moy ?

ELISE.

Helas ! cent choſes à la fois : L'emportement d'vn Pere ; les reproches d'vne Famille ; les cenſures du monde ; mais plus que tout, Valere, le changement de voſtre cœur ; & cette froideur criminelle dont ceux de voſtre Sexe payent le plus ſouuent les témoignages trop ardens d'vne innocente amour.

VALERE.

Ah ! ne me faites pas ce tort, de juger de moy par les autres. Soupçonnez-moy de tout, Eliſe, plutoſt que de manquer à ce que ie vous doy. Ie vous aime trop pour cela ; & mon amour pour vous, durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah ! Valere, chacun tient les meſmes diſcours. Tous les Hommes ſont ſemblables par les paroles ; & ce n'eſt que les actions, qui les découurent differens.

VALERE.

Puis que les ſeules actions font connoiſtre ce que nous ſommes, attendez donc au moins à juger de mon cœur par elles, & ne me cherchez point des crimes dans les injuſtes craintes d'vne fâcheuſe préuoyance. Ne

m'aſſaſſinez point, ie vous prie, par les ſenſibles coups d'vn ſoupçon outrageux; & donnez-moy le temps de vous conuaincre, par mille & mille preuues, de l'honneſteté de mes feux.

ELISE.

Helas! qu'auec facilité on ſe laiſſe perſuader par les Perſonnes que l'on aime! Oüy, Valere, ie tiens voſtre cœur incapable de m'abuſer. Ie croy que vous m'aimez d'vn veritable amour, & que vous me ſerez fidelle; ie n'en veux point du tout douter, & ie retranche mon chagrin aux apprehenſions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoy cette inquietude?

ELISE.

Ie n'aurois rien à craindre, ſi tout le monde vous voyoit des yeux dont ie vous voy; & ie trouue en voſtre Perſonne dequoy auoir raiſon aux choſes que ie fais pour vous. Mon cœur, pour ſa defenſe, a tout voſtre merite, appuyé du ſecours d'vne reconnoiſſance où le Ciel m'engage enuers vous. Ie me repreſente à toute heure ce péril étonnant, qui commença de nous offrir aux regards l'vn de l'autre; cette generoſité ſurprenante, qui vous fit riſquer voſtre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces ſoins pleins de tendreſſe, que vous me fiſtes éclater apres m'auoir tirée de l'eau; & les hommages aſſidus de cet ardent amour, que ny le temps, ny les difficultez, n'ont rebuté, & qui vous faiſant negliger & Parens & Patrie, arreſte vos pas en ces lieux, y tient en ma faueur voſtre fortune déguiſée, & vous a reduit, pour me voir, à vous reueſtir

de l'employ de Domeſtique de mon Pere. Tout cela fait chez moy ſans doute vn merueilleux effet; & c'en eſt aſſez à mes yeux, pour me juſtifier l'engagement où i'ay pû conſentir : mais ce n'eſt pas aſſez, peut-eſtre, pour le juſtifier aux autres; & ie ne ſuis pas ſeure qu'on entre dans mes ſentimens.

VALERE.

De tout ce que vous auez dit, ce n'eſt que par mon ſeul amour que ie pretens aupres de vous meriter quelque choſe; & quant aux ſcrupules que vous auez, voſtre Pere, luy-meſme, ne prend que trop de ſoin de vous juſtifier à tout le monde; & l'excés de ſon auarice, & la maniere auſtere dont il vit auec ſes Enfans, pourroient authoriſer des choſes plus étranges. Pardonnez-moy, charmante Eliſe, ſi i'en parle ainſi deuant vous. Vous ſçauez que ſur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, ſi ie puis, comme ie l'eſpere, retrouuer mes Parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre fauorable. I'en attens des nouuelles auec impatience, & i'en iray chercher moy-meſme, ſi elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valere, ne bougez d'icy, ie vous prie; & ſongez ſeulement à vous bien mettre dans l'eſprit de mon Pere.

VALERE.

Vous voyez comme ie m'y prens, & les adroites complaiſances qu'il m'a fallu mettre en vſage, pour m'introduire à ſon ſeruice; ſous quel maſque de ſympathie, & de rapports de ſentimens, ie me déguiſe, pour

luy plaire; & quel perſonnage ie jouë tous les jours auec luy, afin d'acquerir ſa tendreſſe. I'y fais des progrés admirables; & i'éprouue que pour gagner les Hommes, il n'eſt point de meilleure voye, que de ſe parer à leurs yeux de leurs inclinations; que de donner dans leurs maximes, encenſer leurs defauts, & aplaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'auoir peur de trop charger la complaiſance; & la maniere dont on les jouë, a beau eſtre viſible, les plus fins toûjours ſont de grandes dupes du coſté de la flaterie; & il n'y a rien de ſi impertinent, & de ſi ridicule, qu'on ne faſſe aualer, lors qu'on l'aſſaiſonne en loüange. La ſincerité ſouffre vn peu au meſtier que ie fais: mais quand on a beſoin des Hommes, il faut bien s'ajuſter à eux; & puis qu'on ne ſçauroit les gagner que par là, ce n'eſt pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent eſtre flatez.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous auſſi à gagner l'appuy de mon Frere, en cas que la Seruante s'auiſaſt de reueler noſtre ſecret?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'vn & l'autre; & l'eſprit du Pere, & celuy du Fils, ſont des choſes ſi oppoſées, qu'il eſt difficile d'accommoder ces deux confidences enſemble. Mais vous, de voſtre part, agiſſez aupres de voſtre Frere, & ſeruez-vous de l'amitié qui eſt entre vous deux, pour le jetter dans nos intereſts. Il vient. Ie me retire. Prenez ce temps pour luy parler; & ne luy découurez de noſtre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Ie ne ſçay ſi i'auray la force de luy faire cette confidence.

SCENE II.

Cleante, Eliſe.

CLEANTE.

Ie ſuis bien aiſe de vous trouuer ſeule, ma Sœur; & ie brûlois de vous parler, pour m'ouurir à vous d'vn ſecret.

ELISE.

Me voila preſte à vous oüir, mon Frere. Qu'auez-vous à me dire?

CLEANTE.

Bien des choſes, ma Sœur, enuelopées dans vn mot. I'aime.

ELISE.

Vous aimez?

CLEANTE.

Oüy, i'aime. Mais auant que d'aller plus loin, ie ſçay que ie dépens d'vn Pere, & que le nom de Fils me ſoûmet à ſes volontez; que nous ne deuons point engager noſtre foy, ſans le conſentement de ceux dont nous tenons le jour; que le Ciel les a faits les maiſtres de nos vœux, & qu'il nous eſt enjoint de n'en diſpoſer que par leur conduite; que n'eſtans préuenus d'aucune fole ardeur, ils ſont en eſtat de ſe tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous eſt propre;

qu'il en faut plutoſt croire les lumieres de leur prudence, que l'aueuglement de noſtre paſſion ; & que l'emportement de la jeuneſſe nous entraiſne le plus ſouuent dans des precipices fâcheux. Ie vous dis tout cela, ma Sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire : car enfin, mon amour ne veut rien écouter, & ie vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous eſtes-vous engagé, mon Frere, auec celle que vous aimez ?

CLEANTE.

Non; mais i'y ſuis reſolu; & ie vous conjure encor vne fois, de ne me point apporter de raiſons pour m'en diſſuader.

ELISE.

Suis-je, mon Frere, vne ſi étrange perſonne ?

CLEANTE.

Non, ma Sœur, mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'vn tendre amour fait ſur nos cœurs; & i'apprehende voſtre ſageſſe.

ELISE.

Helas ! mon Frere, ne parlons point de ma ſageſſe. Il n'eſt perſonne qui n'en manque du moins vne fois en ſa vie; & ſi ie vous ouure mon cœur, peut-eſtre ſeray-je à vos yeux bien moins ſage que vous.

CLEANTE.

Ah ! plût au Ciel que voſtre âme comme la mienne...

ELISE.

Finiſſons auparauant voſtre affaire, & me dites qui eſt celle que vous aimez.

CLEANTE.

Vne jeune Perſonne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui ſemble eſtre faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La Nature, ma Sœur, n'a rien formé de plus aimable; & ie me ſentis tranſporté, dés le moment que ie la vis. Elle ſe nomme Mariane, & vit ſous la conduite d'vne bonne Femme de Mere, qui eſt preſque toûjours malade, & pour qui cette aimable Fille a des ſentimens d'amitié qui ne ſont pas imaginables. Elle la ſert, la plaint, & la conſole auec vne tendreſſe qui vous toucheroit l'ame. Elle ſe prend d'vn air le plus charmant du monde aux choſes qu'elle fait, & l'on voit briller mille graces en toutes ſes actions; vne douceur pleine d'attraits, vne bonté toute engageante, vne honneſteté adorable, vne... Ah! ma Sœur, ie voudrois que vous l'euſſiez veuë.

ELISE.

I'en voy beaucoup, mon Frere, dans les choſes que vous me dites; & pour comprendre ce qu'elle eſt, il me ſuffit que vous l'aimez.

CLEANTE.

I'ay découuert ſous main, qu'elles ne ſont pas fort accommodées, & que leur diſcrete conduite a de la peine à étendre à tous leurs beſoins le bien qu'elles peuuent auoir. Figurez-vous, ma Sœur, quelle joye ce peut eſtre, que de releuer la fortune d'vne Perſonne

que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits ſecours aux modeſtes neceſſitez d'vne vertueuſe Famille; & conceuez quel déplaiſir ce m'eſt, de voir que par l'auarice d'vn Pere, ie ſois dans l'impuiſſançe de gouſter cette joye, & de faire éclater à cette Belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oüy, ie conçois aſſez, mon Frere, quel doit eſtre voſtre chagrin.

CLEANTE.

Ah! ma Sœur, il eſt plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuſe épargne qu'on exerce ſur nous? que cette ſechereſſe étrange où l'on nous fait languir? Et que nous ſeruira d'auoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne ſerons plus dans le bel âge d'en joüir? & ſi pour m'entretenir meſme, il faut que maintenant ie m'engage de tous coſtez; ſi ie ſuis reduit auec vous à chercher tous les jours le ſecours des Marchands, pour auoir moyen de porter des habits raiſonnables? Enfin i'ay voulu vous parler, pour m'aider à ſonder mon Pere ſur les ſentimens où ie ſuis; & ſi ie l'y trouue contraire, i'ay reſolu d'aller en d'autres lieux, auec cette aimable Perſonne, joüir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Ie fais chercher par tout pour ce deſſein, de l'argent à emprunter; & ſi vos affaires, ma Sœur, ſont ſemblables aux miennes, & qu'il faille que noſtre Pere s'oppoſe à nos deſirs, nous le quitterons là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis ſi longtemps ſon auarice inſuportable.

ELISE.

Il eſt bien vray que tous les jours il nous donne, de plus en plus, ſujet de regretter la mort de noſtre Mere, & que...

CLEANTE.

I'entens ſa voix. Eloignons-nous vn peu, pour nous acheuer noſtre confidence; & nous joindrons apres nos forces pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

SCENE III.

Harpagon, La Fleche.

HARPAGON.

Hors d'icy tout à l'heure, & qu'on ne replique pas. Allons, que l'on détale de chez moy, maiſtre Iuré Filou; vray gibier de potence.

LA FLECHE.

Ie n'ay iamais rien veu de ſi méchant que ce maudit Vieillard; & ie penſe, ſauf correction, qu'il a le Diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents.

LA FLECHE.

Pourquoy me chaſſez-vous?

HARPAGON.

C'eſt bien à toy, pendart, à me demander des raiſons: Sors viſte, que ie ne t'aſſomme.

LA FLECHE.

Qu'eſt-ce que ie vous ay fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que ie veux que tu ſortes.

LA FLECHE.

Mon Maiſtre, voſtre Fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t'en l'attendre dans la Ruë, & ne ſois point dans ma Maiſon planté tout droit comme vn piquet, à obſeruer ce qui ſe paſſe, & faire ton profit de tout. Ie ne veux point auoir ſans ceſſe deuant moy vn eſpion de mes affaires; vn traiſtre, dont les yeux maudits aſſiegent toutes mes actions, deuorent ce que ie poſſede, & furettent de tous coſtez pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on faſſe pour vous voler? Eſtes-vous vn Homme volable, quand vous renfermez toutes choſes, & faites ſentinelle jour & nuit?

HARPAGON.

Ie veux renfermer ce que bon me ſemble, & faire ſentinelle comme il me plaiſt. Ne voila pas de mes mouchars, qui prennent garde à ce qu'on fait? Ie tremble qu'il n'ait ſoupçonné quelque choſe de mon argent. Ne ſerois-tu point Homme à aller faire courir le bruit que i'ay chez moy de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous auez de l'argent caché?

HARPAGON.

Non, coquin, ie ne dis pas cela. *A part.* I'enrage. Ie demande si malicieusement tu n'irois point faire courir le bruit que i'en ay.

LA FLECHE.

Hé que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la mesme chose?

HARPAGON.

Tu fais le raïsonneur, ie te bailleray de ce raisonnement-cy par les oreilles. *Il leue la main pour luy donner vn soufflet.* Sors d'icy encor vne fois.

LA FLECHE.

Hé bien, ie sors.

HARPAGON.

Atten. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Vien-ça, que ie voye. Montre-moy tes mains.

LA FLECHE.

Les voila.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oüy.

LA FLECHE.

Les voila.

HARPAGON.

N'as-tu rien mis icy dedans ?

LA FLECHE.

Voyez vous-mesme.

HARPAGON. *Il taste le bas de ses chausses.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à deuenir les receleurs des choses qu'on dérobe ; & ie voudrois qu'on en eust fait pendre quelqu'vn.

LA FLECHE.

Ah! qu'vn Homme comme cela, meriteroit bien ce qu'il craint! & que i'aurois de joye à le voler!

HARPAGON.

Euh ?

LA FLECHE.

Quoy ?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLECHE.

Ie dis que vous foüillez bien par tout, pour voir si ie vous ay volé.

HARPAGON.

C'eſt ce que ie veux faire.

Il foüille dans les poches de la Fleche.

LA FLECHE.

La peſte ſoit de l'auarice, & des auaricieux.

HARPAGON.

Comment? que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que ie dy?

HARPAGON.

Oüy. Qu'eſt-ce que tu dis d'auarice, & d'auaricieux.

LA FLECHE.

Ie dis que la peſte ſoit de l'auarice, & des auaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des auaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils ces auaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains, & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entens par là?

LA FLECHE.

Dequoy vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Ie me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que ie veux parler de vous?

HARPAGON.

Ie croy ce que ie croy; mais ie veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Ie parle... Ie parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moy, ie pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empeſcherez-vous de maudire les auaricieux?

HARPAGON.

Non; mais ie t'empeſcheray de jaſer, & d'eſtre inſolent. Tay-toy.

LA FLECHE.

Ie ne nomme perſonne.

HARPAGON.

Ie te roſſeray, ſi tu parles.

LA FLECHE.

Qui ſe ſent morveux, qu'il ſe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLECHE.

Oüy, malgré moy.

HARPAGON.

Ha, ha.

LA FLECHE *luy montrant vne des poches de son justaucorps.*

Tenez, voila encor vne poche. Estes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Allons, rens-le moy sans te foüiller.

LA FLECHE.

Quoy ?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Ie ne vous ay rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément?

LA FLECHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t'en à tous es Diables.

LA FLECHE.

Me voila fort bien congedié.

HARPAGON.

Ie te le mets sur ta conscience au moins. Voila vn

pendart de Valet qui m'incommode fort; & ie ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là.

SCENE IV.

Elise, Cleante, Harpagon.

HARPAGON.

Certes, ce n'eſt pas vne petite peine que de garder chez ſoy vne grande ſomme d'argent; & bienheureux qui a tout ſon fait bien placé, & ne conſerue ſeulement que ce qu'il faut pour ſa dépenſe. On n'eſt pas peu embaraſſé à inuenter dans toute vne Maiſon vne cache fidelle : car pour moy les Coffres forts me ſont ſuſpects, & ie ne veux iamais m'y fier. Ie les tiens juſtement vne franche amorce à Voleurs, & c'eſt toûjours la premiere choſe que l'on va attaquer. Cependant ie ne ſçay ſi i'auray bien fait, d'auoir enterré dans mon Iardin dix mille eſcus qu'on me rendit hier. Dix mille eſcus en or chez ſoy, eſt vne ſomme aſſez... *Icy le Frere & la Sœur paroiſſent s'entretenans bas.* O Ciel ! ie me ſeray trahy moy-meſme. La chaleur m'aura emporté; & ie croy que i'ay parlé haut en raiſonnant tout ſeul. Qu'eſt-ce ?

CLEANTE.

Rien, mon Pere.

HARPAGON.

Y a-t-il longtemps que vous eſtes là ?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriuer.

HARPAGON.

Vous auez entendu...

CLEANTE.

Quoy? mon Pere.

HARPAGON.

Là...

ELISE.

Quoy?

HARPAGON.

Ce que ie viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si-fait, ſi-fait.

ELISE.

Pardonnez-moy.

HARPAGON.

Ie voy bien que vous en auez oüy quelques mots. C'eſt que ie m'entretenois en moy-meſme de la peine qu'il y a aujourd'huy à trouuer de l'argent; & ie diſois, qu'il eſt bienheureux qui peut auoir dix mille eſcus chez ſoy.

CLEANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Ie ſuis bien aiſe de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choſes de trauers, & vous

imaginer que ie dise que c'est moy qui ay dix mille escus.

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que ie les eusse dix mille escus!

CLEANTE.

Ie ne croy pas...

HARPAGON.

Ce seroit une bonne affaire pour moy.

ELISE.

Ce sont des choses...

HARPAGON.

I'en aurois bon besoin.

CLEANTE.

Ie pense que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous estes...

HARPAGON.

Et ie ne me plaindrois pas, comme ie fais, que le temps est miserable.

CLEANTE.

Mon Dieu, mon Pere, vous n'auez pas lieu de vous plaindre; & l'on sçait que vous auez assez de bien.

HARPAGON.

Comment? i'ay aſſez de bien. Ceux qui le diſent, en ont menty. Il n'y a rien de plus faux; & ce ſont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colere.

HARPAGON.

Cela eſt étrange! que mes propres Enfans me trahiſſent, & deuiennent mes ennemis!

CLEANTE.

Eſt-ce eſtre voſtre ennemy, que de dire que vous auez du bien?

HARPAGON.

Oüy, de pareils diſcours, & les dépenſes que vous faites, feront cauſe qu'vn de ces jours on me viendra chez moy couper la gorge, dans la penſée que ie ſuis tout couſu de piſtoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépenſe eſt-ce que ie fais?

HARPAGON.

Quelle? Eſt-il rien de plus ſcandaleux, que ce ſomptueux équipage que vous promenez par la Ville? Ie querellois hier voſtre Sœur, mais c'eſt encore pis. Voila qui crie vangeance au Ciel; & à vous prendre depuis les pieds juſqu'à la teſte, il y auroit là dequoy faire vne bonne conſtitution. Ie vous l'ay dit vingt fois, mon Fils, toutes vos manieres me déplaiſent fort; vous

donnez furieusement dans le Marquis; & pour aller ainsi vestu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLEANTE.

Hé comment vous dérober?

HARPAGON.

Que sçay-je? Où pouuez-vous donc prendre dequoy entretenir l'estat que vous portez?

CLEANTE.

Moi? mon Pere : c'est que ie jouë; & comme ie suis fort heureux, ie mets sur moy tout l'argent que ie gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait. Si vous estes heureux au jeu, vous en deuriez profiter, & mettre à honneste interest l'argent que vous gagnez, afin de le trouuer vn jour... Ie voudrois bien sçauoir, sans parler du reste, à quoy seruent tous ces rubans dont vous voila lardé depuis les pieds jusqu'à la teste; & si vne demy-douzaine d'éguillettes ne suffit pas pour attacher vn haut-de-chausses? Il est bien necessaire d'employer de l'argent à des perruques, lors que l'on peut porter des cheueux de son crû, qui ne coustent rien. Ie vais gager qu'en perruques & rubans, il y a du moins vingt pistoles; & vingt pistoles rapportent par année dix-huit liures six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous auez raison.

HARPAGON.

Laiſſons cela, & parlons d'autre affaire. Euh ? Ie croy qu'ils ſe font ſigne l'vn à l'autre, de me voler ma bourſe. Que veulent dire ces geſtes-là ?

ELISE.

Nous marchandons, mon Frere & moy, à qui parlera le premier ; & nous auons tous deux quelque choſe à vous dire.

HARPAGON.

Et moy, i'ay quelque choſe auſſi à vous dire à tous deux.

CLEANTE.

C'eſt de mariage, mon Pere, que nous deſirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'eſt de mariage auſſi que ie veux vous entretenir.

ELISE.

Ah ! mon Pere.

HARPAGON.

Pourquoy ce cry ? Eſt-ce le mot, ma Fille, ou la choſe, qui vous fait peur ?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouuez l'entendre ; & nous craignons que nos ſentimens ne ſoient pas d'accord auec voſtre choix.

HARPAGON.

Vn peu de patience. Ne vous alarmez point. Ie ſçay

ce qu'il faut à tous deux; & vous n'aurez ny l'vn, ny l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que ie prétens faire. Et pour commencer par vn bout; Auez-vous veu, dites-moy, vne jeune Personne appellée Mariane, qui ne loge pas loin d'icy?

CLEANTE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

I'en ay oüy parler.

HARPAGON.

Comment, mon Fils, trouuez-vous cette Fille?

CLEANTE.

Vne fort charmante Personne.

HARPAGON.

Sa phisionomie?

CLEANTE.

Toute honneste, & pleine d'esprit.

HARPAGON.

Son air, & sa maniere?

CLEANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas, qu'vne Fille comme cela, meriteroit assez que l'on songeast à elle?

CLEANTE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Que ce feroit vn Party fouhaitable?

CLEANTE.

Tres-fouhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire vn bon ménage?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'vn Mary auroit fatisfaction auec elle?

CLEANTE.

Affurément.

HARPAGON.

Il y a vne petite difficulté; c'eft que i'ay peur qu'il n'y ait pas auec elle tout le bien qu'on pourroit pretendre.

CLEANTE.

Ah! mon Pere, le bien n'eft pas confiderable, lors qu'il eft queftion d'époufer vne honnefte Perfonne.

HARPAGON.

Pardonnez-moy, pardonnez-moy. Mais ce qu'il y a à dire, c'eft que fi l'on n'y trouue pas tout le bien qu'on fouhaite, on peut tâcher de regagner cela fur autre chofe.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin ie ſuis bien aiſe de vous voir dans mes ſentimens : car ſon maintien honneſte, & ſa douceur, m'ont gagné l'ame ; & ie ſuis reſolu de l'épouſer, pourueu que i'y trouue quelque bien.

CLEANTE

Euh ?

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Vous eſtes reſolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouſer Mariane.

CLEANTE.

Qui vous ? vous ?

HARPAGON.

Oüy, moy, moy ; moy. Que veut dire cela ?

CLEANTE.

Il m'a pris tout à coup vn ébloüiſſement, & ie me retire d'icy.

HARPAGON.

Cela ne ſera rien. Allez viſte boire dans la Cuiſine vn grand verre d'eau claire. Voila de mes Damoiſeaux floüets, qui n'ont non plus de vigueur que des Poules. C'eſt là, ma Fille, ce que i'ay reſolu pour moy. Quant à ton Frere, ie luy deſtine vne certaine Veuue dont ce matin on m'eſt venu parler ; & pour toy, ie te donne au Seigneur Anſelme.

ELISE.

Au Seigneur Anſelme?

HARPAGON.

Oüy. Vn Homme meur, prudent & ſage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE. *Elle fait vne reuerence.*

Ie ne veux point me marier, mon Pere, s'il vous plaiſt.

HARPAGON. *Il contrefait ſa reuerence.*

Et moy, ma petite Fille ma mie, ie veux que vous vous mariez, s'il vous plaiſt.

ELISE.

Ie vous demande pardon, mon Pere.

HARPAGON.

Ie vous demande pardon, ma Fille.

ELISE.

Ie ſuis tres-humble ſeruante au Seigneur Anſelme; mais, auec voſtre permiſſion, ie ne l'épouſeray point.

HARPAGON.

Ie ſuis voſtre tres-humble valet; mais, auec voſtre permiſſion, vous l'épouſerez dés ce ſoir.

ELISE.

Dés ce ſoir?

HARPAGON.

Dés ce ſoir.

ELISE.

Cela ne ſera pas, mon Pere.

HARPAGON.

Cela ſera, ma Fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dy-je.

HARPAGON.

Si, vous dy-je.

ELISE.

C'eſt vne choſe où vous ne me reduirez point.

HARPAGON.

C'eſt vne choſe où ie te reduiray.

ELISE.

Ie me tuëray plutoſt, que d'épouſer vn tel Mary.

HARPAGON.

Tu ne te tuëras point, & tu l'épouſeras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on iamais veu vne Fille parler de la ſorte à ſon Pere ?

ELISE.

Mais a-t-on iamais veu vn Pere marier ſa Fille de la ſorte ?

HARPAGON.

C'eſt vn Party où il n'y a rien à redire ; & ie gage que tout le monde approuuera mon choix.

ELISE.

Et moy, ie gage qu'il ne ſçauroit eſtre approuué d'aucune Perſonne raiſonnable.

HARPAGON.

Voila Valere; veux-tu qu'entre nous deux nous le faſſions Iuge de cette affaire?

ELISE.

I'y conſens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à ſon jugement?

ELISE.

Oüy. I'en paſſeray par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voila qui eſt fait.

SCENE V.

Valere, Harpagon, Eliſe.

HARPAGON.

Icy, Valere. Nous t'auons éleu pour nous dire qui a raiſon, de ma Fille, ou de moy.

VALERE.

C'eſt vous, Monſieur, ſans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien dequoy nous parlons?

VALERE.

Non. Mais vous ne ſçauriez auoir tort, & vous eſtes toute raiſon.

HARPAGON.

Ie veux ce ſoir luy donner pour Epous vn Homme auſſi riche que ſage; & la coquine me dit au nez, qu'elle ſe moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALERE.

Ce que i'en dy?

HARPAGON.

Oüy.

VALERE.

Eh, eh.

HARPAGON.

Quoy?

VALERE.

Ie dis que dans le fond ie ſuis de voſtre ſentiment; & vous ne pouuez pas que vous n'ayez raiſon. Mais auſſi n'a-t-elle pas tort tout à fait, &...

HARPAGON.

Comment? Le Seigneur Anſelme eſt vn Party conſiderable; c'eſt vn Gentilhomme qui eſt noble, doux, poſé, ſage, & fort accommodé, & auquel il ne reſte aucun Enfant de ſon premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer?

VALERE.

Cela eſt vray. Mais elle pourroit vous dire que c'eſt vn peu precipiter les choſes, & qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir ſi ſon inclination pourra s'accommoder auec...

HARPAGON.

C'eſt vne occaſion qu'il faut prendre viſte aux cheueux. Ie trouue icy vn auantage, qu'ailleurs ie ne trouuerois pas; & il s'engage à la prendre ſans dot.

VALERE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oüy.

VALERE.

Ah! ie ne dy plus rien. Voyez-vous, voila vne raiſon tout à fait conuaincante; il ſe faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'eſt pour moy vne épargne conſiderable.

VALERE.

Aſſurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il eſt vray que voſtre Fille vous peut repreſenter que le mariage eſt vne plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'eſtre heureux, ou malheureux, toute ſa vie; & qu'vn engagement qui doit durer juſqu'à la mort, ne ſe doit iamais faire qu'auec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raiſon. Voila qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occaſions l'inclination d'vne Fille eſt vne choſe ſans doute où l'on doit auoir de l'égard; & que cette

grande inégalité d'âge, d'humeur, & de ſentimens, rend vn mariage ſujet à des accidens tres-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah! il n'y a pas de replique à cela. On le ſçait bien. Qui diantre peut aller là contre? Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quantité de Peres qui aimeroient mieux ménager la ſatisfaction de leurs Filles, que l'argent qu'ils pourroient donner; qui ne les voudroient point ſacrifier à l'intereſt, & chercheroient plus que toute autre choſe, à mettre dans vn mariage cette douce conformité qui ſans ceſſe y maintient l'honneur, la tranquilité, & la joye; & que...

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il eſt vray. Cela ferme la bouche à tout, *Sans dot*. Le moyen de reſiſter à vne raiſon comme celle-là?

HARPAGON. *Il regarde vers le Iardin.*

Oüais. Il me ſemble que i'entens vn Chien qu aboye. N'eſt-ce point qu'on en voudroit à mon argent? Ne bougez, ie reuiens tout à l'heure.

ELISE.

Vous moquez-vous, Valere, de luy parler comme vous faites?

VALERE.

C'eſt pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ſes ſentimens, eſt le moyen de

tout gaster; & il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant; des tempéramens ennemis de toute resistance; des naturels rétifs, que la verité fait cabrer, qui toûjours se roidissent contre le droit chemin de la raison, & qu'on ne mene qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &...

ELISE.

Mais ce mariage, Valere?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle inuention trouuer, s'il se doit conclure ce soir?

VALERE.

Il faut demander vn delay, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découurira la feinte, si l'on appelle des Medecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? y connoissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez auec eux auoir quel mal il vous plaira, ils vous trouueront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

HARPAGON.

Ce n'est rien, Dieu mercy.

VALERE.

Enfin noſtre dernier recours, c'eſt que la fuite nous peut mettre à couuert de tout; & ſi voſtre amour, belle Eliſe, eſt capable d'vne fermeté... *Il apperçoit Harpagon.* Oüy, il faut qu'vne Fille obeïſſe à ſon Pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme vn Mary eſt fait; & lors que la grande raiſon de *Sans dot* s'y rencontre, elle doit eſtre preſte à prendre tout ce qu'on luy donne.

HARPAGON.

Bon. Voila bien parlé cela.

VALERE.

Monſieur, ie vous demande pardon, ſi ie m'emporte vn peu, & prens la hardieſſe de luy parler comme ie fais.

HARPAGON.

Comment? i'en ſuis rauy, & ie veux que tu prennes ſur elle vn pouuoir abſolu. Oüy, tu as beau fuir. Ie luy donne l'authorité que le Ciel me donne ſur toy, & i'entens que tu faſſes tout ce qu'il te dira.

VALERE.

Apres cela, reſiſtez à mes remontrances. Monſieur, ie vais la ſuiure, pour luy continuer les leçons que ie luy faiſois.

HARPAGON.

Oüy, tu m'obligeras. Certes...

VALERE.

Il eſt bon de luy tenir vn peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela eſt vray. Il faut...

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine, ie croy que i'en viendray à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Ie m'en vais faire vn petit tour en Ville, & ie reuiens tout à l'heure.

VALERE.

Oüy, l'argent eſt plus précieux que toutes les choſes du monde ; & vous deuez rendre graces au Ciel, de l'honneſte homme de Pere qu'il vous a donné. Il ſçait ce que c'eſt que de viure. Lors qu'on s'offre de prendre vne Fille ſans dot, on ne doit point regarder plus auant. Tout eſt renfermé là-dedans, & *Sans dot* tient lieu de beauté, de jeuneſſe, de naiſſance, d'honneur, de ſageſſe, & de probité.

HARPAGON.

Ah le braue Garçon! Voila parlé comme vn Oracle. Heureux, qui peut auoir vn Domeſtique de la ſorte.

Fin du Premier Acte.



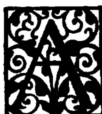


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Cleante, La Fleche.

CLEANTE.



AH! traiſtre que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'auois-je pas donné ordre...

LA FLECHE.

Oüy, Monſieur, & ie m'eſtois rendu icy pour vous attendre de pied ferme; mais Monſieur voſtre Pere, le plus mal-gracieux des Hommes, m'a chaſſé dehors malgré moy, & i'ay couru riſque d'eſtre battu.

CLEANTE.

Comment va noſtre affaire? Les choſes preſſent plus que iamais; & depuis que ie ne t'ay veu, i'ay découuert que mon Pere eſt mon Riual.

LA FLECHE.

Voſtre Pere amoureux?

CLEANTE.

Oüy; & i'ay eu toutes les peines du monde à luy cacher le trouble où cette nouuelle m'a mis.

LA FLECHE.

Luy ſe meſler d'aimer! Dequoy diable s'auiſe-t-il? ſe moque-t-il du monde? & l'amour a-t-il eſté fait pour des gens baſtis comme luy?

CLEANTE.

Il a falu, pour mes pechez, que cette paſſion luy ſoit venuë en teſte.

LA FLECHE.

Mais par quelle raiſon luy faire vn myſtere de voſtre amour?

CLEANTE.

Pour luy donner moins de ſoupçon, & me conſeruer au beſoin des ouuertures plus aiſées pour détourner ce mariage. Quelle réponſe t'a-t-on faite?

LA FLECHE.

Ma foy, Monſieur, ceux qui empruntent ſont bien malheureux; & il faut eſſuyer d'étranges choſes, lors qu'on en eſt reduit à paſſer, comme vous, par les mains des Feſſe-mathieux!

CLEANTE.

L'affaire ne ſe fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moy. Noſtre Maiſtre Simon, le Courtier qu'on nous a donné, Homme agiſſant, & plein de zele, dit qu'il a fait rage pour vous; & il aſſure, que voſtre ſeule phiſionomie luy a gagné le cœur.

CLEANTE.

I'auray les quinze mille francs que ie demande?

LA FLECHE.

Oüy; mais à quelques petites conditions, qu'il faudra que vous acceptiez, ſi vous auez deſſein que les choſes ſe faſſent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celuy qui doit preſter l'argent?

LA FLECHE.

Ah! vrayment, cela ne va pas de la ſorte. Il apporte encore plus de ſoin à ſe cacher que vous, & ce ſont des myſteres bien plus grands que vous ne penſez. On ne veut point du tout dire ſon nom, & l'on doit aujourd'huy l'aboucher auec vous dans vne Maiſon empruntée, pour eſtre inſtruit, par voſtre bouche, de voſtre bien, & de voſtre Famille; & ie ne doute point que le ſeul nom de voſtre Pere ne rende les choſes faciles.

CLEANTE.

Et principalement noſtre Mere eſtant morte, dont on ne peut m'oſter le bien.

LA FLECHE.

Voicy quelques Articles qu'il a dictez luy-meſme à noſtre Entremetteur, pour vous eſtre montrez, auant que de rien faire.

Supoſé que le Preſteur voye toutes ſes ſeuretez, & que l'Emprunteur ſoit majeur, & d'vne Famille où le bien ſoit ample, ſolide, aſſuré, clair, & net de tout embarras; on fera vne bonne & exacte Obligation pardeuant vn

CLEANTE.

Que veut-il que ie faſſe de cela?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus, vne Tenture de Tapiſſerie, des Amours de Gombaut, & de Macée.

Plus, vne grande Table de bois de Noyer, à douze colomnes, ou piliers tournez, qui ſe tire par les deux bouts, & garnie par le deſſous de ſes ſix Eſcabelles.

CLEANTE.

Qu'ay-je affaire, morbleu...

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois gros Mouſquets tout garnis de nacre de perles, auec les trois Fourchettes aſſortiſſantes.

Plus, vn Fourneau de brique, auec deux Cornuës, & trois Recipients, fort vtiles à ceux qui ſont curieux de diſtiler.

CLEANTE.

I'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

Plus, vn Lut de Bologne, garny de toutes ſes cordes, ou peu s'en faut.

Plus, vn Trou-Madame, & vn Damier, auec vn Ieu de l'Oye renouuellé des Grecs, fort propres à paſſer le temps lors que l'on n'a que faire.

Plus, vne Peau d'vn Lezard, de trois pieds & demy, remplie de foin; curioſité agreable, pour pendre au plancher d'vne Chambre.

Le tout, cy-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cens liures, & rabaissé à la valeur de mille escus, par la discretion du Presteur.

CLEANTE.

Que la peste l'étouffe auec sa discretion, le traistre, le bourreau qu'il est. A-t-on iamais parlé d'vne vsure semblable ? & n'est-il pas content du furieux interest qu'il exige, sans vouloir encor m'obliger à prendre, pour trois mille liures, les vieux rogatons qu'il ramasse ? Ie n'auray pas deux cens escus de tout cela ; & cependant il faut bien me resoudre à consentir à ce qu'il veut ; car il est en estat de me faire tout accepter, & il me tient, le scelerat, le poignard sur la gorge.

LA FLECHE.

Ie vous voy, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'auance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant son bled en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que i'y fasse ? Voila où les jeunes gens sont reduits par la maudite auarice des Peres ; & on s'étonne apres cela que les Fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE.

Il faut auoüer que le vostre animeroit contre sa vilanie, le plus posé Homme du monde. Ie n'ay pas, Dieu mercy, les inclinations fort patibulaires ; & parmy mes Confreres, que ie voy se mesler de beaucoup de petits commerces, ie sçay tirer adroitement mon épingle du

jeu, & me démesler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle : mais, à vous dire vray, il me donneroit, par ses procedez, des tentations de le voler; & ie croirois, en le volant, faire vne action meritoire.

CLEANTE.

Donne-moy vn peu ce Memoire, que ie le voye encor.

SCENE II.

Maistre Simon, Harpagon, Cleante, La Fleche.

MAISTRE SIMON.

Ouy, Monsieur, c'est vn jeune Homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouuer, & il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maistre Simon, qu'il n'y ait rien à pericliter? & sçauez-vous le nom, les biens, & la Famille de celuy pour qui vous parlez?

MAISTRE SIMON.

Non, ie ne puis pas bien vous en instruire à fond, & ce n'est que par auanture que l'on m'a adressé à luy; mais vous serez de toutes choses éclaircy par luy-mesme; & son Homme m'a assuré, que vous serez content, quand vous le connoistrez. Tout ce que ie sçaurois vous dire, c'est que sa Famille est fort riche,

qu'il n'a plus de Mere déja; & qu'il s'obligera, si vous voulez, que son Pere mourra auant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, Maistre Simon, nous oblige à faire plaisir aux Personnes, lors que nous le pouuons.

MAISTRE SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE.

Que veut dire cecy? Nostre Maistre Simon qui parle à vostre Pere.

CLEANTE.

Luy auroit-on appris qui ie suis? & serois-tu pour nous trahir?

MAISTRE SIMON.

Ah, ah, vous estes bien pressez! Qui vous a dit que c'estoit ceans? Ce n'est pas moy, Monsieur, au moins, qui leur ay découuert vostre nom, & vostre logis: mais, à mon auis, il n'y a pas grand mal à cela. Ce sont des Personnes discrettes; & vous pouuez icy vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment?

MAISTRE SIMON.

Monsieur est la Personne qui veut vous emprunter les quinze mille liures dont ie vous ay parlé.

HARPAGON.

Comment, pendart, c'eſt toy qui t'abandonnes à ces coupables extremitez ?

CLEANTE.

Comment, mon Pere, c'eſt vous qui vous portez à ces honteuſes actions ?

HARPAGON.

C'eſt toy qui te veux ruiner par des emprunts ſi condamnables ?

CLEANTE.

C'eſt vous qui cherchez à vous enrichir par des vſures ſi criminelles ?

HARPAGON.

Oſes-tu bien, apres cela, paroiſtre deuant moy ?

CLEANTE.

Oſez-vous bien, apres cela, vous preſenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dy-moy, d'en venir à ces débauches-là ? de te precipiter dans des dépenſes effroyables ? & de faire vne honteuſe diſſipation du bien que tes Parens t'ont amaſſé auec tant de ſueurs ?

CLEANTE.

Ne rougiſſez-vous point, de deſ-honorer voſtre condition, par les commerces que vous faites ? de ſacrifier gloire & reputation, au deſir inſatiable d'entaſſer eſcu ſur eſcu ? & de rencherir, en fait d'intereſts,

ſur les plus infames ſubtilitez qu'ayent iamais inuentées les plus celebres Vſuriers?

HARPAGON.

Oſte-toy de mes yeux, coquin, oſte-toy de mes yeux.

CLEANTE.

Qui eſt plus criminel, à voſtre auis, ou celuy qui achete vn argent dont il a beſoin, ou bien celuy qui vole vn argent dont il n'a que faire.

HARPAGON.

Retire-toy, te dy-je, & ne m'échauffe pas les oreilles. Ie ne ſuis pas fâché de cette auanture; & ce m'eſt vn auis de tenir l'œil, plus que iamais, ſur toutes ſes actions.

SCENE III.

Froſine, Harpagon.

FROSINE.

Monſieur...

HARPAGON.

Attendez vn moment. Ie vais reuenir vous parler. Il eſt à propos que ie faſſe vn petit tour à mon argent.

SCENE IV.

La Fleche, Frosine.

LA FLECHE.

L'auanture est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part vn ample magasin de hardes; car nous n'auons rien reconnu au Memoire que nous auons.

FROSINE.

Hé c'est toy, mon pauure la Fleche! D'où vient cette rencontre?

LA FLECHE.

Ah, ah, c'est toy, Frosine, que viens-tu faire icy?

FROSINE.

Ce que ie fais par tout ailleurs; m'entremettre d'affaires, me rendre seruiable aux gens, & profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talens que ie puis auoir. Tu sçais que dans ce Monde il faut viure d'adresse, & qu'aux Personnes comme moy le Ciel n'a donné d'autres rentes, que l'intrigue, & que l'industrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque negoce auec le Patron du logis?

FROSINE.

Oüy, ie traitte pour luy quelque petite affaire, dont i'espere vne récompense.

LA FLECHE.

De luy? Ah, ma foy, tu feras bien fine, ſi tu en tires quelque choſe; & ie te donne auis que l'argent ceans eſt fort cher.

FROSINE.

Il y a de certains ſeruices qui touchent merueilleuſement.

LA FLECHE.

Ie ſuis voſtre valet; & tu ne connois pas encor le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon eſt de tous les humains, l'humain le moins humain; le mortel de tous les mortels, le plus dur, & le plus ſerré. Il n'eſt point de ſeruice qui pouſſe ſa reconnoiſſance juſqu'à luy faire ouurir les mains. De la loüange, de l'eſtime, de la bienueillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'eſt rien de plus ſec & de plus aride, que ſes bonnes graces, & ſes careſſes; & *donner* eſt vn mot pour qui il a tant d'auerſion, qu'il ne dit iamais *ie vous donne*, mais *ie vous preſte le bon jour.*

FROSINE.

Mon Dieu, ie ſçay l'art de traire les Hommes. I'ay le ſecret de m'ouurir leur tendreſſe, de chatoüiller leurs cœurs, de trouuer les endroits par où ils ſont ſenſibles.

LA FLECHE.

Bagatelles icy. Ie te défie d'attendrir, du coſté de l'argent, l'Homme dont il eſt queſtion. Il eſt Turc là-deſſus, mais d'vne Turquerie à deſeſperer tout le monde; & l'on pourroit creuer, qu'il n'en branleroit

pas. En vn mot, il aime l'argent, plus que reputation, qu'honneur, & que vertu; & la veuë d'vn demandeur luy donne des conuulſions. C'eſt le fraper par ſon endroit mortel, c'eſt luy percer le cœur, c'eſt luy arracher les entrailles; & ſi... Mais il reuient; ie me retire.

SCENE V.

Harpagon, Froſine.

HARPAGON.

Tout va comme il faut. Hé bien, qu'eſt-ce, Froſine?

FROSINE.

Ah, mon Dieu! que vous vous portez bien! & que vous auez là vn vray viſage de ſanté!

HARPAGON.

Qui moy?

FROSINE.

Iamais ie ne vous vis vn teint ſi frais, & ſi gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment? vous n'auez de voſtre vie eſté ſi jeune que vous eſtes; & ie vois des gens de vingt-cinq ans qui ſont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Froſine, i'en ay ſoixante bien comptez.

FROSINE.

Hé bien, qu'eſt-ce que cela, ſoixante ans? Voila bien dequoy! C'eſt la fleur de l'âge cela; & vous entrez maintenant dans la belle ſaiſon de l'Homme.

HARPAGON.

Il eſt vray; mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que ie croy.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'auez pas beſoin de cela; & vous eſtes d'vne paſte à viure juſques à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Aſſurément. Vous en auez toutes les marques. Tenez-vous vn peu. O que voila bien là entre vos deux yeux vn ſigne de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moy voſtre main. Ah mon Dieu! quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas juſqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON.

Hé bien, qu'eſt-ce que cela veut dire ?

FROSINE.

Par ma foy, ie diſois cent ans, mais vous paſſerez les ſix-vingts.

HARPAGON.

Eſt-il poſſible ?

FROSINE.

Il faudra vous aſſommer, vous dy-je ; & vous mettrez en terre, & vos Enfans, & les Enfans de vos Enfans.

HARPAGON.

Tant-mieux. Comment va noſtre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander ? & me voit-on meſler de rien, dont ie ne vienne à bout ? I'ay, ſur tout, pour les mariages, vn talent merueilleux. Il n'eſt point de Partis au monde, que ie ne trouue en peu de temps le moyen d'acoupler ; & ie croy, ſi ie me l'eſtois mis en teſte, que ie mariërois le Grand Turc auec la Republique de Veniſe. Il n'y auoit pas ſans doute de ſi grandes difficultez à cette affaire-cy. Comme i'ay commerce chez elles, ie les ay à fond l'vne & l'autre entretenuës de vous, & i'ay dit à la Mere le deſſein que vous auiez conçeu pour Mariane, à la voir paſſer dans la ruë, & prendre l'air à ſa feneſtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponſe...

FROSINE.

Elle a reçeu la propoſition auec joye; & quand ie luy ay témoigné que vous ſouhaitiez fort que ſa Fille aſſiſtaſt ce ſoir au Contract de mariage qui ſe doit faire de la voſtre, elle y a conſenty ſans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'eſt que ie ſuis obligé, Froſine, de donner à ſouper au Seigneur Anſelme; & ie ſeray bien aiſe qu'elle ſoit du régale.

FROSINE.

Vous auez raiſon. Elle doit apres diſné rendre viſite à voſtre Fille, d'où elle fait ſon conte d'aller faire vn tour à la Foire, pour venir en ſuite au ſoupé.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront enſemble dans mon Carroſſe, que ie leur preſteray.

FROSINE.

Voila juſtement ſon affaire.

HARPAGON.

Mais, Froſine, as-tu entretenu la Mere touchant le bien qu'elle peut donner à ſa Fille? Luy as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidaſt vn peu, qu'elle fiſt quelque effort, qu'elle ſe ſaignaſt pour vne occaſion comme celle-cy? Car encor n'épouſe-t-on point vne Fille, ſans qu'elle apporte quelque choſe.

FROSINE.

Comment? c'eſt vne Fille qui vous apportera douze mille liures de rente.

HARPAGON.

Douze mille liures de rente!

FROSINE.

Oüy. Premierement, elle eſt nourrie & éleuée dans vne grande épargne de bouche. C'eſt vne Fille accouſtumée à viure de ſalade, de lait, de fromage, & de pommes, & à laquelle par conſequent il ne faudra ny table bien ſeruie, ny conſommez exquis, ny orges-mondez perpetuels, ny les autres délicateſſes qu'il faudroit pour vne autre Femme; & cela ne va pas à ſi peu de choſe, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'eſt curieuſe que d'vne propreté fort ſimple, & n'aime point les ſuperbes habits, ny les riches bijous, ny les meubles ſomptueux, où donnent ſes pareilles auec tant de chaleur; & cet article-là vaut plus de quatre mille liures par an. De plus, elle a vne auerſion horrible pour le jeu, ce qui n'eſt pas commun aux Femmes d'aujourd'huy; & i'en ſçay vne de nos quartiers, qui a perdu à trente & quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, & quatre mille francs en habits & bijous, cela fait neuf mille liures; & mille eſcus que nous mettons pour la nourriture, ne voila-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptez?

HARPAGON.

Oüy, cela n'eſt pas mal; mais ce compte là n'eſt rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moy. N'eſt-ce pas quelque choſe de réel,

que de vous apporter en mariage vne grande ſobrieté; l'heritage d'vn grand amour de ſimplicité de parure, & l'acquiſition d'vn grand fonds de haine pour le jeu?

HARPAGON.

C'eſt vne raillerie, que de vouloir me conſtituer ſon dot de toutes les dépenſes qu'elle ne fera point. Ie n'iray pas donner quittance de ce que ie ne reçois pas; & il faut bien que ie touche quelque choſe.

FROSINE.

Mon Dieu, vous toucherez aſſez; & elles m'ont parlé d'vn certain Païs, où elles ont du bien, dont vous ſerez le maiſtre.

HARPAGON.

Il faut voir cela. Mais, Froſine, il y a encor vne choſe qui m'inquiete. La Fille eſt jeune, comme tu vois; & les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs ſemblables, & ne cherchent que leur compagnie. I'ay peur qu'vn Homme de mon âge ne ſoit pas de ſon gouſt; & que cela ne vienne à produire chez moy certains petits deſordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah que vous la connoiſſez mal! C'eſt encor vne particularité que i'auois à vous dire. Elle a vne auerſion épouuantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oüy, elle. Ie voudrois que vous l'euſſiez entendu

parler là-deſſus. Elle ne peut ſouffrir du tout la veuë d'vn jeune Homme; mais elle n'eſt point plus rauie, dit-elle, que lors qu'elle peut voir vn beau Vieillard auec vne barbe majeſtueuſe. Les plus vieux ſont pour elle les plus charmans, & ie vous auertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous eſtes. Elle veut tout au moins qu'on ſoit ſexagenaire; & il n'y a pas quatre mois encor, qu'eſtant preſte d'eſtre mariée, elle rompit tout net le mariage, ſur ce que ſon Amant fit voir qu'il n'auoit que cinquante-ſix ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour ſigner le Contract.

HARPAGON.

Sur cela ſeulement?

FROSINE.

Oüy. Elle dit que ce n'eſt pas contentement pour elle que cinquante-ſix ans; & ſur tout, elle eſt pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là vne choſe toute nouuelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On luy voit dans ſa Chambre quelques Tableaux, & quelques Eſtampes; mais que penſez-vous que ce ſoit? Des Adonis? des Cephales? des Pâris? & des Apollons? Non. De beaux portraits de Saturne, du Roy Priam, du vieux Neſtor, & du bon Pere Anchiſe ſur les épaules de ſon Fils.

HARPAGON.

Cela eſt admirable! Voila ce que ie n'aurois iamais

penfé; & ie fuis bien aife d'apprendre qu'elle eft de cette humeur. En effet, fi i'auois efté Femme, ie n'aurois point aimé les jeunes Hommes.

FROSINE.

Ie le croy bien. Voila de belles drogues que des jeunes gens pour les aimer! Ce font de beaux morueux, de beaux godelureaux, pour donner enuie de leur peau; & ie voudrois bien fçauoir quel ragouft il y a à eux?

HARPAGON.

Pour moy, ie n'y en comprens point; & ie ne fçais pas comment il y a des Femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut eftre fole fieffée. Trouuer la jeuneffe aimable! Eft-ce auoir le fens commun? Sont-ce des Hommes que de jeunes blondins? & peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON.

C'eft ce que ie dis tous les jours, auec leur ton de Poule laitée, & leurs trois petits brins de barbe releuez en barbe de Chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chauffes tout tombans, & leurs eftomacs débraillez.

FROSINE.

Eh! cela eft bien bafty aupres d'vne Perfonne comme vous. Voila vn Homme cela. Il y a là dequoy fatisfaire à la veuë; & c'eft ainfi qu'il faut eftre fait, & veftu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouues bien?

FROSINE.

Comment? vous estes à rauir, & vostre figure est à peindre. Tournez-vous vn peu, s'il vous plaist. Il ne se peut pas mieux. Que ie vous voye marcher. Voila vn corps taillé, libre, & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Ie n'en ay pas de grandes, Dieu mercy. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de temps en temps.

FROSINE.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, & vous auez grace à tousser.

HARPAGON.

Dy-moy vn peu. Mariane ne m'a-t-elle point encor veu? n'a-t-elle point pris garde à moy en passant?

FROSINE.

Non. Mais nous nous sommes fort entretenuës de vous. Ie luy ay fait vn portrait de vostre Personne; & ie n'ay pas manqué de luy vanter vostre merite, & l'auantage que ce luy seroit, d'auoir vn Mary comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait; & ie t'en remercie.

FROSINE.

I'aurois, Monsieur, vne petite priere à vous faire. *Il prend vn air seuere.* I'ay vn Procés que ie suis sur le poinct de perdre, faute d'vn peu d'argent; & vous pourriez

facilement me procurer le gain de ce Procés, ſi vous auiez quelque bonté pour moy. Vous ne ſçauriez croire le plaiſir qu'elle aura de vous voir. *Il reprend vn air gay.* Ah! que vous luy plairez! & que voſtre fraiſe à l'antique fera ſur ſon eſprit vn effet admirable! Mais, ſur tout, elle ſera charmée de voſtre haut-de-chauſſes, attaché au pourpoint auec des éguillettes. C'eſt pour la rendre fole de vous; & vn Amant éguilleté ſera pour elle vn ragouſt merueilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me rauis, de me dire cela.

FROSINE.

En verité, Monſieur, ce Procés m'eſt d'vne conſequence tout à fait grande. *Il reprend ſon viſage ſeuere.* Ie ſuis ruinée, ſi ie le pers; & quelque petite aſſiſtance me rétabliroit mes affaires. Ie voudrois que vous euſſiez veu le rauiſſement où elle eſtoit, à m'entendre parler de vous. *Il reprend vn air gay.* La joye éclatoit dans ſes yeux, au recit de vos qualitez; & ie l'ay miſe enfin dans vne impatience extréme, de voir ce mariage entierement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaiſir, Froſine; & ie t'en ay, ie te l'auouë, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Ie vous prie, Monſieur, de me donner le petit ſecours que ie vous demande. *Il reprend ſon ſerieux.* Cela me remettra ſur pied; & ie vous en ſeray eternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Ie vais acheuer mes dépeſches.

FROSINE.

Ie vous assure, Monsieur, que vous ne sçauriez iamais me soulager dans vn plus grand besoin.

HARPAGON.

Ie mettray ordre que mon Carosse soit tout prest, pour vous mener à la Foire.

FROSINE.

Ie ne vous importunerois pas, si ie ne m'y voyois forcée par la necessité.

HARPAGON.

Et i'auray soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grace dont ie vous sollicite. Vous ne sçauriez croire, Monsieur, le plaisir que...

HARPAGON.

Ie m'en vais. Voila qu'on m'appelle. Iusqu'à tantost.

FROSINE.

Que la fieure te serre, chien de vilain à tous les Diables. Le ladre a esté ferme à toutes mes attaques: mais il ne me faut pas pourtant quitter la negociation; & i'ay l'autre costé, en tout cas, d'où ie suis asseurée de tirer bonne récompense.

Fin du Second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Harpagon, Cleante, Elise, Valere, Dame Claude, Maistre Iacqves, Brindauoine, La Merlvche.

HARPAGON.

LLONS. Venez-ça tous, que ie vous distribuë mes ordres pour tantost, & regle à chacun son employ. Approchez, Dame Claude. Commençons par vous. *Elle tient vn Balet.* Bon, vous voila les armes à la main. Ie vous commets au soin de nettoyer par tout; & sur tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les vser. Outre cela, ie vous constituë, pendant le soupé, au gouuernement des bouteilles; & s'il s'en écarte quelqu'vne, & qu'il se casse quelque chose, ie m'en prendray à vous, & le rabatray sur vos gages.

MAISTRE IACQVES.

Chastiment politique.

HARPAGON.

Allez. Vous, Brindauoine, & vous, La Merluche, ie

vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire; mais ſeulement lors que l'on aura ſoif, & non pas ſelon la coûtume de certains impertinens de Laquais qui viennent prouoquer les gens, & les faire auiſer de boire, lors qu'on n'y ſonge pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'vne fois, & vous reſſouuenez de porter toûjours beaucoup d'eau.

MAISTRE IACQVES.

Oüy; le vin pur monte à la teſte.

LA MERLVCHE.

Quitterons-nous nos ſiquenilles, Monſieur?

HARPAGON.

Oüy, quand vous verrez venir les Perſonnes; & gardez-bien de gaſter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous ſçauez bien, Monſieur, qu'vn des deuants de mon pourpoint eſt couuert d'vne grande tache de l'huile de la Lampe.

LA MERLVCHE.

Et moy, Monſieur, que i'ay mon haut-de-chauſſes tout troüé par derriere, & qu'on me voit, reuerence parler...

HARPAGON.

Paix. Rangez cela adroitement du coſté de la muraille, & preſentez toûjours le deuant au monde. *Harpagon met ſon chapeau au deuant de ſon pourpoint, pour montrer à Brindauoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.* Et vous, tenez toûjours voſtre chapeau ainſi, lors que vous ſeruirez.

Pour vous, ma Fille, vous aurez l'œil ſur ce que l'on deſſeruira, & prendrez garde qu'il ne s'en faſſe aucun degaſt. Cela ſied bien aux Filles. Mais cependant preparez-vous à bien receuoir ma Maiſtreſſe qui vous doit venir viſiter, & vous mener auec elle à la Foire. Entendez-vous ce que ie vous dis?

ELISE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Et vous, mon Fils le Damoiſeau, à qui i'ay la bonté de pardonner l'hiſtoire de tantoſt, ne vous allez pas auiſer non plus de luy faire mauuais viſage.

CLEANTE.

Moy, mon Pere, mauuais viſage; & par quelle raiſon?

HARPAGON.

Mon Dieu, nous ſçauons le train des Enfans dont les Peres ſe remariënt, & de quel œil ils ont coûtume de regarder ce qu'on appelle Belle-Mere. Mais ſi vous ſouhaitez que ie perde le ſouuenir de voſtre derniere fredeine, ie vous recommande, ſur tout, de regaler d'vn bon viſage cette Perſonne-là, & de luy faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous ſera poſſible.

CLEANTE.

A vous dire le vray, mon Pere, ie ne puis pas vous promettre d'eſtre bien aiſe qu'elle deuienne ma Belle-Mere. Ie mentirois, ſi ie vous le diſois: mais pour ce qui eſt de la bien receuoir, & de luy faire bon viſage, ie vous promets de vous obeïr ponctuellement ſur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas ſujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez ſagement. Valere, aide-moy à cecy. Hoça, Maiſtre Iacques, approchez-vous, ie vous ay gardé pour le dernier.

MAISTRE IACQVES.

Eſt-ce à voſtre Cocher, Monſieur, ou bien à voſtre Cuiſinier, que vous voulez parler; car ie ſuis l'vn & l'autre?

HARPAGON.

C'eſt à tous les deux.

MAISTRE IACQVES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au Cuiſinier.

MAISTRE IACQVES.

Attendez donc, s'il vous plaiſt.

Il oſte ſa Caſaque de Cocher, & paroiſt veſtu en Cuiſinier.

HARPAGON.

Quelle diantre de ceremonie eſt-ce là?

MAISTRE IACQVES.

Vous n'auez qu'à parler.

HARPAGON.

Ie me ſuis engagé, Maiſtre Iacques, à donner ce ſoir à ſouper.

MAISTRE IACQVES.

Grande merueille!

HARPAGON.

Dy-moy vn peu, nous feras-tu bonne chere?

MAISTRE IACQVES.

Oüy, ſi vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable toûjours de l'argent! Il ſemble qu'ils n'ayent autre choſe à dire, de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toûjours parler d'argent. Voila leur épée de cheuet, de l'argent.

VALERE.

Ie n'ay iamais veu de réponſe plus impertinente que celle-là. Voila vne belle merueille, que de faire bonne chere auec bien de l'argent. C'eſt vne choſe la plus aiſée du monde, & il n'y a ſi pauure eſprit qui n'en fiſt bien autant : mais pour agir en habile Homme, il faut parler de faire bonne chere auec peu d'argent.

MAISTRE IACQVES.

Bonne chere auec peu d'argent!

VALERE.

Oüy.

MAISTRE IACQVES.

Par ma foy, Monſieur l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce ſecret, & de prendre mon office de Cuiſinier : auſſi-bien vous meſlez-vous ceans d'eſtre le Factoton.

HARPAGON.

Taiſez-vous. Qu'eſt-ce qu'il nous faudra ?

MAISTRE IACQVES.

Voila Monſieur voſtre Intendant, qui vous fera bonne chere pour peu d'argent.

HARPAGON.

Haye. Ie veux que tu me répondes.

MAISTRE IACQVES.

Combien ſerez-vous de gens à table ?

HARPAGON.

Nous ſerons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

MAISTRE IACQVES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq aſſiettes. Potages... Entrées...

HARPAGON.

Que diable, voila pour traitter toute vne Ville entiere.

MAISTRE IACQVES.

Roſt...

HARPAGON *en luy mettant la main ſur la bouche.*

Ah traiſtre, tu manges tout mon bien.

MAISTRE IACQVES.

Entremets...

HARPAGON.

Encor?

VALERE.

Eſt-ce que vous auez enuie de faire creuer tout le monde? & Monſieur a-t-il inuité des gens pour les aſſaſſiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire vn peu les preceptes de la ſanté, & demander aux Medecins s'il n'y a rien de plus préjudiciable à l'Homme, que de manger auec excés.

HARPAGON.

Il a raiſon.

VALERE.

Apprenez, Maiſtre Iacques, vous, & vos pareils, que c'eſt vn coupe-gorge, qu'vne table remplie de trop de viandes; que pour ſe bien montrer amy de ceux que l'on inuite, il faut que la frugalité regne dans les repas qu'on donne; & que ſuiuant le dire d'vn Ancien, *Il faut manger pour viure, & non pas viure pour manger.*

HARPAGON.

Ah que cela eſt bien dit! Approche, que ie t'embraſſe pour ce mot. Voila la plus belle Sentence que i'aye entendu de ma vie. *Il faut viure pour manger, & non pas manger pour vi...* Non, ce n'eſt pas cela. Comment eſt-ce que tu dis?

VALERE.

Qu'*il faut manger pour viure, & non pas viure pour manger.*

HARPAGON.

Oüy. Entens-tu? Qui eſt le grand Homme qui a dit cela?

VALERE.

Ie ne me ſouuiens pas maintenant de ſon nom.

HARPAGON.

Souuiens-toy de m'écrire ces mots. Ie les veux faire grauer en lettres d'or ſur la cheminée de ma Salle.

VALERE.

Ie n'y manqueray pas. Et pour voſtre ſoupé, vous n'auez qu'à me laiſſer faire. Ie regleray tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

MAISTRE IACQVES.

Tant mieux, i'en auray moins de peine.

HARPAGON.

Il faudra de ces choſes, dont on ne mange gueres, & qui raſſaſiënt d'abord; quelque bon Haricot bien gras, avec quelque Paté-en-pot bien garny de marons.

VALERE.

Repoſez-vous ſur moy.

HARPAGON.

Maintenant, Maiſtre Iacques, il faut nettoyer mon Caroſſe.

MAISTRE IACQVES.

Attendez. Cecy s'adreſſe au Cocher. *Il remet ſa Caſaque.* Vous dites...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon Caroſſe, & tenir mes Cheuaux tous preſts pour conduire à la Foire...

MAISTRE IACQVES.

Vos Cheuaux, Monſieur? Ma foy, ils ne ſont point du tout en eſtat de marcher : Ie ne vous diray point qu'ils ſont ſur la litiere, les pauures beſtes n'en ont point, & ce ſeroit fort mal parler : mais vous leur faites obſeruer des jeuſnes ſi auſteres, que ce ne ſont plus rien que des idées ou des fantômes; des façons de Cheuaux.

HARPAGON.

Les voila bien malades, ils ne font rien.

MAISTRE IACQVES.

Et pour ne faire rien, Monſieur, eſt-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauures animaux, de trauailler beaucoup, de manger de meſme. Cela me fend le cœur, de les voir ainſi extenuez : car enfin i'ay vne tendreſſe pour mes Cheuaux, qu'il me ſemble que c'eſt moy-meſme, quand ie les voy pâtir; ie m'oſte tous les jours pour eux les choſes de la bouche; & c'eſt eſtre, Monſieur, d'vn naturel trop dur, que de n'auoir nulle pitié de ſon prochain.

HARPAGON.

Le trauail ne ſera pas grand, d'aller juſqu'à la Foire.

MAISTRE IACQVES.

Non, Monſieur, ie n'ay pas le courage de les mener, & ie ferois conſcience de leur donner des coups de foüet en l'eſtat où ils ſont. Comment voudriez-vous qu'ils traiſnaſſent vn Caroſſe, qu'ils ne peuuent pas ſe traiſner eux-meſmes?

VALERE.

Monſieur, i'obligeray le voiſin le Picard, à ſe charger de les conduire : auſſi bien nous ſera-t-il icy beſoin pour appreſter le ſoupé.

MAISTRE IACQVES.

Soit. I'aime mieux encor qu'ils meurent ſous la main d'vn autre, que ſous la mienne.

VALERE.

Maiſtre Iacques fait bien le raiſonnable.

MAISTRE IACQVES.

Monſieur l'Intendant fait bien le neceſſaire.

HARPAGON.

Paix.

MAISTRE IACQVES.

Monſieur, ie ne ſçaurois ſouffrir les flateurs; & ie voy que ce qu'il en fait, que ſes contrôles perpetuels, ſur le pain & le vin, le bois, le ſel, & la chandelle, ne ſont rien que pour vous gratter, & vous faire ſa cour. I'enrage de cela, & ie ſuis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car enfin ie me ſens pour vous de la tendreſſe en dépit que i'en aye; & apres mes Cheuaux, vous eſtes la Perſonne que i'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je ſçauoir de vous, Maiſtre Iacques, ce que l'on dit de moy?

MAISTRE IACQVES.

Oüy, Monſieur, ſi i'eſtois aſſuré que cela ne vous fâchaſt point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAISTRE IACQVES.

Pardonnez-moy; ie ſçay fort bien que ie vous mettrois en colere.

HARPAGON.

Point du tout; au contraire, c'eſt me faire plaiſir, & ie ſuis bien aiſe d'apprendre comme on parle de moy.

MAISTRE IACQVES.

Monſieur, puis que vous le voulez, ie vous diray franchement qu'on ſe moque par tout de vous; qu'on nous jette de tous coſtez cent brocards à voſtre ſujet; & que l'on n'eſt point plus rauy, que de vous tenir au cul & aux chauſſes, & de faire ſans ceſſe des contes de voſtre lezine. L'vn dit que vous faites imprimer des Almanacs particuliers, où vous faites doubler les Quatre-Tems, & les Vigiles, afin de profiter des jeuſnes, où vous obligez voſtre monde. L'autre, que vous auez toûjours vne querelle toute preſte à faire à vos Valets dans le temps des Eſtrennes, ou de leur ſortie d'auec vous, pour vous trouuer vne raiſon de ne leur donner rien. Celuy-là conte qu'vne fois vous fiſtes aſſigner le

Chat d'vn de vos Voisins, pour vous auoir mangé vn reste d'vn gigot de Mouton. Celuy-cy, que l'on vous surprit vne nuit, en venant dérober vous-mesme l'auoine de vos Cheuaux; & que vostre Cocher, qui estoit celuy d'auant moy, vous donna dans l'obscurité ie ne sçay combien de coups de baston dont vous ne voulustes rien dire. Enfin voulez-vous que ie vous dise, on ne sçauroit aller nulle-part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pieces. Vous estes la fable & la risée de tout le monde, & iamais on ne parle de vous, que sous les noms d'auare, de ladre, de vilain, & de fesse-mathieu.

HARPAGON *en le batant.*

Vous estes vn sot, vn maraut, vn coquin, & vn impudent.

MAISTRE IACQVES.

Hé bien, ne l'auois-je pas deuiné? Vous ne m'auez pas voulu croire. Ie vous l'auois bien dit que ie vous fâcherois de vous dire la verité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCENE II.

Maistre Iacques, Valere.

VALERE.

A ce que ie puis voir, Maistre Iacques, on paye mal vostre franchise.

MAISTRE IACQVES.

Morbleu, Monſieur le nouueau venu, qui faites l'Homme d'importance, ce n'eſt pas voſtre affaire. Riez de vos coups de baſton quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah, Monſieur Maiſtre Iacques, ne vous fâchez pas, ie vous prie.

MAISTRE IACQVES.

Il file doux. Ie veux faire le braue, & s'il eſt aſſez ſot pour me craindre, le frotter quelque peu. Sçauez-vous bien, Monſieur le rieur, que ie ne ris pas, moy ; & que ſi vous m'échaufez la teſte, ie vous feray rire d'vne autre ſorte ?

Maiſtre Iacques pouſſe Valere juſques au bout du Theatre, en le menaçant.

VALERE.

Eh doucement.

MAISTRE IACQVES.

Comment, doucement ? Il ne me plaiſt pas, moy.

VALERE.

De grace.

MAISTRE IACQVES.

Vous eſtes vn impertinent.

VALERE.

Monſieur Maiſtre Iacques.

MAISTRE IACQVES.

Il n'y a point de Monſieur Maiſtre Iacques pour vn

double. Si ie prens vn baſton, ie vous roſſeray d'importance.

VALERE.

Comment, vn baſton?

Valere le fait reculer autant qu'il l'a fait.

MAISTRE IACQVES.

Eh ie ne parle pas de cela.

VALERE.

Sçauez-vous bien, Monſieur le fat, que ie ſuis Homme à vous roſſer vous-meſme?

MAISTRE IACQVES.

Ie n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'eſtes, pour tout potage, qu'vn faquin de Cuiſinier?

MAISTRE IACQVES.

Ie le ſçay bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoiſſez pas encore?

MAISTRE IACQVES.

Pardonnez-moy.

VALERE.

Vous me roſſerez, dites-vous?

MAISTRE IACQVES.

Ie le diſois en raillant.

VALERE.

Et moy, ie ne prens point de gouſt à voſtre raillerie.

Il luy donne des coups de baston. Apprenez que vous estes vn mauuais railleur.

MAISTRE IACQVES.

Peste soit la sincerité, c'est vn mauuais mestier. Desormais i'y renonce, & ie ne veux plus dire vray. Passe encor pour mon Maistre, il a quelque droict de me battre : mais pour ce Monsieur l'Intendant, ie m'en vangeray si ie puis.

SCENE III.

Frosine, Mariane, Maistre Iacques.

FROSINE.

Sçauez-vous, Maistre Iacques, si vostre Maistre est au logis?

MAISTRE IACQVES.

Oüy vrayment il y est, ie ne le sçay que trop.

FROSINE.

Dites-luy, ie vous prie, que nous sommes icy.

SCENE IV.

Mariane, Frosine.

MARIANE.

Ah! que ie suis, Frosine, dans vn étrange état! & s'il faut dire ce que ie sens, que i'apprehende cette veuë!

FROSINE.

Mais pourquoy, & quelle eſt voſtre inquietude?

MARIANE.

Helas! me le demandez-vous? & ne vous figurez-vous point les alarmes d'vne Perſonne toute preſte à voir le ſuplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Ie voy bien que pour mourir agreablement, Harpagon n'eſt pas le ſuplice que vous voudriez embraſſer; & ie connois à voſtre mine, que le jeune Blondin dont vous m'auez parlé, vous reuient vn peu dans l'eſprit.

MARIANE.

Oüy, c'eſt vne choſe, Froſine, dont ie ne veux pas me defendre; & les viſites reſpectueuſes qu'il a renduës chez nous, ont fait, ie vous l'auouë, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais auez-vous ſçeu quel il eſt?

MARIANE.

Non, ie ne ſçay point quel il eſt; mais ie ſçay qu'il eſt fait d'vn air à ſe faire aimer; Que ſi l'on pouuoit mettre les choſes à mon choix, ie le prendrois plutoſt qu'vn autre; & qu'il ne contribuë pas peu à me faire trouuer vn tourment effroyable, dans l'Epous qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu, tous ces Blondins ſont agreables, & de-

bitent fort bien leur fait; mais la plufpart font gueux comme des Rats ; & il vaut mieux pour vous, de prendre vn vieux Mary, qui vous donne beaucoup de bien. Ie vous auouë que les fens ne trouuent pas fi bien leur conte du cofté que ie dis, & qu'il y a quelques petits dégoufts à effuyer auec vn tel Epous; mais cela n'eft pas pour durer; & fa mort, croyez-moy, vous mettra bientoft en eftat d'en prendre vn plus aimable, qui reparera toutes chofes.

MARIANE.

Mon Dieu, Frofine, c'eft vne étrange affaire, lors que pour eftre heureufe, il faut fouhaiter ou attendre le trépas de quelqu'vn, & la mort ne fuit pas tous les projets que nous faifons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? vous ne l'époufez qu'aux conditions de vous laiffer veuue bientoft; & ce doit eftre là vn des articles du Contract. Il feroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois! Le voicy en propre perfonne.

MARIANE.

Ah Frofine, quelle figure!

SCENE V.

Harpagon, Frofine, Mariane.

HARPAGON.

Ne vous offenfez pas, ma Belle, fi ie viens à vous auec des lunettes. Ie fçay que vos appas frapent affez

les yeux, ſont aſſez viſibles d'eux-meſmes, & qu'il n'eſt pas beſoin de lunettes pour les apperceuoir : mais enfin c'eſt auec des lunettes qu'on obſerue les Aſtres, & ie maintiens & garantis que vous eſtes vn Aſtre, mais vn Aſtre, le plus bel Aſtre qui ſoit dans le Païs des Aſtres. Froſine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me ſemble, aucune joye de me voir.

FROSINE.

C'eſt qu'elle eſt encor toute ſurpriſe ; & puis les Filles ont toûjours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

Tu as raiſon. Voila, belle mignonne, ma Fille, qui vient vous ſalüer.

SCENE VI.

Eliſe, Harpagon, Mariane, Froſine.

MARIANE.

Ie m'acquitte bien tard, Madame, d'vne telle viſite.

ELISE.

Vous auez fait, Madame, ce que ie deuois faire, & c'eſtoit à moy de vous préuenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle eſt grande ; mais mauuaiſe herbe croiſt toûjours.

MARIANE *bas à Froſine.*

O l'Homme déplaiſant !

HARPAGON.

Que dit la Belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouue admirable.

HARPAGON.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE *à part.*

Quel animal!

HARPAGON.

Ie vous ſuis trop obligé de ces ſentimens.

MARIANE *à part.*

Ie n'y puis plus tenir.

HARPAGON.

Voicy mon Fils auſſi, qui vous vient faire la reuerence.

MARIANE *à part à Froſine.*

Ah! Froſine, quelle rencontre! c'eſt juſtement celuy dont ie t'ay parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'auanture eſt merueilleuſe.

HARPAGON.

Ie voy que vous vous étonnez de me voir de ſi grands Enfans; mais ie feray bientoſt défait & de l'vn, & de l'autre.

SCENE VII.

Cleante, Harpagon, Elise, Mariane, Frosine.

CLEANTE.

Madame, à vous dire le vray, c'est icy vne auanture où sans doute ie ne m'attendois pas ; & mon Pere ne m'a pas peu surpris, lors qu'il m'a dit tantost le dessein qu'il auoit formé.

MARIANE.

Ie puis dire la mesme chose. C'est vne rencontre impréueuë qui m'a surprise autant que vous ; & ie n'estois point preparée à vne pareille auanture.

CLEANTE.

Il est vray que mon Pere, Madame, ne peut pas faire vn plus beau choix, & que ce m'est vne sensible joye, que l'honneur de vous voir : Mais auec tout cela, ie ne vous asfureray point que ie me rejoüis du dessein où vous pourriez estre de deuenir ma Belle-Mere. Le compliment, ie vous l'auouë, est trop difficile pour moy ; & c'est vn titre, s'il vous plaist, que ie ne vous souhaite point. Ce discours paroistra brutal aux yeux de quelques-vns ; mais ie suis asfuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra. Que c'est vn mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que ie dois auoir de la repugnance ; que vous n'ignorez pas, sçachant ce que ie suis, comme il choque mes interests ; & que vous voulez bien enfin que ie vous dise, auec la per-

miſſion de mon Pere, que ſi les choſes dépendoient de moy, cet hymen ne ſe feroit point.

HARPAGON.

Voila vn compliment bien impertinent. Quelle belle confeſſion à luy faire!

MARIANE.

Et moy, pour vous répondre, i'ay à vous dire que les choſes ſont fort égales; & que ſi vous auriez de la repugnance à me voir voſtre Belle-Mere, ie n'en aurois pas moins ſans doute à vous voir mon Beau-Fils. Ne croyez pas, ie vous prie, que ce ſoit moy qui cherche à vous donner cette inquietude. Ie ſerois fort fâchée de vous cauſer du déplaiſir; & ſi ie ne m'y vois forcée par vne Puiſſance abſoluë, ie vous donne ma parole, que ie ne conſentiray point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raiſon. A ſot compliment, il faut vne réponſe de meſme. Ie vous demande pardon, ma Belle, de l'impertinence de mon Fils. C'eſt vn jeune ſot, qui ne ſçait pas encore la conſequence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Ie vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offenſée; au contraire, il m'a fait plaiſir de m'expliquer ainſi ſes veritables ſentimens. I'aime de luy vn aueu de la ſorte; & s'il auoit parlé d'autre façon, ie l'en eſtimerois bien moins.

HARPAGON.

C'eſt beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainſi ex-

cuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, & vous verrez qu'il changera de sentimens.

CLEANTE.

Non, mon Pere, ie ne suis point capable d'en changer; & ie prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extrauagance! il continuë encor plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que ie trahisse mon cœur?

HARPAGON.

Encor! Auez-vous enuie de changer de discours?

CLEANTE.

Hé bien, puis que vous voulez que ie parle d'autre façon; souffrez, Madame, que ie me mette icy à la place de mon Pere; & que ie vous auouë, que ie n'ay rien veu dans le monde de si charmant que vous; que ie ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire; & que le titre de vostre Epous est vne gloire, vne felicité, que ie prefererois aux destinées des plus grands Princes de la Terre. Oüy, Madame, le bonheur de vous posseder est à mes regards la plus belle de toutes les fortunes; c'est où i'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que ie ne sois capable de faire pour vne conqueste si precieuse; & les obstacles les plus puissans...

HARPAGON.

Doucement, mon Fils, s'il vous plaist.

CLEANTE.

C'eſt vn compliment que ie fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu, i'ay vne langue pour m'expliquer moy-meſme, & ie n'ay pas beſoin d'vn Procureur comme vous. Allons, donnez des ſieges.

FROSINE.

Non, il vaut mieux que de ce pas nous allions à la Foire, afin d'en reuenir plutoſt, & d'auoir tout le temps en ſuite de vous entretenir.

HARPAGON.

Qu'on mette donc les Cheuaux au Caroſſe. Ie vous prie de m'excuſer, ma Belle, ſi ie n'ay pas ſongé à vous donner vn peu de colation auant que de partir.

CLEANTE.

I'y ay pourueu, mon Pere, & i'ay fait apporter icy quelques baſſins d'Oranges de la Chine, de Citrons doux, & de Confitures, que i'ay enuoyé querir de voſtre part.

HARPAGON *bas à Valere.*

Valere!

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le ſens.

CLEANTE.

Eſt-ce que vous trouuez, mon Pere, que ce ne ſoit pas aſſez? Madame aura la bonté d'excuſer cela, s'il luy plaiſt.

MARIANE.

C'eſt vne choſe qui n'eſtoit pas neceſſaire.

CLEANTE.

Auez-vous iamais veu, Madame, vn Diamant plus vif que celuy que vous voyez que mon Pere a au doigt?

MARIANE.

Il eſt vray qu'il brille beaucoup.

CLEANTE. *Il l'oſte du doigt de ſon Pere, & le donne à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de pres.

MARIANE.

Il eſt fort beau, ſans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE. *Il ſe met au deuant de Mariane, qui le veut rendre.*

Nenny, Madame, il eſt en de trop belles mains. C'eſt vn preſent que mon Pere vous a fait.

HARPAGON.

Moy?

CLEANTE.

N'eſt-il pas vray, mon Pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON *à part à ſon Fils.*

Comment?

CLEANTE.

Belle demande. Il me fait ſigne de vous le faire accepter.

MARIANE.

Ie ne veux point...

CLEANTE.

Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

I'enrage!

MARIANE.

Ce feroit...

CLEANTE *en empefchant toûjours Mariane de rendre la Bague.*

Non, vous dis-je, c'eft l'offenfer.

MARIANE.

De grace...

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Pefte foit...

CLEANTE.

Le voila qui fe fcandalife de voftre refus.

HARPAGON *bas à fon Fils.*

Ah, traiftre!

CLEANTE.

Vous voyez qu'il fe defefpere.

HARPAGON *bas à fon Fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLEANTE.

Mon Pere, ce n'eft pas ma faute. Ie fais ce que ie puis pour l'obliger à la garder, mais elle eft obftinée.

HARPAGON *bas à son Fils, avec emportement.*

Pendart !

CLEANTE.

Vous estes cause, Madame, que mon Pere me querelle.

HARPAGON *bas à son Fils, avec les mesmes grimaces.*

Le coquin !

CLEANTE.

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne resistez point dauantage.

FROSINE.

Mon Dieu, que de façons ! Gardez la Bague, puis que Monsieur le veut.

MARIANE.

Pour ne vous point mettre en colere, ie la garde maintenant ; & ie prendray vn autre temps pour vous la rendre.

SCENE VIII.

Harpagon, Mariane, Frosine, Cleante, Brindauoine, Elise.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là vn Homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dy-luy que ie suis empesché, & qu'il reuienne vne autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON.

Ie vous demande pardon. Ie reuiens tout à l'heure.

SCENE IX.

Harpagon, Mariane, Cleante, Elise, Frosine, La Merluche.

LA MERLVCHE.

Il vient en courant, & fait tomber Harpagon.

Monsieur...

HARPAGON.

Ah, ie suis mort!

CLEANTE.

Qu'est-ce, mon Pere? vous estes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traistre assurément a receu de l'argent de mes Debiteurs, pour me faire rompre le coû.

VALERE.

Cela ne sera rien.

LA MERLVCHE.

Monsieur, ie vous demande pardon, ie croyois bien faire d'acourir viste.

HARPAGON.

Que viens-tu faire icy, Bourreau?

LA MERLVCHE.

Vous dire que vos deux Cheuaux ſont déferrez.

HARPAGON.

Qu'on les meine promptement chez le Mareſchal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils ſoient ferrez, ie vais faire pour vous, mon Pere, les honneurs de voſtre Logis, & conduire Madame dans le Iardin, où ie feray porter la colation.

HARPAGON.

Valere, aye vn peu l'œil à tout cela; & pren ſoin, ie te prie, de m'en ſauuer le plus que tu pourras, pour le renuoyer au Marchand.

VALERE.

C'eſt aſſez.

HARPAGON.

O Fils impertinent, as-tu enuie de me ruiner!

Fin du Troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Cleante, Mariane, Elise, Frosine.

CLEANTE.

ENTRONS icy, nous ferons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, & nous pouuons parler librement.

ELISE.

Oüy, Madame, mon Frere m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Ie sçay les chagrins & les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles trauerses; & c'est, ie vous assure, auec vne tendresse extréme que ie m'interesse à vostre auanture.

MARIANE.

C'est vne douce consolation, que de voir dans ses interests vne Personne comme vous; & ie vous conjure, Madame, de me garder toûjours cette genereuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautez de la Fortune.

FROSINE.

Vous estes par ma foy, de malheureuses gens l'vn & l'autre, de ne m'auoir point auant tout cecy, auertie

de voſtre affaire! Ie vous aurois ſans doute détourné cette inquietude, & n'aurois point amené les choſes où l'on voit qu'elles ſont.

CLEANTE.

Que veux-tu? c'eſt ma mauuaiſe deſtinée qui l'a voulu ainſi. Mais, belle Mariane, quelles reſolutions ſont les voſtres?

MARIANE.

Helas, ſuis-je en pouuoir de faire des reſolutions! & dans la dépendance où ie me voy, puis-je former que des ſouhaits?

CLEANTE.

Point d'autre appuy pour moy dans voſtre cœur que de ſimples ſouhaits? point de pitié officieuſe? point de ſecourable bonté? point d'affection agiſſante?

MARIANE.

Que ſçaurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que ie puis faire. Auiſez, ordonnez vous-meſme; ie m'en remets à vous; & ie vous croy trop raiſonnable, pour vouloir exiger de moy, que ce qui peut m'eſtre permis par l'honneur & la bienſeance.

CLEANTE.

Helas, où me reduiſez-vous, que de me renuoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux ſentimens d'vn rigoureux honneur, & d'vne ſcrupuleuſe bienſeance!

MARIANE.

Mais que voulez-vous que ie faſſe? Quand ie pourrois paſſer ſur quantité d'égards où noſtre Sexe eſt

obligé, i'ay de la consideration pour ma Mere. Elle m'a toûjours éleuée auec vne tendresse extréme, & ie ne sçaurois me resoudre à luy donner du déplaisir. Faites, agissez aupres d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit; vous pouuez faire & dire tout ce que vous voudrez, ie vous en donne la licence; & s'il ne tient qu'à me declarer en vostre faueur, ie veux bien consentir à luy faire vn aueu moy-mesme, de tout ce que ie sens pour vous.

CLEANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous seruir?

FROSINE.

Par ma foy, faut-il demander? ie le voudrois de tout mon cœur. Vous sçauez que de mon naturel, ie suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze; & ie n'ay que trop de tendresse à rendre de petits seruices, quand ie voy des gens qui s'entre-aiment en tout bien, & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à cecy?

CLEANTE.

Songe vn peu, ie te prie.

MARIANE.

Ouure nous des lumieres.

ELISE.

Trouue quelque inuention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

Cecy est assez difficile. Pour vostre Mere, elle n'est

pas tout à fait déraifonnable, & peut-eftre pourroit-on la gagner, & la refoudre à tranfporter au Fils le don qu'elle veut faire au Pere. Mais le mal que i'y trouue, c'eft que voftre Pere eft voftre Pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Ie veux dire qu'il conferuera du dépit, fi l'on montre qu'on le refufe; & qu'il ne fera point d'humeur en fuite à donner fon confentement à voftre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de luy-mefme; & tâcher par quelque moyen de le dégoufter de voftre Perfonne.

CLEANTE.

Tu as raifon.

FROSINE.

Oüy, i'ay raifon, ie le fçay bien. C'eft là ce qu'il faudroit; mais le diantre eft d'en pouuoir trouuer les moyens. Attendez; fi nous auions quelque Femme vn peu fur l'âge, qui fuft de mon talent, & joüaft affez bien pour contrefaire vne Dame de qualité, par le moyen d'vn train fait à la hafte, & d'vn bizarre nom de Marquife, ou de Vicomteffe, que nous fupoferions de la Baffe-Bretagne; i'aurois affez d'adreffe pour faire accroire à voftre Pere que ce feroit vne Perfonne riche, outre fes Maifons, de cent mille efcus en argent comptant; qu'elle feroit éperduëment amoureufe de luy, & fouhaiteroit de fe voir fa Femme, jufqu'à luy donner tout fon bien par Contract de mariage; & ie ne doute point qu'il ne preftaft l'oreille à la propofition; car enfin, il vous aime fort, ie le fçay : mais il aime vn peu

plus l'argent; & quand ébloüy de ce leurre, il auroit vne fois consenty à ce qui vous touche, il importeroit peu en suite qu'il se desabusast, en venant à vouloir voir clair aux effets de nostre Marquise.

CLEANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moy faire. Ie viens de me ressouuenir d'vne de mes Amies, qui sera nostre fait.

CLEANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose : mais, charmante Mariane, commençons, ie vous prie, par gagner vostre Mere; c'est toûjours beaucoup faire, que de rompre ce mariage. Faites-y de vostre part, ie vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Seruez-vous de tout le pouuoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans reserue les graces éloquentes, les charmes tout puissans que le Ciel a placez dans vos yeux & dans vostre bouche; & n'oubliez rien, s'il vous plaist, de ces tendres paroles, de ces douces prieres, & de ces caresses touchantes à qui ie suis persuadé qu'on ne sçauroit rien refuser.

MARIANE.

I'y feray tout ce que ie puis, & n'oublîray aucune chose.

SCENE II.

Harpagon, Cleante, Mariane, Elise, Frosine.

HARPAGON.

Oüais! mon Fils baise la main de sa pretenduë Belle-Mere, & sa pretenduë Belle-Mere ne s'en defend pas fort. Y auroit-il quelque mystere là-dessous?

ELISE.

Voila mon Pere.

HARPAGON.

Le Carosse est tout prest. Vous pouuez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puis que vous n'y allez pas, mon Pere, ie m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules; & i'ay besoin de vous.

SCENE III.

Harpagon, Cleante.

HARPAGON.

O ça, interest de Belle-Mere à part, que te semble à toy de cette Personne?

CLEANTE.

Ce qui m'en ſemble?

HARPAGON.

Oüy, de ſon air, de ſa taille, de ſa beauté, de ſon eſprit?

CLEANTE.

La, La.

HARPAGON.

Mais encor?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, ie ne l'ay pas trouuée icy ce que ie l'auois creuë. Son air eſt de franche Coquette; ſa taille eſt aſſez gauche, ſa beauté tres-mediocre, & ſon eſprit des plus communs. Ne croyez pas que ce ſoit, mon Pere, pour vous en dégouſter; car Belle-Mere pour Belle-Mere, i'aime autant celle-là qu'vne autre.

HARPAGON.

Tu luy diſois tantoſt pourtant...

CLEANTE.

Ie luy ay dit quelques douceurs en voſtre nom, mais c'eſtoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLEANTE.

Moy? point du tout.

HARPAGON.

I'en ſuis faſché ; car cela rompt vne penſée qui m'eſtoit venuë dans l'eſprit. I'ay fait, en la voyant icy, reflexion ſur mon âge ; & i'ay ſongé qu'on pourra trouuer à redire, de me voir marier à vne ſi jeune Perſonne. Cette conſideration m'en faiſoit quitter le deſſein ; & comme ie l'ay fait demander, & que ie ſuis pour elle engagé de parole, ie te l'aurois donnée, ſans l'auerſion que tu témoignes.

CLEANTE.

A moy?

HARPAGON.

A toy.

CLEANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLEANTE.

Ecoutez, il eſt vray qu'elle n'eſt pas fort à mon gouſt ; mais pour vous faire plaiſir, mon Pere, ie me reſoudray à l'épouſer, ſi vous voulez.

HARPAGON.

Moi? ie ſuis plus raiſonnable que tu ne penſes. Ie ne veux point forcer ton inclination.

CLEANTE.

Pardonnez-moy ; ie me feray cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non, vn mariage ne ſçauroit eſtre heureux, où l'inclination n'eſt pas.

CLEANTE.

C'eſt vne choſe, mon Pere, qui peut-eſtre viendra en ſuite; & l'on dit que l'amour eſt ſouuent vn fruit du mariage.

HARPAGON.

Non, du coſté de l'Homme on ne doit point riſquer l'affaire, & ce ſont des ſuites fâcheuſes, où ie n'ay garde de me commettre. Si tu auois ſenty quelque inclination pour elle, à la bonne heure, ie te l'aurois fait épouſer, au lieu de moy; mais cela n'eſtant pas, ie ſuivray mon premier deſſein, & ie l'épouſeray moy-meſme.

CLEANTE.

Hé bien, mon Pere, puis que les choſes ſont ainſi, il faut vous découurir mon cœur, il faut vous reueler noſtre ſecret. La verité eſt que ie l'aime, depuis vn jour que ie la vis dans vne promenade; que mon deſſein eſtoit tantoſt de vous la demander pour Femme; & que rien ne m'a retenu, que la declaration de vos ſentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Luy auez-vous rendu viſite?

CLEANTE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLEANTE.

Aſſez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t'on bien reçeu?

CLEANTE.

Fort bien; mais sans sçauoir qui i'estois; & c'est ce qui a fait tantost la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Luy auez-vous declaré vostre passion, & le dessein où vous estiez de l'épouser?

CLEANTE.

Sans doute; & mesme i'en auois fait à sa Mere quelque peu d'ouuerture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa Fille, vostre proposition?

CLEANTE.

Oüy, fort ciuilement.

HARPAGON.

Et la Fille correspond-elle fort à vostre amour?

CLEANTE.

Si i'en dois croire les apparences, ie me persuade, mon Pere, qu'elle a quelque bonté pour moy.

HARPAGON.

Ie suis bien aise d'auoir appris vn tel secret, & voila justement ce que ie demandois. Oh sus, mon Fils, sçauez-vous ce qu'il y a? c'est qu'il faut songer, s'il

vous plaiſt, à vous défaire de voſtre amour; à ceſſer toutes vos pourſuites aupres d'vne Perſonne que ie pretens pour moy; & à vous marier dans peu auec celle qu'on vous deſtine.

CLEANTE.

Oüy, mon Pere, c'eſt ainſi que vous me joüez! Hé bien, puis que les choſes en ſont venuës là, ie vous declare, moy, que ie ne quitteray point la paſſion que i'ay pour Mariane; qu'il n'y a point d'extremité où ie ne m'abandonne, pour vous diſputer ſa conqueſte; & que ſi vous auez pour vous le conſentement d'vne Mere, i'auray d'autres ſecours, peut-eſtre, qui combattront pour moy.

HARPAGON.

Comment, pendart, tu as l'audace d'aller ſur mes briſées?

CLEANTE.

C'eſt vous qui allez ſur les miennes; & ie ſuis le premier en datte.

HARPAGON.

Ne ſuis-ie pas ton Pere? & ne me dois-tu pas reſpect?

CLEANTE.

Ce ne ſont point icy des choſes où les Enfans ſoient obligez de déferer aux Peres; & l'Amour ne connoiſt perſonne.

HARPAGON.

Ie te feray bien me connoiſtre, auec de bons coups de baſton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moy vn baſton tout à l'heure.

SCENE IV.

Maiſtre Iacques, Harpagon, Cleante.

MAISTRE IACQVES.

Eh, eh, eh, Meſſieurs, qu'eſt-ce-cy? à quoy ſongez-vous?

CLEANTE.

Ie me moque de cela.

MAISTRE IACQVES.

Ah, Monſieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler auec cette impudence!

MAISTRE IACQVES.

Ah, Monſieur, de grace.

CLEANTE.

Ie n'en démordray point.

MAISTRE IACQVES.

Hé quoy, à voſtre Pere?

HARPAGON.

Laiſſe-moy faire.

MAISTRE IACQVES.

Hé quoy, à voſtre Fils? Encor paſſe pour moy.

HARPAGON.

Ie te veux faire toy-meſme, Maiſtre Iacques, Iuge de cette affaire, pour montrer comme i'ay raiſon.

MAISTRE IACQVES.

I'y conſens. Eloignez-vous vn peu.

HARPAGON.

I'aime vne Fille, que ie veux épouſer; & le pendart a l'inſolence de l'aimer auec moy, & d'y pretendre malgré mes ordres.

MAISTRE IACQVES.

Ah! il a tort.

HARPAGON.

N'eſt-ce pas vne choſe épouuantable, qu'vn Fils qui veut entrer en concurrence auec ſon Pere? & ne doit-il pas, par reſpect, s'abſtenir de toucher à mes inclinations?

MAISTRE IACQVES.

Vous auez raiſon. Laiſſez-moy luy parler, & demeurez là. *Il vient trouuer Cleante à l'autre bout du Theatre.*

CLEANTE.

Hé bien oüy, puis qu'il veut te choiſir pour Iuge, ie n'y recule point; il ne m'importe qui ce ſoit; & ie veux

bien auſſi me rapporter à toy, Maiſtre Iacques, de noſtre diferend.

MAISTRE IACQVES.

C'eſt beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Ie ſuis épris d'vne jeune Perſonne qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foy; & mon Pere s'auiſe de venir troubler noſtre amour, par la demande qu'il en fait faire.

MAISTRE IACQVES.

Il a tort aſſurément.

CLEANTE.

N'a-t-il point de honte, à ſon âge, de ſonger à ſe marier? Luy ſied-il bien d'eſtre encor amoureux? & ne deuroit-il pas laiſſer cette occupation aux jeunes gens?

MAISTRE IACQVES.

Vous auez raiſon, il ſe moque. Laiſſez-moy luy dire deux mots. *Il reuient à Harpagon.* Hé bien, voſtre Fils n'eſt pas ſi étrange que vous le dites, & il ſe met à la raiſon. Il dit qu'il ſçait le reſpect qu'il vous doit, qu'il ne s'eſt emporté que dans la premiere chaleur, & qu'il ne fera point refus de ſe ſoûmettre à ce qu'il vous plaira, pourueu que vous vouliez le traitter mieux que vous ne faites, & luy donner quelque Perſonne en mariage, dont il ait lieu d'eſtre content.

HARPAGON.

Ah, dy-luy, Maiſtre Iacques, que moyennant cela,

il pourra esperer toutes choses de moy; & que hors Mariane, ie luy laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAISTRE IACQVES.

Laissez-moy faire. *Il va au Fils.* Hé bien, vostre Pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colere; qu'il n'en veut seulement qu'à vostre maniere d'agir, & qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourueu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, & luy rendre les déferences, les respects, & les soûmissions qu'vn Fils doit à son Pere,

CLEANTE.

Ah, Maistre Iacques, tu luy peux assurer, que s'il m'accorde Mariane, il me verra toûjours le plus soûmis de tous les Hommes; & que iamais ie ne feray aucune chose que par ses volontez.

MAISTRE IACQVES.

Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voila qui va le mieux du monde.

MAISTRE IACQVES.

Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLEANTE.

Le Ciel en soit loüé!

MAISTRE IACQVES.

Messieurs, vous n'auez qu'à parler ensemble : Vous

voila d'accord maintenant; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLEANTE.

Mon pauvre Maiſtre Iacques, ie te ſeray obligé toute ma vie.

MAISTRE IACQVES.

Il n'y a pas dequoy, Monſieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaiſir, Maiſtre Iacques, & cela merite vne recompenſe. Va, ie m'en ſouuiendray, ie t'aſſure.

Il tire ſon mouchoir de ſa poche; ce qui fait croire à Maiſtre Iacques qu'il va luy donner quelque choſe.

MAISTRE IACQVES.

Ie vous baiſe les mains.

SCENE V.

Cleante, Harpagon.

CLEANTE.

Ie vous demande pardon, mon Pere, de l'emportement que i'ay fait paroiſtre.

HARPAGON.

Cela n'eſt rien.

CLEANTE.

Ie vous aſſure que i'en ay tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moy, i'ay toutes les joyes du monde de te voir raiſonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous, d'oublier ſi viſte ma faute!

HARPAGON.

On oublie aiſément les fautes des Enfans, lors qu'ils rentrent dans leur deuoir.

CLEANTE.

Quoy, ne garder aucun reſſentiment de toutes mes extrauagances?

HARPAGON.

C'eſt vne choſe où tu m'obliges, par la ſoûmiſſion & le reſpect où tu te ranges.

CLEANTE.

Ie vous promets, mon Pere, que juſques au tombeau, ie conſerueray dans mon cœur le ſouuenir de vos bontez.

HARPAGON.

Et moy, ie te promets qu'il n'y aura aucune choſe, que de moy tu n'obtiennes.

CLEANTE.

Ah! mon Pere, ie ne vous demande plus rien; & c'eſt m'auoir aſſez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Ie dis, mon Pere, que ie ſuis trop content de vous ; & que ie trouue toutes choſes dans la bonté que vous auez de m'accorder Mariane?

HARPAGON.

Qui eſt-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLEANTE.

Vous, mon Pere.

HARPAGON.

Moy?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment? c'eſt toy qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moy, y renoncer?

HARPAGON.

Oüy.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départy d'y pretendre?

CLEANTE.

Au contraire, i'y ſuis porté plus que iamais.

HARPAGON.

Quoy, pendart, derechef?

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laiſſe-moy faire, traiſtre.

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Ie te defens de me iamais voir.

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Ie t'abandonne.

CLEANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Ie te renonce pour mon Fils.

CLEANTE.

Soit.

HARPAGON.

Ie te deſ-herite.

CLEANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et ie te donne ma malediction.

CLEANTE.

Ie n'ay que faire de vos dons.

SCENE VI.

La Fleche, Cleante.

LA FLECHE *sortant du Iardin, auec vne Cassette.*

Ah, Monsieur, que ie vous trouue à propos! Suiuez-moy viste.

CLEANTE.

Qu'y a-t-il?

LA FLECHE.

Suiuez-moy, vous dy-je, nous sommes bien.

CLEANTE.

Comment?

LA FLECHE.

Voicy vostre affaire.

CLEANTE.

Quoy?

LA FLECHE.

I'ay gagné cecy tout le jour.

CLEANTE.

Qu'est-ce que c'est?

LA FLECHE.

Le trésor de vostre Pere, que i'ay attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait?

LA FLECHE.

Vous sçaurez tout. Sauuons-nous, ie l'entens crier.

SCENE VII.

Harpagon.

Il crie au voleur dés le Iardin, & vient ſans chapeau.

Au voleur, au voleur, à l'aſſaſſin, au meurtrier. Iuſtice, juſte Ciel. Ie ſuis perdu, ie ſuis aſſaſſiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-c'eſtre? qu'eſt-il deuenu? où eſt-il? où ſe cache-t-il? que feray-je pour le trouuer? où courir? où ne pas courir? n'eſt-il point là, n'eſt-il point icy? qui eſt-ce? arreſte. Ren-moy mon argent, coquin... *Il ſe prend luy-meſme le bras.* Ah, c'eſt moy. Mon eſprit eſt troublé, & i'ignore où ie ſuis, qui ie ſuis, & ce que ie fais. Helas, mon pauure argent, mon pauure argent, mon cher amy, on m'a priué de toy; & puis que tu m'es enleué, i'ay perdu mon ſuport, ma conſolation, ma joye, tout eſt finy pour moy, & ie n'ay plus que faire au monde. Sans toy, il m'eſt impoſſible de viure. C'en eſt fait, ie n'en puis plus, ie me meurs, ie ſuis mort, ie ſuis enterré. N'y a-t-il perſonne qui veüille me reſſuſciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? ce n'eſt perſonne. Il faut, qui que ce ſoit qui ait fait le coup, qu'auec beaucoup de ſoin on ait épié l'heure; & l'on a choiſi juſtement le temps que ie parlois à mon traiſtre de Fils. Sortons. Ie veux aller querir la Iuſtice, & faire donner la Queſtion à toute ma Maiſon; à Ser-uantes, à Valets, à Fils, à Fille, & à moy auſſi. Que de gens aſſemblez! Ie ne jette mes regards ſur perſonne, qui ne me donne des ſoupçons, & tout me ſemble voleur. Eh? dequoy eſt-ce qu'on parle là? de celuy qui

m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? eſt-ce mon voleur qui y eſt? De grace, ſi l'on ſçait des nouvelles de mon voleur, ie ſuplie que l'on m'en diſe. N'eſt-il point caché là parmy vous? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, ſans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons viſte, des Commiſſaires, des Archers, des Preuoſts, des Iuges, des Geſnes, des Potences, & des Bourreaux. Ie veux faire pendre tout le monde; & ſi ie ne retrouue mon argent, ie me pendray moy-meſme apres.

Fin du Quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Harpagon, le Commissaire, son Clerc.

LE COMMISSAIRE.

Laissez-moy faire. Ie sçay mon mestier, Dieu merçy. Ce n'est pas d'aujourd'huy que ie me mesle de découurir des vols ; & ie voudrois auoir autant de sacs de mille francs, que i'ay fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les Magistrats sont interessez à prendre cette affaire en main ; & si l'on ne me fait retrouuer mon argent, ie demanderai justice de la Iustice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y auoit dans cette Cassette?

HARPAGON.

Dix mille écus bien contez.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol eſt conſiderable.

HARPAGON.

Il n'y a point de ſuplice aſſez grand pour l'énormité de ce crime; & s'il demeure impuny, les choſes les plus ſacrées ne ſont plus en ſeureté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles eſpeces eſtoit cette ſomme?

HARPAGON.

En bons Louis d'or, & Piſtoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui ſoupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le Monde; & ie veux que vous arreſtiez priſonniers la Ville & les Fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, ſi vous m'en croyez, n'effaroucher perſonne, & taſcher doucement d'attraper quelques preuues, afin de proceder apres par la rigueur, au recouurement des deniers qui vous ont eſté pris.

SCENE II.

Maiſtre Iacques, Harpagon, le Commiſſaire, ſon Clerc.

MAISTRE IACQVES *au bout du Theatre, en ſe retournant du coſté dont il ſort.*

Ie m'en vais reuenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me luy faſſe griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau boüillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON.

Qui? Celuy qui m'a dérobé?

MAISTRE IACQVES.

Ie parle d'vn Cochon de lait que voſtre Intendant me vient d'enuoyer, & ie veux vous l'accommoder à ma fantaiſie.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion de cela; & voila Monſieur, à qui il faut parler d'autre choſe.

LE COMMISSAIRE.

Ne vous épouuantez point. Ie ſuis Homme à ne vous point ſcandaliſer; & les choſes iront dans la douceur.

MAISTRE IACQVES.

Monſieur eſt de voſtre Soupé?

LE COMMISSAIRE.

Il faut icy, mon cher Amy, ne rien cacher à voſtre Maiſtre.

MAISTRE IACQVES.

Ma foy, Monſieur, ie montreray tout ce que ie ſçay faire; & ie vous traitteray du mieux qu'il me ſera poſſible.

HARPAGON.

Ce n'eſt pas là l'affaire.

MAISTRE IACQVES.

Si ie ne vous fais pas auſſi bonne chere que ie voudrois, c'eſt la faute de Monſieur noſtre Intendant, qui m'a rogné les aiſles auec les Cizeaux de ſon œconomie.

HARPAGON.

Traiſtre, il s'agit d'autre choſe que de ſouper; & ie veux que tu me diſes des nouuelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAISTRE IACQVES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oüy, coquin; & ie m'en vais te pendre, ſi tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE.

Mon Dieu ne le maltraitez point. Ie vois à ſa mine qu'il eſt honneſte homme; & que ſans ſe faire mettre en priſon, il vous découurira ce que vous voulez ſçauoir. Oüy, mon Amy, ſi vous nous confeſſez la choſe, il ne vous ſera fait aucun mal, & vous ſerez récompenſé comme il faut par voſtre Maiſtre. On luy a pris aujourd'huy ſon argent, & il n'eſt pas que vous ne ſçachiez quelques nouuelles de cette affaire.

MAISTRE IACQVES *à part.*

Voicy justement ce qu'il me faut pour me vanger de nostre Intendant : depuis qu'il est entré ceans, il est le fauory, on n'écoute que ses conseils ; & i'ay aussi sur le cœur les coups de baston de tantost.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE.

Laissez-le faire. Il se prepare à vous contenter ; & ie vous ay bien dit qu'il estoit honneste Homme.

MAISTRE IACQVES.

Monsieur, si vous voulez que ie vous dise les choses, ie croy que c'est Monsieur vostre cher Intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere ?

MAISTRE IACQVES.

Oüy.

HARPAGON.

Luy, qui me paroist si fidelle ?

MAISTRE IACQVES.

Luy-mesme. Ie croy que c'est luy qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoy le crois-tu ?

MAISTRE IACQVES.

Sur quoy ?

HARPAGON.

Oüy.

MAISTRE IACQVES.

Ie le croy... Sur ce que ie le croy.

LE COMMISSAIRE.

Mais il eſt neceſſaire de dire les indices que vous auez.

HARPAGON.

L'as-tu veu roder autour du lieu, où i'auois mis mon argent?

MAISTRE IACQVES.

Oüy, vrayment. Où eſtoit-il voſtre argent?

HARPAGON.

Dans le Iardin.

MAISTRE IACQVES.

Iuſtement. Ie l'ay veu roder dans le Iardin. Et dans quoy eſt-ce que cet argent eſtoit?

HARPAGON.

Dans vne Caſſette.

MAISTRE IACQVES.

Voila l'affaire. Ie luy ay veu vne Caſſette.

HARPAGON.

Et cette Caſſette comment eſt-elle faite? Ie verray bien ſi c'eſt la mienne.

MAISTRE IACQVES.

Comment elle eſt faite?

HARPAGON.

Oüy.

MAISTRE IACQVES.

Elle eſt faite... Elle eſt faite comme vne Caſſette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la vn peu pour voir.

MAISTRE IACQVES.

C'eſt vne grande Caſſette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée eſt petite.

MAISTRE IACQVES.

Eh, oüy, elle eſt petite, ſi on le veut prendre par là; mais ie l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt-elle?

MAISTRE IACQVES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oüy.

MAISTRE IACQVES.

Elle eſt de couleur... Là d'vne certaine couleur... Ne ſçauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Euh?

MAISTRE IACQVES.

N'eſt-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, griſe.

MAISTRE IACQVES.

Eh, oüy, gris-rouge; c'eſt ce que ie voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'eſt elle aſſurément. Ecriuez, Monſieur, écriuez ſa dépoſition. Ciel! à qui deſormais ſe fier! Il ne faut plus jurer de rien; & ie crois apres cela que ie ſuis Homme à me voler moy-meſme.

MAISTRE IACQVES.

Monſieur, le voicy qui reuient. Ne luy allez pas dire, au moins, que c'eſt moy qui vous ay découuert cela.

SCENE III.

Valere, Harpagon, le Commiſſaire, ſon Clerc, Maiſtre Iacques.

HARPAGON.

Approche. Vien confeſſer l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible, qui iamais ait eſté commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monſieur?

HARPAGON.

Comment, traiſtre, tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime ie veux parler, infame, comme ſi tu ne ſçauois pas ce que ie veux dire. C'eſt en vain que tu pretendrois de le déguiſer. L'affaire eſt découuerte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuſer ainſi de ma bonté, & s'introduire exprés chez moy pour me trahir? pour me joüer vn tour de cette nature?

VALERE.

Monſieur, puis qu'on vous a découuert tout, ie ne veux point cherçher de détours, & vous nier la choſe.

MAISTRE IACQVES.

Oh, oh. Aurois-je deuiné ſans y penſer?

VALERE.

C'eſtoit mon deſſein de vous en parler, & ie voulois attendre pour cela des conjonctures fauorables; mais puis qu'il eſt ainſi, ie vous conjure de ne vous point faſcher, & de vouloir entendre mes raiſons.

HARPAGON.

Et quelles belles raiſons peux-tu me donner, Voleur infâme?

VALERE.

Ah! Monſieur, ie n'ay pas merité ces noms. Il eſt

vray que i'ay commis vne offenſe enuers vous; mais apres tout ma faute eſt pardonnable.

HARPAGON.

Comment pardonnable? Vn guet-à-pend? Vn aſſaſſinat de la ſorte?

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colere. Quand vous m'aurez oüy, vous verrez que le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'eſt pas ſi grand que ie le fais! Quoy mon ſang, mes entrailles, pendart?

VALERE.

Voſtre ſang, Monſieur, n'eſt pas tombé dans de mauuaiſes mains. Ie ſuis d'vne condition à ne luy point faire de tort, & il n'y a rien en tout cecy que ie ne puiſſe bien reparer.

HARPAGON.

C'eſt bien mon intention; & que tu me reſtituës ce que tu m'as rauy.

VALERE.

Voſtre honneur, Monſieur, ſera pleinement ſatisfait.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion d'honneur là dedans. Mais, dy-moy, qui t'a porté à cette action?

VALERE.

Hélas! me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oüy, vrayment, ie te le demande.

VALERE.

Vn Dieu qui porte les excuſes de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour ?

VALERE.

Oüy.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foy ! l'amour de mes Louis d'or.

VALERE.

Non, Monſieur, ce ne ſont point vos richeſſes qui m'ont tenté, ce n'eſt pas cela qui m'a ébloüy, & ie proteſte de ne pretendre rien à tous vos biens, pourueu que vous me laiſſiez celuy que i'ay.

HARPAGON.

Non feray, de par tous les Diables, ie ne te le laiſſeray pas. Mais voyez quelle inſolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALERE.

Appellez-vous cela vn vol ?

HARPAGON.

Si ie l'appelle vn vol ? Vn treſor comme celuy-là.

VALERE.

C'eſt vn treſor, il eſt vray, & le plus precieux que

vous ayez ſans doute; mais ce ne ſera pas le perdre, que de me le laiſſer. Ie vous le demande à genoux, ce treſor plein de charmes; & pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Ie n'en feray rien. Qu'eſt-ce à dire cela ?

VALERE.

Nous nous ſommes promis vne foy mutuelle, & auons fait ſerment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le Serment eſt admirable, & la Promeſſe plaiſante.

VALERE.

Oüy, nous nous ſommes engagez d'eſtre l'vn à l'autre à iamais.

HARPAGON.

Ie vous en empeſcheray bien, ie vous aſſure.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut ſeparer.

HARPAGON.

C'eſt eſtre bien endiablé apres mon argent.

VALERE.

Ie vous ay déja dit, Monſieur, que ce n'eſtoit point l'intereſt qui m'auoit pouſſé à faire ce que i'ay fait. Mon cœur n'a point agy par les reſſorts que vous penſez, & vn motif plus noble m'a inſpiré cette reſolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'eſt par charité Chreſtienne qu'il veut auoir mon bien; mais i'y donneray bon ordre; & la Iuſtice, pendart effronté, me va faire raiſon de tout.

VALERE.

Vous en vſerez comme vous voudrez, & me voila preſt à ſouffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais ie vous prie de croire, au moins, que s'il y a du mal, ce n'eſt que moy qu'il en faut accuſer, & que voſtre Fille en tout cecy n'eſt aucunement coupable.

HARPAGON.

Ie le croy bien, vrayment; Il ſeroit fort étrange que ma Fille euſt trempé dans ce crime. Mais ie veux r'auoir mon affaire, & que tu me confeſſes en quel endroit tu me l'as enleuée.

VALERE.

Moy? Ie ne l'ay point enleuée, & elle eſt encore chez vous.

HARPAGON.

O ma chere Caſſette! Elle n'eſt point ſortie de ma Maiſon?

VALERE.

Non, Monſieur.

HARPAGON.

Hé, dy-moy donc vn peu; Tu n'y as point touché?

VALERE.

Moy, y toucher? Ah! vous luy faites tort, auſſi bien

qu'à moy; & c'eſt d'vne ardeur toute pure & reſpeƈtueuſe, que i'ay brûlé pour elle.

HARPAGON.

Brûlé pour ma Caſſette!

VALERE.

I'aimerois mieux mourir que de luy auoir fait paroiſtre aucune penſée offençante. Elle eſt trop ſage & trop honneſte pour cela.

HARPAGON.

Ma Caſſette trop honneſte!

VALERE.

Tous mes deſirs ſe ſont bornez à joüir de ſa veuë; & rien de criminel n'a profané la paſſion que ſes beaux yeux m'ont inſpirée.

HARPAGON.

Les beaux yeux de ma Caſſette! Il parle d'elle, comme vn Amant d'vne Maiſtreſſe.

VALERE.

Dame Claude, Monſieur, ſçait la verité de cette auanture, & elle vous peut rendre témoignage...

HARPAGON.

Quoy, ma Seruante eſt complice de l'affaire?

VALERE.

Oüy, Monſieur, elle a eſté témoin de noſtre engagement; & c'eſt apres auoir connu l'honneſteté de ma

flâme, qu'elle m'a aidé à perſuader voſtre Fille de me donner ſa foy, & receuoir la mienne.

HARPAGON.

Eh? Eſt-ce que la peur de la Iuſtice le fait extrauaguer? Que nous broüilles-tu icy de ma Fille?

VALERE.

Ie dis, Monſieur, que i'ay eu toutes les peines du monde à faire conſentir ſa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALERE.

De voſtre Fille; & c'eſt ſeulement depuis hier qu'elle a pû ſe reſoudre à nous ſigner mutuellement vne Promeſſe de Mariage.

HARPAGON.

Ma Fille t'a ſigné vne Promeſſe de Mariage!

VALERE.

Oüy, Monſieur; comme de ma part ie luy en ay ſigné vne.

HARPAGON.

O Ciel! autre diſgrace!

MAISTRE JACQVES.

Ecriuez, Monſieur, écriuez.

HARPAGON.

Rengregement de mal! Surcroiſt de deſeſpoir! Allons,

Monſieur, faites le deû de voſtre charge, & dreſſez-luy-moy ſon Procez, comme larron, & comme ſuborneur.

VALERE.

Ce ſont des noms qui ne me ſont point deûs; & quand on ſçaura qui ie ſuis...

SCENE IV.

Eliſe, Mariane, Froſine, Harpagon, Valere, Maiſtre Iacques, le Commiſſaire, ſon Clerc.

HARPAGON.

Ah! Fille ſcelerate! Fille indigne d'vn Pere comme moy! C'eſt ainſi que tu pratiques les Leçons que ie t'ay données! Tu te laiſſes prendre d'amour pour vn Voleur infame, & tu luy engages ta foy ſans mon conſentement? Mais vous ſerez trompez l'vn & l'autre. Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; & vne bonne Potence me fera raiſon de ton audace.

VALERE.

Ce ne ſera point voſtre paſſion qui jugera l'affaire; & l'on m'écoutera, au moins, auant que de me condamner.

HARPAGON.

Ie me ſuis abuſé de dire vne Potence; & tu ſeras roüé tout vif.

ELISE *à genoux deuant son Pere.*

Ah! mon Pere, prenez des sentimens vn peu plus humains, ie vous prie, & n'allez point pousser les choses dans les dernieres violences du pouuoir paternel: Ne vous laissez point entraisner aux premiers mouuemens de votre passion, & donnez-vous le temps de considerer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celuy dont vous vous offencez : Il est tout autre que vos yeux ne le jugent; & vous trouuerez moins étrange que ie me sois donnée à luy, lors que vous sçaurez que sans luy vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oüy, mon Pere, c'est celuy qui me sauua de ce grand peril que vous sçauez que ie courus dans l'eau, & à qui vous deuez la vie de cette mesme Fille, dont...

HARPAGON.

Tout cela n'est rien; & il valoit bien mieux pour moy, qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon Pere, ie vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, ie ne veux rien entendre; & il faut que la Iustice fasse son deuoir.

MAISTRE IACQVES.

Tu me payeras mes coups de baston.

FROSINE.

Voicy vn étrange embarras.

SCENE V.

Anſelme, Harpagon, Eliſe, Mariane, Froſine, Valere, Maiſtre Iacques, le Commiſſaire, ſon Clerc.

ANSELME.

Qu'eſt-ce, Seigneur Harpagon, ie vous voy tout émeu?

HARPAGON.

Ah! Seigneur Anſelme, vous me voyez le plus infortuné de tous les Hommes; & voicy bien du trouble & du deſordre au Contract que vous venez faire! On m'aſſaſſine dans le bien, on m'aſſaſſine dans l'honneur; & voila vn traiſtre, vn ſcelerat, qui a violé tous les droicts les plus ſaints; qui s'eſt coulé chez moy ſous le titre de Domeſtique, pour me dérober mon argent, & pour me ſuborner ma Fille.

VALERE.

Qui ſonge à voſtre argent, dont vous me faites vn galimathias?

HARPAGON.

Oüy, ils ſe ſont donnez l'vn & l'autre vne Promeſſe de Mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anſelme; & c'eſt vous qui deuez vous rendre partie contre luy, & faire toutes les pourſuites de la Iuſtice, pour vous vanger de ſon inſolence.

ANSELME.

Ce n'eſt pas mon deſſein de me faire épouſer par force, & de rien pretendre à vn cœur qui ſe feroit donné ; mais pour vos intereſts, ie ſuis preſt à les embraſſer ainſi que les miens propres.

HARPAGON.

Voila Monſieur, qui eſt vn honneſte Commiſſaire, qui n'oubliera rien à ce qu'il m'a dit de la fonction de ſon Office. Chargez-le comme il faut, Monſieur, & rendez les choſes bien criminelles.

VALERE.

Ie ne voy pas quel crime on me peut faire de la paſſion que i'ay pour voſtre Fille, & le ſupplice où vous croyez que ie puiſſe eſtre condamné pour noſtre engagement, lors qu'on ſçaura ce que ie ſuis...

HARPAGON.

Ie me moque de tous ces contes ; & le Monde aujourd'huy n'eſt plein que de ces larrons de Nobleſſe, que de ces impoſteurs, qui tirent auantage de leur obſcurité, & s'habillent inſolemment du premier Nom illuſtre qu'ils s'auiſent de prendre.

VALERE.

Sçachez que i'ay le cœur trop bon, pour me parer de quelque choſe qui ne ſoit point à moy, & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naiſſance.

ANSELME.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous allez dire. Vous riſquez icy plus que vous ne penſez ; & vous

parlez devant vn Homme à qui tout Naples eſt connu, & qui peut aisément voir clair dans l'Hiſtoire que vous ferez.

VALERE, *en mettant ſierement ſon Chapeau.*

Ie ne ſuis point Homme à rien craindre; & ſi Naples vous eſt connu, vous ſçauez qui eſtoit D. Thomas d'Alburcy.

ANSELME.

Sans doute ie le ſçay; & peu de gens l'ont connu mieux que moy.

HARPAGON.

Ie ne me ſoucie, ny de D. Thomas, ny de Dom Martin.

ANSELME.

De grace, laiſſez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Ie veux dire que c'eſt luy qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Luy?

VALERE.

Oüy.

ANSELME.

Allez. Vous vous mocquez. Cherchez quelque autre Hiſtoire, qui vous puiſſe mieux reüſſir; & ne pretendez pas vous ſauuer ſous cette impoſture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'eſt point vne impoſture; & ie n'auance rien qu'il ne me ſoit aiſé de juſtifier.

ANSELME.

Quoy vous osez vous dire Fils de D. Thomas d'Alburcy?

VALERE.

Oüy, ie l'ose; & ie suis prest de soûtenir cette verité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merueilleuse. Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins, que l'Homme dont vous nous parlez, périt sur Mer auec ses Enfans & sa Femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persecutions qui ont accompagné les desordres de Naples, & qui en firent exiler plusieurs nobles Familles.

VALERE.

Oüy : Mais aprenez, pour vous confondre, vous, que son Fils âgé de sept ans, auec vn Domestique, fut sauué de ce naufrage par vn Vaisseau Espagnol, & que ce Fils sauué est celuy qui vous parle. Apprenez que le Capitaine de ce Vaisseau, touché de ma fortune, prist amitié pour moy; qu'il me fit éleuer comme son propre Fils, & que les Armes furent mon employ dés que ie m'en trouuay capable. Que i'ay sçeu depuis peu, que mon Pere n'estoit point mort, comme ie l'auois toûjours crû; que passant icy pour l'aller chercher, vne auanture par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Elise; que cette veuë me rendit esclaue de ses beautez; & que la violence de mon amour, & les seueritez de son Pere, me firent prendre la resolution de m'introduire dans son Logis, & d'enuoyer vn autre à la queste de mes Parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encor, autres que vos paroles, nous peuuent aſſurer que ce ne ſoit point vne fable que vous ayez baſtie ſur vne verité ?

VALERE.

Le Capitaine Eſpagnol ; vn cachet de ruby qui eſtoit à mon Pere ; vn bracelet d'agathe que ma Mere m'auoit mis au bras ; le vieux Pedro, ce Domeſtique, qui ſe ſauua auec moy du naufrage.

MARIANE.

Helas ! à vos paroles, ie puis icy répondre, moy, que vous n'impoſez point ; & tout ce que vous dites, me fait connoiſtre clairement que vous eſtes mon Frere.

VALERE.

Vous, ma Sœur ?

MARIANE.

Oüy, mon cœur s'eſt émeu, dés le moment que vous auez ouuert la bouche ; & noſtre Mere, que vous allez rauir, m'a mille fois entretenuë des diſgraces de noſtre Famille. Le Ciel ne nous fit point auſſi perir dans ce triſte naufrage ; mais il ne nous ſauua la vie que par la perte de noſtre liberté ; & ce furent des Corſaires qui nous recueillirent, ma Mere, & moy, ſur vn débris de noſtre Vaiſſeau. Apres dix ans d'eſclauage, vne heureuſe fortune nous rendit noſtre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouuâmes tout noſtre bien vendu, ſans y pouuoir trouuer des nouuelles de noſtre Pere. Nous paſſâmes à Gennes, où ma Mere

alla ramaſſer quelques malheureux reſtes d'vne ſucceſſion qu'on auoit déchirée ; & de là, fuyant la barbare injuſtice de ſes Parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a preſque veſcu que d'vne vie languiſſante.

ANSELME.

O Ciel! quels ſont les traits de ta puiſſance! & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toy de faire des miracles. Embraſſez-moy, mes Enfans, & meſlez tous deux vos tranſports à ceux de voſtre Pere.

VALERE.

Vous eſtes noſtre Pere ?

MARIANE.

C'eſt vous que ma Mere a tant pleuré ?

ANSELME.

Oüy ma Fille, oüy mon Fils, ie ſuis D. Thomas d'Alburcy, que le Ciel garantit des ondes auec tout l'argent qu'il portoit, & qui vous ayant tous crûs morts durant plus de ſeize ans, ſe preparoit apres de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'vne douce & ſage Perſonne, la conſolation de quelque nouuelle Famille. Le peu de ſeureté que i'ay veu pour ma vie, à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toûjours ; & ayant ſçeu trouuer moyen d'y faire vendre ce que i'auois, ie me ſuis habitué icy, où ſous le nom d'Anſelme i'ay voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a cauſé tant de trauerſes.

HARPAGON.

C'eſt là voſtre Fils ?

ANSELME.

Oüy.

HARPAGON.

Ie vous prens à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volez.

ANSELME.

Luy, vous auoir volé?

HARPAGON.

Luy-mesme.

VALERE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maistre Iacques.

VALERE.

C'est toy qui le dis?

MAISTRE IACQVES.

Vous voyez que ie ne dis rien.

HARPAGON.

Oüy. Voila. Monsieur le Commissaire qui a reçeu sa déposition.

VALERE.

Pouuez-vous me croire capable d'vne action si lâche?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, ie veux rauoir mon argent.

SCENE VI.

Cleante, Valere, Mariane, Elise, Frosine, Harpagon, Anselme, Maistre Iacques, La Fleche, le Commissaire, son Clerc.

CLEANTE.

Ne vous tourmentez point, mon Pere, & n'accusez personne. I'ay découuert des nouuelles de vostre affaire, & ie viens icy pour vous dire, que si vous voulez vous resoudre à me laisser épouser Mariane, vostre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il ?

CLEANTE.

Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont ie répons, & tout ne dépend que de moy. C'est à vous de me dire à quoy vous vous déterminez ; & vous pouuez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre vostre Cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien osté ?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est vostre dessein de souscrire à ce mariage, & de joindre vostre consentement à celuy de sa Mere, qui luy laisse la liberté de faire vn chois entre nous deux.

MARIANE.

Mais vous ne ſçauez pas, que ce n'eſt pas aſſez que ce conſentement; & que le Ciel, auec vn Frere que vous voyez, vient de me rendre vn Pere dont vous auez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes Enfans, ne me redonne point à vous, pour eſtre contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le chois d'vne jeune Perſonne tombera ſur le Fils plutoſt que ſur le Pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'eſt pas neceſſaire d'entendre, & conſentez ainſi que moy à ce double hymenée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conſeil, que ie voye ma Caſſette.

CLEANTE.

Vous la verrez ſaine & entiere.

HARPAGON.

Ie n'ay point d'argent à donner en mariage à mes Enfans.

ANSELME.

Hé bien, i'en ay pour eux, que cela ne vous inquiete point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux Mariages?

ANSELME.

Oüy, ie m'y oblige. Eſtes-vous ſatisfait?

HARPAGON.

Oüy, pourueu que pour les Nopces vous me fassiez faire vn habit.

ANSELME.

D'accord. Allons joüir de l'allegresse que cet heureux jour nous presente.

LE COMMISSAIRE.

Hola, Messieurs, hola. Tout doucement, s'il vous plaist. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'auons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oüy. Mais ie ne pretens pas, moy, les auoir faites pour rien.

HARPAGON.

Pour vostre payement, voila vn Homme que ie vous donne à pendre.

MAISTRE IACQVES.

Helas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de baston pour dire vray; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut luy pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commissaire?

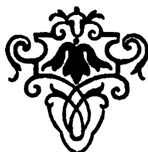
ANSELME.

Soit. Allons viſte faire part de noſtre joye à voſtre Mere.

HARPAGON.

Et moy, voir ma chere Caſſette.

FIN.



MONSIEVR
DE
POVRCEAVGNAC,

COMEDIE.

FAITE A CHAMBORD,

pour le Diuertiſſement du Roy.

PAR I. B. P. MOLIERE.



A PARIS,
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis
la Porte de l'Egliſe de la Sainte Chapelle,
A l'Image S. Louis.

M. DC. LXX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ACTEVRS.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

ORONTE.

IVLIE, Fille d'Oronte.

NERINE, Femme d'intrigue.

LVCETTE, feinte Gascone.

ERASTE, Amant de Iulie.

SBRIGANI, Napolitain, Homme d'intrigue.

PREMIER MEDECIN.

SECOND MEDECIN.

L'APOTIQVAIRE.

VN PAYSAN.

VNE PAYSANE.

PREMIER MVSICIEN.

SECOND MVSICIEN.

PREMIER ADVOCAT.

SECOND ADVOCAT.

PREMIER SVISSE.

SECOND SVISSE.

VN EXEMPT.

DEVX ARCHERS.

PLVSIEVRS MVSICIENS, IOVEVRS D'INSTRVMENS, & DANCEVRS.

La Scene est à Paris.



L'ouuerture se fait par Eraste, qui conduit vn grand Concert de Voix & d'Instrumens, pour vne Serenade, dont les Paroles chantées par trois Voix en maniere de Dialogue, sont faites sur le Sujet de la Comedie, & expriment les sentimens de deux Amans, qui estans bien ensemble, sont trauersez par le caprice des Parens.

PREMIERE VOIX.

Répans, charmante nuit, répans sur tous les yeux,
De tes pauots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'Amour soûmet à sa puissance.
Tes ombres & ton silence
Plus beau que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soûpirer d'amour.

DEVXIEME VOIX.

Que soûpirer d'amour
Est vne douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables penchans nostre cœur nous dispose,
Mais on a des Tyrans à qui l'on doit le jour:
Que soûpirer d'amour
Est vne douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!

TROISIEME VOIX.

Tout ce qu'à nos vœux on oppoſe,
Contre vn parfait amour ne gagne iamais rien;
Et pour vaincre toute choſe,
Il ne faut que s'aimer bien.

LES TROIS VOIX ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'vne ardeur eternelle,
Les rigueurs des Parens, la contrainte cruelle,
L'abſence, les trauaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler vne amitié fidelle:
Aimons-nous donc d'vne ardeur eternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reſte n'eſt rien.

La Serenade eſt ſuiuie d'vne Dance de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de Spectacles ayants pris querelle enſemble, mettent l'épée à la main. Apres vn aſſez agreable Combat, ils ſont ſeparez par deux Suiſſes, qui les ayant mis d'accord dancent auec eux, au ſon de tous les Inſtrumens.





MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Iulie, Eraſte, Nerine.

IVLIE.



ON Dieu, Eraſte, gardons d'eſtre ſurpris ; ie tremble qu'on ne nous voye enſemble; & tout ſeroit perdu, apres la defenſe que l'on m'a faite.

ERASTE.

Ie regarde de tous côtez, & ie n'apperçoy rien.

IVLIE.

Aye auſſi l'œil au guet, Nerine, & prens bien garde qu'il ne vienne perſonne.

NERINE.

Repoſez-vous ſur moy, & dites hardiment ce que vous auez à vous dire.

IVLIE.

Auez-vous imaginé pour noſtre affaire quelque choſe de fauorable? & croyez-vous, Eraſte, pouuoir venir à bout de détourner ce fâcheux Mariage que mon Pere s'eſt mis en teſte?

ERASTE.

Au moins y trauaillons-nous fortement; & déjà nous auons preparé vn bon nombre de Batteries pour renuerſer ce deſſein ridicule.

NERINE.

Par ma foy, voila voſtre Pere!

IVLIE.

Ah ſeparons-nous viſte.

NERINE.

Non, non, non, ne bougez, ie m'eſtois trompée.

IVLIE.

Mon Dieu, Nerine, que tu es ſotte, de nous donner de ces frayeurs!

ERASTE.

Oüy, belle Iulie, nous auons dreſſé pour cela quantité de Machines, & nous ne feignons point de mettre tout en vſage, ſur la permiſſion que vous m'auez donnée. Ne nous demandez point tous les reſſorts que nous ferons joüer, vous en aurez le diuertiſſement; & comme aux Comedies, il eſt bon de vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe, & de ne vous auertir point de tout ce qu'on vous fera voir, c'eſt aſſez de vous dire que nous auons en main diuers ſtratagemes tous preſts à produire dans l'occaſion, & que l'ingenieuſe Nerine & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Aſſurément. Voſtre Pere ſe moque-t-il, de vouloir vous anger de ſon Auocat de Limoges Monſieur de Pourceaugnac, qu'il n'a veu de ſa vie, & qui vient par le Coche vous enleuer à noſtre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille eſcus de plus, ſur la parole de voſtre Oncle, luy faſſent rejetter vn Amant qui vous agrée? & vne Perſonne comme vous, eſt-elle faite pour vn Limoſin? S'il a enuie de ſe marier, que ne prend-il vne Limoſine, & ne laiſſe-t-il en repos les Chreſtiens? Le ſeul nom de Monſieur de Pourceaugnac m'a mis dans vne colere effroyable. I'enrage de Monſieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là Monſieur de Pourceaugnac, i'y bruleray mes Liures, ou ie rompray ce Mariage, & vous ne ſerez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela ſe peut-il ſouffrir? Non, Pourceaugnac eſt vne choſe que ie ne ſçaurois ſuporter, & nous luy joüerons tant de pieces, nous luy

ferons tant de niches ſur niches, que nous renuoyerons à Limoges Monſieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voicy noſtre ſubtil Napolitain, qui nous dira des nouuelles.

SCENE II.

Sbrigani, Iulie, Eraſte, Nerine.

SBRIGANI.

Monſieur, voſtre Homme arriue, ie l'ay veu à trois lieuës d'icy, où a couché le Coche; & dans la Cuiſine où il eſt deſcendu pour déjeuner, ie l'ay étudié vne bonne groſſe demie heure, & ie le ſçay déja par cœur. Pour ſa figure, ie ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la Nature l'a deſſeinée, & ſi l'ajuſtement qui l'accompagne y répond comme il faut : mais pour ſon Eſprit, ie vous auertis par auance qu'il eſt des plus épais qui ſe faſſent; que nous trouuons en luy vne matiere tout-à-fait diſpoſée pour ce que nous voulons, & qu'il eſt Homme enfin à donner dans tous les paneaux qu'on luy preſentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vray?

SBRIGANI.

Oüy, ſi ie me connois en Gens.

NERINE.

Madame, voila vn Illuſtre, voſtre affaire ne pouuoit

eftre mife en de meilleures mains, & c'eft le Heros de noftre Siecle pour les exploits dont il s'agit : Vn Homme qui vingt fois en fa vie pour feruir fes Amis, a genereufement affronté les Galeres ; qui au péril de fes bras & de fes épaules, fçait mettre noblement à fin les auantures les plus difficiles ; & qui, tel que vous le voyez, eft exilé de fon Païs pour ie ne fçay combien d'actions honorables qu'il a genereufement entreprifes.

SBRIGANI.

Ie fuis confus des loüanges dont vous m'honorez, & ie pourois vous en donner auec plus de juftice fur les merueilles de voftre vie ; & principalement fur la gloire que vous acquiftes, lors qu'auec tant d'honnefteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille efcus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lors que vous fites galamment ce faux Contract qui ruina toute vne Famille ; lors qu'auec tant de grandeur d'ame vous fçeûtes nier le dépoft qu'on vous auoit confié ; & que fi genereufement on vous vit prefter voftre témoignage à faire pendre ces deux Perfonnes qui ne l'auoient pas merité.

NERINE.

Ce font petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Ie veux bien épargner voftre modeftie ; laiffons cela ; & pour commencer noftre affaire, allons vifte joindre noftre Prouincial, tandis que de voftre côté vous nous tiendrez prefts au befoin les autres Acteurs de la Comedie.

ERASTE.

Au moins, Madame, ſouuenez-vous de voſtre Rolle; & pour mieux couurir noſtre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'eſtre la plus contente du monde des reſolutions de voſtre Pere.

IVLIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choſes iront à merueille.

ERASTE.

Mais, belle Iulie, ſi toutes nos Machines venoient à ne pas reüſſir?

IVLIE.

Ie declareray à mon Pere mes veritables ſentimens.

ERASTE.

Et ſi contre vos ſentimens il s'obſtinoit à ſon deſſein?

IVLIE.

Ie le menacerois de me jetter dans vn Couuent.

ERASTE.

Mais ſi malgré tout cela il vouloit vous forcer à ce Mariage?

IVLIE.

Que voulez-vous que ie vous diſe?

ERASTE.

Ce que ie veux que vous me diſiez?

IVLIE.

Oüy.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

IVLIE.

Mais quoy?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre, & que, malgré tous les efforts d'vn Pere, vous me promettez d'eſtre à moy.

IVLIE.

Mon Dieu, Eraſte, contentez-vous de ce que ie fais maintenant, & n'allez point tenter ſur l'auenir les reſolutions de mon cœur : ne fatiguez point mon deuoir par les propoſitions d'vne fâcheuſe extremité dont peut-eſtre n'aurons-nous pas beſoin ; & s'il y faut venir, ſouffrez au moins que i'y ſois entraînée par la ſuite des choſes.

ERASTE.

Eh bien...

SBRIGANI.

Ma foy, voici noſtre Homme, ſongeons à nous.

NERINE.

Ah comme il eſt baſty!

SCENE III.

Monſieur de Pourceaugnac ſe tourne du coſté d'où il vient, comme parlant à des Gens qui le ſuiuent,
Sbrigani.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Hé bien, quoy? qu'eſt-ce? qu'y-a-t-il? Au diantre ſoit la ſotte Ville, & les ſottes Gens qui y ſont : ne pouuoir faire vn pas ſans trouuer des Nigauds qui vous regardent, & ſe mettent à rire! Eh, Meſſieurs les Badauts, faites vos affaires, & laiſſez paſſer les Perſonnes ſans leur rire au nez. Ie me donne au Diable, ſi ie ne baille vn coup de poing au premier que ie verray rire.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Meſſieurs? que veut dire cela? à qui en auez-vous? faut-il ſe moquer ainſi des honneſtes Etrangers qui arriuent icy?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Voila vn Homme raiſonnable celuy-là.

SBRIGANI.

Quel procedé eſt le voſtre? & qu'auez-vous à rire?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monſieur a-t-il quelque choſe de ridicule en ſoy?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy.

SBRIGANI.

Eſt-il autrement que les autres?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Suis-je tortu, ou boſſu?

SBRIGANI.

Apprenez à connoiſtre les Gens.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'eſt bien dit.

SBRIGANI.

Monſieur eſt d'vne mine à reſpecter.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Cela eſt vray.

SBRIGANI.

Perſonne de cőndition.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC,

Oüy, Gentilhomme Limoſin.

SBRIGANI.

Homme d'eſprit.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Qui a étudié en Droict.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur, de venir dans voſtre Ville.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monſieur n'eſt point vne Perſonne à faire rire.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Aſſurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de luy, aura affaire à moy.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Monſieur, ie vous ſuis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Ie ſuis fâché, Monſieur, de voir receuoir de la ſorte vne Perſonne comme vous, & ie vous demande pardon pour la Ville.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie ſuis voſtre ſeruiteur.

SBRIGANI.

Ie vous ay veu ce matin, Monſieur, auec le Coche, lors que vous auez déjeuné; & la grace auec laquelle vous mangiez voſtre pain, m'a fait naiſtre d'abord de l'amitié pour vous : Et comme ie ſçay que vous n'eſtes iamais venu en ce Païs, & que vous y eſtes tout neuf, ie ſuis bien aiſe de vous avoir trouué pour vous offrir mon ſeruice à cette arriuée, & vous aider à vous conduire parmy ce Peuple, qui n'a pas par fois pour les honneſtes Gens toute la conſideration qu'il faudroit.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'eſt trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Ie vous l'ay déja dit; du moment que ie vous ay veu, ie me ſuis ſenty pour vous de l'inclination.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous ſuis obligé.

SBRIGANI.

Voſtre phiſionomie m'a plû.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

I'y ay veu quelque choſe d'honneſte.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie ſuis voſtre ſeruiteur.

SBRIGANI.

Quelque choſe d'aimable.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De gracieux.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De doux.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De majeſtueux.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De franc.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Et de cordial.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Ie vous aſſure que ie ſuis tout à vous.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous ay beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'eſt du fonds du cœur que ie parle.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie le croy.

SBRIGANI.

Si i'auois l'honneur d'eſtre connu de vous, vous ſçauriez que ie ſuis vn Homme tout-à-fait ſincere.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemy de la fourberie.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

I'en fuis perfuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'eft pas capable de déguifer fes fentimens.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'eft ma penfée.

SBRIGANI.

Vous regardez mon habit qui n'eft pas fait comme les autres; mais ie fuis originaire de Naples, à voftre feruice, & i'ay voulu conferuer vn peu & la maniere de s'habiller, & la fincerité de mon Païs.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'eft fort bien fait : Pour moy i'ay voulu me mettre à la mode de la Cour pour la Campagne.

SBRIGANI.

Ma foy, cela vous va mieux qu'à tous nos Courtifans.

MONSIEVR DE POURCEAVGNAC.

C'eft ce que m'a dit mon Tailleur; l'habit eft propre & riche, & il fera du bruit icy.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louure?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Il faudra bien aller faire ma Cour.

SBRIGANI.

Le Roy ſera rauy de vous voir.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie le croy.

SBRIGANI.

Auez-vous arreſté vn Logis?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Non, i'allois en chercher vn.

SBRIGANI.

Ie ſeray bien aiſe d'eſtre auec vous pour cela, & ie connois tout ce Païs-cy.

SCENE IV.

Eraſte, Sbrigani, Monſieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Ah qu'eſt-ce-cy! que voy-je! quelle heureuſe rencontre! Monſieur de Pourceaugnac! que ie ſuis rauy de vous voir! Comment? Il ſemble que vous ayez peine à me reconnoiſtre?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Monſieur, ie ſuis voſtre ſeruiteur.

ERASTE.

Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'ayent oſté

de voſtre memoire? & que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur Amy de toute la Famille des Pourceaugnacs?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Pardonnez-moy. *A Sbrigani.* Ma foy, ie ne ſçay qui il eſt.

ERASTE.

Il n'y a pas vn Pourceaugnac à Limoges que ie ne connoiſſe depuis le plus grand juſques au plus petit; ie ne frequentois qu'eux dans le temps que i'y eſtois, & i'auois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'eſt moy qui l'ay receu, Monſieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon viſage?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Si-fait. *A Sbrigani.* Ie ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous reſſouuenez pas que i'ay eu le bonheur de boire auec vous ie ne ſçay combien de fois?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Excuſez-moy. *A Sbrigani.* Ie ne ſçay ce que c'eſt.

ERASTE.

Comment appellez-vous ce Traitteur de Limoges qui fait ſi bonne chere?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Petit-Iean?

ERASTE.

Le voila. Nous allions le plus ſouuent enſemble chez luy nous réjoüir. Comment eſt-ce que vous nommez à Limoges ce Lieu où l'on ſe promene?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Le Cimetiere des Arenes?

ERASTE.

Iuſtement; c'eſt où ie paſſois de ſi douces heures à joüir de voſtre agreable Conuerſation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Excuſez-moi, ie me le remets. *A Sbrigani.* Diable emporte, ſi ie m'en ſouuiens.

SBRIGANI.

Il y a cent choſes comme cela qui paſſent de la teſte.

ERASTE.

Embraſſez-moy donc, ie vous prie, & reſſerrons les nœuds de noſtre ancienne amitié.

SBRIGANI.

Voila vn Homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moy vn peu des nouuelles de toute la Parenté:

Comment ſe porte Monſieur voſtre... la... qui eſt ſi honneſte Homme?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mon Frere le Conſul?

ERASTE.

Oüy.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Il ſe porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes i'en ſuis rauy. Et celuy qui eſt de ſi bonne humeur? la... Monſieur voſtre...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mon Couſin l'Aſſeſſeur?

ERASTE.

Iuſtement.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Toûjours gay & gaillard.

ERASTE.

Ma foy, i'en ay beaucoup de joye. Et Monſieur voſtre Oncle? Le...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie n'ay point d'Oncle.

ERASTE.

Vous auiez pourtant en ce temps-là...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Non, rien qu'vne Tante.

ERASTE.

C'eſt ce que ie voulois dire, Madame voſtre Tante; comment ſe porte-t-elle?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Helas la pauure Femme! elle eſtoit ſi bonne perſonne.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Nous auons auſſi mon Neveu le Chanoine, qui a penſé mourir de la petite verole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit eſté!

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſy?

ERASTE.

Vrayment ſi ie le connois! vn grand Garçon bien fait.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien priſe.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Eh oüy.

ERASTE.

Qui eſt voſtre Neveu...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy.

ERASTE.

Fils de voſtre Frere & de voſtre Sœur...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Iuſtement.

ERASTE.

Chanoine de l'Egliſe de... comment l'appellez vous?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

De Saint Eſtienne.

ERASTE.

Le voila, ie ne connois autre.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Il dit toute la Parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoiſt plus que vous ne croyez.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

A ce que ie vois, vous auez demeuré long-temps dans noſtre Ville?

ERASTE.

Deux ans entiers.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vous eftiez donc là quand mon Coufin l'Eleu, fit tenir fon Enfant à Monfieur noftre Gouuerneur?

ERASTE.

Vrayment oüy, i'y fus conuié des premiers.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Tres-galant.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'eftoit vn Repas bien trouffé.

ERASTE.

Sans doute.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vous viftes donc auffi la querelle que i'eus auec ce Gentilhomme Perigordin?

ERASTE.

Oüy.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Parbleu il trouua à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Il me donna vn foufflet, mais ie luy dis bien fon fait.

ERASTE.

Affurément. Au refte, ie ne pretens pas que vous preniez d'autre Logis que le mien.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie n'ay garde de...

ERASTE.

Vous moquez-vous? Ie ne fouffriray point du tout que mon meilleur Amy foit autre-part que dans ma Maifon.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce feroit vous...

ERASTE.

Non, le Diable m'emporte, vous logerez chez moy.

SBRIGANI.

Puis qu'il le veut obftinément, ie vous confeille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où font vos hardes?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie les ay laiffées auec mon Valet où ie fuis defcendu.

ERASTE.

Enuoyons les querir par quelqu'vn.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Non, ie lui ay defendu de bouger, à moins que i'y fuffe moy-mefme, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'eſt prudemment auiſé.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce Païs-cy eſt vn peu ſujet à caution.

ERASTE.

On voit les Gens d'eſprit en tout.

SBRIGANI.

Ie vais accompagner Monſieur, & le rameneray où vous voudrez.

ERASTE.

Oüy, ie ſeray bien aiſe de donner quelques ordres, & vous n'auez qu'à reuenir à cette Maiſon-là.

SBRIGANI.

Nous ſommes à vous tout à l'heure.

ERASTE.

Ie vous attens auec impatience.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Voila vne connoiſſance où ie ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'eſtre honneſte Homme.

ERASTE

Ma foy, Monſieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choſes ſont preparées, & ie n'ay qu'à fraper.

SCENE V.

L'Apotiquaire, Eraſte.

ERASTE.

Ie croy, Monſieur, que vous eſtes le Medecin à qui l'on eſt venu parler de ma part?

L'APOTIQVAIRE.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas moy qui ſuis le Medecin; à moy n'appartient pas cet honneur, & ie ne ſuis qu'Apotiquaire, Apotiquaire indigne, pour vous ſeruir.

ERASTE.

Et Monſieur le Medecin eſt-il à la Maiſon?

L'APOTIQVAIRE.

Oüy, il eſt là embaraſſé à expedier quelques Malades, & ie vais luy dire que vous eſtes icy.

ERASTE.

Non, ne bougez, i'attendray qu'il ait fait; c'eſt pour luy mettre entre les mains certain Parent que nous auons, dont on luy a parlé, & qui ſe trouue attaqué de quelque folie, que nous ſerions bien aiſes qu'il pût guerir auant que de le marier.

L'APOTIQVAIRE.

Ie ſçay ce que c'eſt, ie ſçay ce que c'eſt, & i'eſtois auec luy quand on luy a parlé de eette affaire. Ma foy, ma foy, vous ne pouuiez pas vous adreſſer à vn Mede-

cin plus habile ; c'eſt vn Homme qui ſçait la Medecine à fond, comme ie ſçay ma Croix-de-Pardieu ; & qui, quand on deuroit creuer, ne démordroit pas d'vn *iota* des regles des Anciens. Oüy, il ſuit toûjours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midy à quatorze heures ; & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas auoir guery vne Perſonne auec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien ; vn Malade ne doit point vouloir guerir, que la Faculté n'y conſente.

L'APOTIQVAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands Amis, que i'en parle ; mais il y a plaiſir, il y a plaiſir d'eſtre ſon Malade ; & i'aimerois mieux mourir de ſes remedes, que de guerir de ceux d'vn autre : car quoy qui puiſſe arriuer, on eſt aſſuré que les choſes ſont toûjours dans l'ordre ; & quand on meurt ſous ſa conduite, vos Heritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'eſt vne grande conſolation pour vn Defunt.

L'APOTIQVAIRE.

Aſſurément ; on eſt bien aiſe au moins d'eſtre mort méthodiquement. Au reſte, il n'eſt pas de ces Medecins qui marchandent les maladies ; c'eſt vn Homme expeditif, expeditif, qui aime à dépeſcher ſes Malades ; &, quand on a à mourir, cela ſe fait auec luy le plus viſte du monde.

ERASTE.

En effet, il n'eſt rien tel que de ſortir promptement d'affaire.

L'APOTIQVAIRE.

Cela eſt vray, à quoy bon tant barguigner & tant tourner autour du pot? il faut ſçauoir viſtement le court ou le long d'vne maladie.

ERASTE.

Vous auez raiſon.

L'APOTIQVAIRE.

Voila déja trois de mes Enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours, & qui, entre les mains d'vn autre, auroient languy plus de trois mois.

ERASTE.

Il eſt bon d'auoir des Amis comme cela.

L'APOTIQVAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte plus que deux Enfans dont il prend ſoin comme des ſiens; il les traite & gouuerne à ſa fantaiſie, ſans que ie me meſle de rien; & le plus ſouuent, quand ie reuiens de la Ville, ie ſuis tout étonné que ie les trouue ſaignez ou purgez par ſon ordre.

ERASTE.

Voila des ſoins fort obligeans.

L'APOTIQVAIRE.

Le voicy, le voicy, le voicy qui vient.

SCENE VI.

Premier Medecin, vn Payſan, vne Payſane, Eraſte, l'Apotiquaire.

LE PAYSAN.

Monſieur, il n'en peut plus, & il dit qu'il ſent dans la teſte les plus grandes douleurs du monde.

I. MEDECIN.

Le Malade eſt vn ſot, d'autant plus que dans la maladie dont il eſt attaqué, ce n'eſt pas la teſte, ſelon Galien, mais la rate, qui luy doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoy que c'en ſoit, Monſieur, il a toûjours auec cela ſon cours de ventre depuis ſix mois.

I. MEDECIN.

Bon, c'eſt ſigne que le dedans ſe dégage. Ie l'iray viſiter dans deux ou trois jours; mais s'il mouroit auant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner auis, car il n'eſt pas de la ciuilité, qu'vn Medecin viſite vn Mort.

LA PAYSANE.

Mon Pere, Monſieur, eſt toûjours malade de plus en plus.

I. MEDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute; ie luy donne des remedes, que ne guerit-il? Combien a-t-il eſté ſaigné de fois?

LA PAYSANE.

Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

I. MEDECIN.

Quinze fois ſaigné?

LA PAYSANE

Oüy.

I. MEDECIN.

Et il ne guerit point?

LA PAYSANE.

Non, Monſieur.

I. MEDECIN.

C'eſt ſigne que la maladie n'eſt pas dans le ſang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'eſt pas dans les humeurs; & ſi rien ne nous reüſſit, nous l'enuoyerons aux Bains.

L'APOTIQVAIRE.

Voila le fin cela, voila le fin de la Medecine.

ERASTE.

C'eſt moy, Monſieur, qui vous ay enuoyé parler ces jours paſſez pour vn Parent vn peu troublé d'eſprit, que ie veux vous donner chez vous, afin de le guerir auec plus de commodité, & qu'il ſoit veu de moins de monde.

I. MEDECIN.

Oüy, Monſieur, i'ay déja diſpoſé tout, & promets d'en auoir tous les ſoins imaginables.

ERASTE.

Le voicy.

I. MEDECIN.

La conjoncture eſt tout-à-fait heureuſe, & i'ay icy vn Ancien de mes Amis auec lequel ie ſeray bien aiſe de conſulter ſa maladie.

SCENE VII.

Monſieur de Pourceaugnac, Eraſte, 1. Medecin, l'Apotiquaire.

ERASTE.

Vne petite affaire m'eſt ſuruenuë, qui m'oblige à vous quitter; mais voila vne Perſonne entre les mains de qui ie vous laiſſe, qui aura ſoin pour moy de vous traiter du mieux qu'il luy ſera poſſible.

I. MEDECIN.

Le deuoir de ma Profeſſion m'y oblige, & c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'eſt ſon Maiſtre-d'Hoſtel, & il faut que ce ſoit vn Homme de qualité.

I. MEDECIN.

Oüy, ie vous aſſure que ie traitteray Monſieur méthodiquement, & dans toutes les regularitez de noſtre Art.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mon Dieu, il ne me faut point tant de ceremonies, & ie ne viens pas icy pour incommoder.

I. MEDECIN.

Vn tel Employ ne me donne que de la joye.

ERASTE.

Voila toûjours six Pistoles d'auance, en attendant ce que i'ay promis.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Non, s'il vous plaist, ie n'entens pas que vous fassiez de dépense, & que vous enuoyez rien acheter pour moy.

ERASTE.

Mon Dieu, laissez faire, ce n'est pas pour ce que vous pensez.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous demande de ne me traitter qu'en Amy.

ERASTE.

C'est ce que ie veux faire. *Bas au Medecin.* Ie vous recommande sur tout de ne le point laisser sortir de vos mains, car par fois il veut s'échaper.

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE *à Monsieur de Pourceaugnac.*

Ie vous prie de m'excuser, de l'inciuilité que ie commets.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vous vous moquez, & c'est trop de grace que vous me faites.

SCENE VIII.

1. Medecin, 2. Medecin, Monſieur de Pourceaugnac, l'Apotiquaire.

I. MEDECIN.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'eſtre choiſi pour vous rendre ſeruice.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie ſuis voſtre ſeruiteur.

I. MEDECIN.

Voicy vn habile Homme, mon Confrere, auec lequel ie vais conſulter la maniere dont nous vous traitterons.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, & ie ſuis Homme à me contenter de l'ordinaire.

I. MEDECIN.

Allons, des ſieges.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Voila, pour vn jeune Homme, des Domeſtiques bien lugubres !

I. MEDECIN.

Allons, Monſieur, prenez voſtre place, Monſieur.

Lors qu'ils ſont aſſis, les deux Medecins luy prennent chacun vne main, pour luy taſter le poulx.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC *presentant ses mains.*

Vostre tres-humble valet. *Voyant qu'ils luy tastent le poulx.* Que veut dire cela?

I. MEDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy, & boy encore mieux.

I. MEDECIN.

Tant-pis; cette grande appetition du froid & de l'humide, est vne indication de la chaleur & secheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy, quand i'ay bien soupé.

I. MEDECIN.

Faites-vous des songes?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Quelquefois.

I. MEDECIN.

De quelle nature sont-ils?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conuersation est-ce là?

I. MEDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ma foy, ie ne comprens rien à toutes ces queſtions, & ie veux plutoſt boire vn coup.

. I. MEDECIN.

Vn peu de patience, nous allons raiſonner ſur voſtre affaire deuant vous, & nous le ferons en François, pour eſtre plus intelligibles.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Quel grand raiſonnement faut-il pour manger vn morceau?

I. MEDECIN.

Comme ainſi ſoit qu'on ne puiſſe guerir vne maladie, qu'on ne la connoiſſe parfaitement, & qu'on ne la puiſſe parfaitement connoiſtre, ſans en bien établir l'idée particuliere & la veritable eſpece, par ſes ſignes diagnoſtiques & prognoſtiques; vous me permettrez, Monſieur noſtre Ancien, d'entrer en conſideration de la maladie dont il s'agit, auant que de toucher à la therapeutique & aux remedes qu'il nous conuiendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Ie dis donc, Monſieur, auec voſtre permiſſion, que noſtre Malade icy preſent, eſt malheureuſement attaqué, affecté, poſſedé, trauaillé de cette ſorte de folie que nous nommons fort bien, mélancolie hypocondriaque, eſpece de folie tres-fâcheuſe, & qui ne demande pas moins qu'vn Eſculape comme vous, conſommé dans noſtre Art; vous, dis-je, qui auez blanchy, comme on dit, ſous le harnois, & auquel il en a tant paſſé par les mains de toutes les façons. Ie l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la diſtinguer

des deux autres; car le celebre Galien établit doctement à ſon ordinaire trois eſpeces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainſi appellée non ſeulement par les Latins, mais encor par les Grecs; ce qui eſt bien à remarquer pour noſtre affaire : La premiere, qui vient du propre vice du cerueau; la ſeconde, qui vient de tout le ſang, fait & rendu atrabilaire; la troiſiéme, appellée hipocondriaque, qui eſt la noſtre, laquelle procede du vice de quelque partie du bas ventre, & de la region inferieure, mais particulierement de la ratte, dont la chaleur & l'inflamation porte au cerueau de noſtre Malade beaucoup de fuligines épaiſſes & craſſes, dont la vapeur noire & maligne, cauſe dépravation aux fonctions de la faculté princeſſe, & fait la maladie dont par noſtre raiſonnement il eſt manifeſtement atteint & conuaincu. Qu'ainſi ne ſoit, pour diagnoſtique inconteſtable de ce que ie dis, vous n'auez qu'à conſiderer ce grand ſerieux que vous voyez; cette triſteſſe accompagnée de crainte & de défiance, ſignes pathognomoniques & indiuiduels de cette maladie, ſi bien marquée chez le Diuin vieillard Hipocrate; cette phiſionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menuë, greſle, noire & veluë, leſquels ſignes le dénotent tres-affecté de cette maladie, procedante du vice des hipocondres; laquelle maladie par laps de temps naturaliſée, enuieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoiſie chez luy, pourroit bien dégenerer, ou en manie, ou en phtiſie, ou en apoplexie, ou meſme en fine phrenesie & fureur. Tout cecy ſupoſé, puis qu'vne maladie bien connuë eſt à demy guerie, car *ignoti nulla eſt curatio morbi,* il ne vous ſera pas difficile de conuenir des remedes que nous deuons faire

à Monſieur. Premierement, pour remedier à cette pletore obturante, & à cette cacochimie luxuriante par tout le corps, ie ſuis d'auis qu'il ſoit phlebotomiſé liberalement; c'eſt à dire que les ſaignées ſoient frequentes & plantureuſes : En premier lieu de la baſilique, puis de la cephalique; & meſme ſi le mal eſt opiniaſtre, de luy ouurir la veine du front, & que l'ouuerture ſoit large, afin que le gros ſang puiſſe ſortir; & en meſme temps, de le purger, deſopiler, & éuacüer par purgatifs propres & conuenables; c'eſt à dire par cholagogues, melanogogues, *& cætera;* & comme la veritable ſource de tout le mal, eſt ou vne humeur craſſe & feculente, ou vne vapeur noire & groſſiere qui obſcurcit, infecte & ſalit les eſprits animaux, il eſt à propos en ſuite qu'il prenne vn bain d'eau pure & nette, auec force petit lait clair, pour purifier par l'eau la feculence de l'humeur craſſe, & éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur; mais auant toute choſe, ie trouue qu'il eſt bon de le réjoüir par agreables Conuerſations, Chants & Inſtrumens de Muſique, à quoy il n'y a pas d'inconuenient de joindre des Danſeurs, afin que leurs mouuemens, diſpoſition & agilité puiſſent exciter & réueiller la pareſſe de ſes eſprits engourdis, qui occaſionne l'épaiſſeur de ſon ſang, d'où procede la maladie. Voila les remedes que i'imagine, auxquels pourront eſtre adjoutez beaucoup d'autres meilleurs par Monſieur noſtre Maiſtre & Ancien, ſuiuant l'experience, jugement, lumiere & ſuffiſance qu'il s'eſt acquiſe dans noſtre Art. *Dixi.*

2. MEDECIN.

A Dieu ne plaiſe, Monſieur, qu'il me tombe en penſée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire :

vous auez ſi bien diſcouru ſur tous les ſignes, les ſimptoſmes & les cauſes de la maladie de Monſieur; le raiſonnement que vous en auez fait eſt ſi docte & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; & quand il ne le feroit pas, il faudroit qu'il le deuint, pour la beauté des choſes que vous auez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous auez fait. Oüy, Monſieur, vous auez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxiſti,* tout ce qui appartient à cette maladie; il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingenieuſement conceu, penſé, imaginé, que ce que vous auez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la therapie; & il ne me reſte rien icy, que de feliciter Monſieur, d'eſtre tombé entre vos mains, & de luy dire qu'il eſt trop heureux d'eſtre fou, pour éprouuer l'efficace & la douceur des remedes que vous auez ſi judicieuſement propoſez: Ie les approuue tous, *manibus & pedibus deſcendo in tuam ſententiam.* Tout ce que i'y voudrois, c'eſt de faire les ſaignées & les purgations en nombre impair, *Numero Deus impari gaudet:* de prendre le lait clair auant le bain; de luy compoſer vn fronteau où il entre du ſel; le ſel eſt ſimbole de la ſageſſe: de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les tenebres de ſes eſprits, *Album eſt diſgregatiuum viſus,* & de luy donner tout à l'heure vn petit Lauement, pour ſeruir de prélude & d'introduction à ces judicieux remedes, dont s'il a à guerir, il doit receuoir du ſoulagement. Faſſe le Ciel, que ces remedes, Monſieur, qui ſont les voſtres, réüſſiſſent au Malade ſelon noſtre intention.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Meſſieurs, il y a vne heure que ie vous écoute. Eſt-ce que nous joüons icy vne Comedie?

I. MEDECIN.

Non, Monſieur, nous ne joüons point.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'eſt-ce que tout cecy? & que voulez-vous dire auec voſtre galimathias & vos ſottiſes?

I. MEDECIN.

Bon, dire des injures. Voila vn diagnoſtique qui nous manquoit pour la confirmation de ſon mal, & cecy pourroit bien tourner en manie.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Auec qui m'a-t-on mis icy?

Il crache deux ou trois fois.

I. MEDECIN.

Autre diagnoſtique : La ſputation frequente.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Laiſſons cela, & ſortons d'icy.

I. MEDECIN.

Autre encor : L'inquietude de changer de place.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire? & que me voulez-vous?

I. MEDECIN.

Vous guerir, ſelon l'ordre qui nous a eſté donné.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Me guerir?

I. MEDECIN.

Oüy.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Parbleu ie ne ſuis pas malade.

I. MEDECIN.

Mauuais ſigne, lors qu'vn Malade ne ſent pas ſon mal.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous dis que ie me porte bien.

I. MEDECIN.

Nous ſçauons mieux que vous comment vous vous portez, & nous ſommes Medecins, qui voyons clair dans voſtre conſtitution.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Si vous eſtes Medecins, ie n'ay que faire de vous; & ie me moque de la Medecine.

I. MEDECIN.

Hon, hon; voicy vn Homme plus fou que nous ne penſons.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mon Pere & ma Mere n'ont iamais voulu de remedes, & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des Medecins.

I. MEDECIN.

Ie ne m'étonne pas s'ils ont engendré vn Fils qui eſt inſenſé. Allons, procedons à la curation, & par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciſſons, lenifions & accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que ie voy preſts à s'enflamer.

SCENE IX.

Monſieur de Pourceaugnac.

Que Diable eſt-ce là? Les Gens de ce Païs-cy ſont-ils inſenſez? Ie n'ay iamais rien veu de tel, & ie n'y comprens rien du tout.

SCENE X.

Deux Muſiciens Italiens, en Medecins croteſques, ſuiuis de huit Mataſſins, chantent ces Paroles, ſoûtenuës de la Symphonie d'vn mélange d'Inſtrumens.

LES DEVX MVSICIENS.

Bon di, bon di, bon di,
Non vi laſciate vccidere
D'al dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col noſtro canto harmonico,
Sol' per guarirui
Siamo venuti qui.
Bon di, bon di, bon di.

1. MVSICIEN.

Altro non é la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non é disperato,
Se vol pigliar vn poco d'allegria
Altro non é la pazzia
Che malinconia.

2. MVSICIEN.

Sù, cantate, ballate, ridete
Et se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta vn po po di tabac
Alegramente Monsu Pourceaugnac.

SCENE XI.

L'Apotiquaire,
Monsieur de Pourceaugnac.

L'APOTIQVAIRE.

Monsieur, voicy vn petit remede, vn petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaist, s'il vous plaist.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Comment? Ie n'ay que faire de cela.

L'APOTIQVAIRE.

Il a eſté ordonné, Monſieur, il a eſté ordonné.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah, que de bruit.

L'APOTIQVAIRE.

Prenez-le, Monſieur, prenez-le : Il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah.

L'APOTIQVAIRE.

C'eſt vn petit Cliſtere, vn petit Cliſtere, benin, benin; il eſt benin, benin : là, prenez, prenez, prenez, Monſieur ; c'eſt pour deſterger, pour deſterger, deſterger...

Les deux Muſiciens accompagnez des Mataſſins & des Inſtrumens, dancent à l'entour de M. de Pourceaugnac, & s'arreſtans deuant luy, chantent,

Piglia-lo ſù
Signor Monſu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo ſù,
Che non ti fara male,
Piglia-lo ſù queſto ſeruitiale,
Piglio-lo ſù,
Signor Monſu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo ſù.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC *fuyant.*

Allez vous-en au Diable.

L'Apotiquaire, les deux Muſiciens, & les Mataſſins le ſuiuent, tous vne Seringue à la main.

Fin du Premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Sbrigani, 1. Medecin.

I. MEDECIN.

L a forcé tous les obſtacles que i'auois mis; & s'eſt dérobé aux remedes que ie commençois de luy faire.

SBRIGANI.

C'eſt eſtre bien ennemy de ſoy-meſme; que de fuir des remedes auſſi ſalutaires que les voſtres.

I. MEDECIN.

Marque d'vn cerueau démonté, & d'vne raiſon déprauée, que de ne vouloir pas guerir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guery haut la main.

I. MEDECIN.

Sans doute, quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voila cinquante Piſtoles bien acquiſes, qu'il vous fait perdre.

I. MEDECIN.

Moy, ie n'entens point les perdre, & pretens le guerir en dépit qu'il en ait. Il eſt lié & engagé à mes remedes, & ie veux le faire ſaiſir où ie le trouueray comme Deſerteur de la Medecine, & Infracteur de mes Ordonnances.

SBRIGANI.

Vous auez raiſon, vos remedes eſtoient vn coup ſeur, & c'eſt de l'argent qu'il vous vole.

I. MEDECIN.

Où puis-je en auoir des nouuelles ?

SBRIGANI.

Chez le bon Homme Oronte, aſſurément, dont il vient épouſer la Fille, & qui ne ſçachant rien de l'infirmité de ſon Gendre futur, voudra peut-eſtre ſe haſter de conclure le Mariage.

I. MEDECIN.

Ie vais luy parler tout à l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

I. MEDECIN.

Il eſt hypothequé à mes Conſultations ; & vn Malade ne ſe moquera pas d'vn Medecin.

SBRIGANI.

C'eſt fort bien dit à vous ; & ſi vous m'en croyez, vous ne ſouffrirez point qu'il ſe marie, que vous ne l'ayez panſé tout voſtre ſoû.

I. MEDECIN.

Laiſſez-moy faire.

SBRIGANI.

Ie vais de mon coſté dreſſer vne autre batterie, & le Beau-pere eſt auſſi dupe que le Gendre.

SCENE II.

Oronte, 1. Medecin.

I. MEDECIN.

Vous auez, Monſieur, vn certain Monſieur de Pourceaugnac, qui doit épouſer voſtre Fille?

ORONTE.

Oüy, ie l'attens de Limoges, & il deuroit eſtre arriué.

I. MEDECIN.

Auſſi l'eſt-il, & il s'en eſt fuy de chez moy, apres y auoir eſté mis; mais ie vous defens de la part de la Medecine, de proceder au mariage que vous auez conclu, que ie ne l'aye deuëment preparé pour cela, & mis en eſtat de procréer des Enfans bien conditionnez & de corps & d'eſprit.

ORONTE.

Comment donc?

I. MEDECIN.

Voſtre pretendu Gendre a eſté conſtitué mon Malade: Sa Maladie qu'on m'a donné à guerir, eſt vn meuble

qui m'appartient, & que ie compte entre mes effets; & ie vous declare que ie ne pretens point qu'il ſe marie, qu'au prealable il n'ait ſatisfait à la Medecine, & ſuby les remedes que ie luy ay ordonnez.

ORONTE.

Il a quelque mal?

I. MEDECIN.

Oüy.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaiſt?

I. MEDECIN.

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Eſt-ce quelque mal...

I. MEDECIN.

Les Medecins ſont obligez au ſecret : Il ſuffit que ie vous ordonne, à vous & à voſtre Fille, de ne point celebrer, ſans mon conſentement, vos Nopces auec luy, ſur peine d'encourir la diſgrace de la Faculté, & d'eſtre accablez de toutes les Maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Ie n'ay garde, ſi cela eſt, de faire le Mariage.

I. MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il eſt obligé d'eſtre mon Malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MEDECIN.

Il a beau fuïr, ie le feray condamner par Arreſt à ſe faire guerir par moy.

ORONTE.

I'y-conſens.

I. MEDECIN.

Oüy, il faut qu'il creue, ou que ie le gueriſſe.

ORONTE.

Ie le veux bien.

I. MEDECIN.

Et ſi ie ne le trouue, ie m'en prendray à vous, & ie vous gueriray au lieu de luy.

ORONTE.

Ie me porte bien.

I. MEDECIN.

Il n'importe, il me faut vn Malade, & ie prendray qui ie pouray.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez, mais ce ne ſera pas moy. Voyez vn peu la belle raiſon.

SCENE III.

Sbrigani en Marchand Flaman, Oronte.

SBRIGANI.

Montſir, auec le voſtre permiſſione, ie ſuiſſe vn Tran-

cher Marchant Flamane, qui voudroit bienne vous temandair vn petit nouuel.

ORONTE.

Quoy, Monſieur?

SBRIGANI.

Mettez le voſtre chapeau ſur le teſte, Montſir, ſi ve plaiſt.

ORONTE.

Dites-moy, Monſieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moy le dire rien, Montſir, ſi vous le mettre pas le chapeau ſur le teſte.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monſieur?

SBRIGANI.

Fous connoiſtre point en ſti File vn certe Montſir Oronte?

ORONTE.

Oüy, ie le connoy.

SBRIGANI.

Et quel Homme eſt-ile, Montſir, ſi ve plaiſt?

ORONTE.

C'eſt vn Homme comme les autres.

SBRIGANI.

Ie vous temande, Montſir, s'il eſt vn Homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oüy.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montſir.

ORONTE.

Oüy.

SBRIGANI.

I'en ſuy aiſe beaucoup, Montſir.

ORONTE.

Mais pourquoy cela?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, pour vn petit raiſonne de conſequence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoy?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, que ſti Montſir Oronte donne ſon Fille en mariage à vn certe Montſir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et ſti Montſir de Pourcegnac, Montſir, l'eſt vn Homme que doiure beaucoup grandement à dix ou douze Marchanne Flamane qui eſtre venu icy.

ORONTE.

Ce Monſieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze Marchands?

SBRIGANI.

Oüy, Montſir; & depuis huite mois nous auoir obtenir vn petit Santence contre luy, & luy à remettre à payer tou ce Creanciers de ſti Mariage que ſti Montſir Oronte donne pour ſon Fille.

ORONTE.

Hon, hon, il a remis là à payer ſes Creanciers?

SBRIGANI.

Oüy, Montſir, & auec vn grant deuotion nous tous attendre ſti Mariage.

ORONTE.

L'auis n'eſt pas mauuais. Ie vous donne le bonjour.

SBRIGANI.

Ie remercie, Montſir, de la faueur grande.

ORONTE.

Voſtre tres-humble valet.

SBRIGANI.

Ie le ſuis, Montſir, obliger plus que beaucoup du bon nouuel que Montſir m'auoir donné.

Cela ne va pas mal; quittons noſtre ajuſtement de Flamant pour ſonger à d'autres machines; & tâchons de ſemer tant de ſoupçons & de diuiſion entre le Beau-pere & le Gendre, que cela rompe le Mariage pretendu. Tous deux également ſont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; & entre nous autres Fourbes

de la premiere Classe, nous ne faisons que nous joüer, lors que nous trouuons vn Gibier aussi facile que celuy-là.

SCENE IV.

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Piglia-lo sù, piglia-lo sù, Signor Monsu. Que diable est-ce là? Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur, qu'auez-vous?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Tout ce que ie voy, me semble Lauement.

SBRIGANI.

Comment?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vous ne sçauez pas ce qui m'est arriué dans ce Logis à la porte duquel vous m'auez conduit?

SBRIGANI.

Non vrayment, qu'est-ce que c'est?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie pensois y estre regalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous laisse entre les mains de Monsieur. Des Me-

decins habillez de noir. Dans vne chaiſe. Tâter le poulx. Comme ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros jouflus. Grands chapeaux. *Bon di, bon di.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta : Ta, ra, ta, ta. *Alegramente Monſu Pourceaugnac.* Apotiquaire. Lauement. Prenez, Monſieur, prenez, prenez. Il eſt benin, benin, benin. C'eſt pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia-lo ſù, Signor Monſu, piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo ſù.* Iamais ie n'ay eſté ſi ſaoul de ſottiſes.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que tout cela veut dire?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Cela veut dire que cet Homme-là, auec ſes grandes embraſſades, eſt vn Fourbe qui m'a mis dans vne Maiſon pour ſe moquer de moy, & me faire vne piece.

SBRIGANI.

Cela eſt-il poſſible?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Sans doute, ils eſtoient vne douzaine de Poſſedez apres mes chauſſes; & i'ay eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pates.

SBRIGANI.

Voyez vn peu, les mines ſont bien trompeuſes! Ie l'aurois crû le plus affectionné de vos Amis. Voila vn de mes étonnemens, comme il eſt poſſible qu'il y ait des Fourbes comme cela dans le Monde.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ne ſens-je point le Lauement? voyez, ie vous prie.

SBRIGANI.

Eh il y a quelque petite chofe qui approche de cela.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

I'ay l'odorat & l'imagination tout remply de cela, & il me femble toûjours que ie voy vne douzaine de Lauemens qui me couchent en joüe.

SBRIGANI.

Voila vne mefchanceté bien grande! & les Hommes font bien traîtres & fcelerats!

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Enfeignez-moy, de grace, le Logis de Monfieur Oronte; ie fuis bien aife d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah, vous eftes donc de complexion amoureufe, & vous auez oüy parler que ce Monfieur Oronte a vne Fille...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy, ie viens l'époufer.

SBRIGANI.

L'é... l'époufer?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy.

SBRIGANI.

En mariage?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

De quelle façon donc?

SBRIGANI.

Ah c'eſt vne autre choſe, & ie vous demande pardon.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mais encor ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je; i'ay vn peu parlé trop viſte.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous prie de me dire ce qu'il y a là-deſſous.

SBRIGANI.

Non, cela n'eſt pas neceſſaire.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point, ie vous prie de m'en diſpenſer.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Eſt-ce que vous n'eſtes pas de mes Amis?

SBRIGANI.

Si-fait, on ne peut pas l'eſtre dauantage.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vous deuez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'eſt vne choſe où il y va de l'intereſt du prochain.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouurir voſtre cœur, voila vne petite Bague que ie vous prie de garder pour l'amour de moy.

SBRIGANI.

Laiſſez-moy conſulter vn peu ſi ie le puis faire en conſcience. C'eſt vn Homme qui cherche ſon bien, qui tâche de pouruoir ſa Fille le plus auantageuſement qu'il eſt poſſible; & il ne faut nuire à perſonne. Ce ſont des choſes qui ſont connuës à la verité, mais i'iray les découurir à vn Homme qui les ignore, & il eſt defendu de ſcandaliſer ſon prochain : Cela eſt vray; mais d'autre part voila vn Etranger qu'on veut ſurprendre, & qui de bonne foy vient ſe marier auec vne Fille qu'il ne connoiſt pas, & qu'il n'a iamais veuë; vn Gentilhomme plein de franchiſe, pour qui ie me ſens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour ſon Amy, prend confiance en moy, & me donne vne Bague à garder pour l'amour de luy. Oüy, ie trouue que ie puis vous dire les choſes ſans bleſſer ma conſcience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous ſera poſſible, & d'épargner les Gens le plus que nous pourons. De vous dire que cette Fille-là mene vne vie deſ-honneſte, cela ſeroit vn peu trop fort; cherchons pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de Galante auſſi n'eſt pas aſſez; celuy de Coquette acheuée, me ſemble propre à ce que nous voulons, & ie m'en puis ſeruir, pour vous dire honneſtement ce qu'elle eſt.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBRIGANI.

Peut-eſtre dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des Gens, apres tout, qui ſe mettent au deſſus de ces ſortes de choſes, & qui ne croyent pas que leur honneur dépende...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie ſuis voſtre ſeruiteur, ie ne me veux point mettre ſur la teſte vn chapeau comme celuy-là, & l'on aime à aller le front leué dans la Famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voila le Pere.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce Vieillard-là?

SBRIGANI.

Oüy, ie me retire.

SCENE V.

Oronte, Monſieur de Pourceaugnac.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Bon-jour, Monſieur, bon-jour.

ORONTE.

Seruiteur, Monſieur, ſerviteur.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vous eſtes Monſieur Oronte, n'eſt-ce pas ?

ORONTE.

Oüy.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Et moy, Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Croyez-vous, Monſieur Oronte, que les Limoſins ſoient des ſots?

ORONTE.

Croyez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoient des beſtes ?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vous imaginez-vous, Monſieur Oronte, qu'vn Homme comme moy ſoit ſi affamé de Femme ?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, qu'vne Fille comme la mienne ſoit ſi affamée de Mary ?

SCENE VI.

Iulie, Oronte,
Monſieur de Pourceaugnac.

IVLIE.

On vient de me dire, mon Pere, que Monſieur de Pourceaugnac eſt arriué. Ah le voila ſans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il eſt bien fait! qu'il a bon air! & que ie ſuis contente d'auoir vn tel Epous! Souffrez que ie l'embraſſe, & que ie luy témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma Fille, doucement.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Tu-dieu, quelle Galante! comme elle prend feu d'abord!

ORONTE.

Ie voudrois bien ſçauoir, Monſieur de Pourceaugnac par quelle raiſon vous venez...

IVLIE.

Que ie ſuis aiſe de vous voir! & que ie brule d'impatience...

ORONTE.

Ah, ma Fille, oſtez-vous de là, vous-dis-je.

Iulie s'aproche de Monſieur de Pourceaugnac, le regarde d'vn air languiſſant, & luy veut prendre la main.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ho, ho, quelle égrillarde!

ORONTE.

Ie voudrois bien, dis-je, ſçauoir par quelle raiſon, s'il vous plaiſt, vous auez la hardieſſe de...

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vertu de ma vie!

ORONTE.

Encor, qu'eſt-ce à dire cela?

IVLIE.

Ne voulez-vous pas que ie careſſe l'Epous que vous m'auez choiſy?

ORONTE.

Non, rentrez là-dedans.

IVLIE.

Laiſſez-moy le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

IVLIE.

Ie veux demeurer là, s'il vous plaiſt.

ORONTE.

Ie ne veux pas, moy; & ſi tu ne rentres tout à l'heure, ie...

IVLIE.

Hé bien, ie rentre.

ORONTE.

Ma fille eſt vne ſotte, qui ne ſçait pas les choſes.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Comme nous luy plaiſons!

ORONTE.

Tu ne veux pas te retirer?

IVLIE.

Quand eſt-ce donc que vous me marierez auec Monſieur?

ORONTE.

Iamais; & tu n'es pas pour luy.

IVLIE.

Ie le veux auoir, moy, puis que vous me l'auez promis.

ORONTE.

Si ie te l'ay promis, ie te le dépromets.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Elle voudroit bien me tenir.

IVLIE.

Vous auez beau faire, nous ſerons mariez enſemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Ie vous en empeſcheray bien tous deux, ie vous aſſure. Voyez vn peu quel *vertigo* luy prend.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mon Dieu, noſtre Beaupere pretendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas enuie de vous enleuer voſtre Fille, & vos grimaces n'atraperont rien.

ORONTE.

Toutes les voſtres n'auront pas grand effet.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Vous eſtes-vous mis dans la teſte que Leonard de Pourceaugnac ſoit vn Homme à acheter Chat en poche ? & qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour ſe conduire, pour ſe faire informer de l'hiſtoire du Monde, & voir en ſe mariant, ſi ſon honneur a bien toutes ſes ſeuretez ?

ORONTE.

Ie ne ſçay pas ce que cela veut dire : mais vous eſtes-vous mis dans la teſte, qu'vn Homme de ſoixante & trois ans ait ſi peu de ceruelle, & conſidere ſi peu ſa Fille, que de la marier auec vn Homme qui a ce que vous ſçauez, & qui a eſté mis chez vn Medecin pour eſtre panſé ?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

C'eſt vne piece que l'on m'a faite, & ie n'ay aucun mal.

ORONTE.

Le Medecin me l'a dit luy-meſme.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Le Medecin en a menty; ie ſuis Gentilhomme, & ie le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Ie ſçay ce que i'en dois croire, & vous ne m'abuſerez pas là-deſſus, non plus que ſur les debtes que vous auez aſſignées ſur le Mariage de ma Fille.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Quelles debtes ?

ORONTE.

La feinte icy eſt inutile, & i'ay veu le Marchand Flaman, qui, auec les autres Creanciers, a obtenu depuis huit mois Sentence contre vous.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Quel Marchand Flaman ? quels Creanciers ? quelle Sentence obtenuë contre moy ?

ORONTE.

Vous ſçauez bien ce que ie veux dire.

SCENE VII.

Lucette, Oronte, Monſieur de Pourceaugnac.

LVCETTE.

Ah tu es aſſy, & à la fy yeu te trobi aprés abé fait tant de paſſés. Podes-tu, ſcelerat, podes-tu ſouſteni ma biſto ?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'eſt-ce que veut cette Femme là ?

LVCETTE.

Que te boli, infame! tu fas femblan de nou me pas counoüyffe, & nou rougiffes pas, impudent que tu fios, tu ne rougiffes pas de me beyre? Nou faby pas, Mouffur, faquos bous dont m'an dit que boüillo efpoufa la Fillo; may yeu bous declari que yeu foun-fa Fenno, & que y a fet ans, Mouffur, qu'en paffan à Pezenas el auguet l'adreffe dambé fas mignardifos, commo fap tapla fayre, de me gaigna lou cor, & m'oubligel pra quel moüyen à ly douna la ma per l'efpoufa.

ORONTE.

Oh, Oh.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Que Diable eft-ce-cy?

LVCETTE.

Lou trayté me quitel trés ans aprés, ful pretefte de qualques affayrés que l'apelabon dins foun Païs, & defpey noün ly refçau put quafau de noubelo; may dins lou tens qui foungeabi lou mens, m'an dounat abift, que begnio dins aquefto Bilo, per fe remarida danbé vn autro joüena Fillo, que fous Parens ly an proucurado, fenffe faupré res de fou prumié mariatge. Yeu ay tout quitat en diligenffo, & me foüy rendu dodins aquefte Loc lou pu leu qu'ay poufcut, per m'oupoufa en aquel criminel mariatge, & confondre as ely de tout le mounde lou plus méchant des Hommes.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Voila vne étrange effrontée!

LVCETTE.

Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloc d'estre confus day reproches secrets que ta conssiensso te deu fayre?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Moy, ie suis vostre Mary?

LVCETTE.

Infame, gausos-tu dire lou contrari? He tu sabes be, per ma penno, que n'es que trop bertat; & plaguesso al Cel qu'aco nou fougesso pas, & que m'auquessos layssado dins l'estat d'innoussenço, & dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty; yeu nou serio pas reduito à fayré lou tristé perssounatgé quyeu faue presentomen; à beyre vn Marit cruel mesprefa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laissa sensse cap de pietat abandounado à las mourtéles doulous que yeu ressenty de sas perfidos acciûs.

ORONTE.

Ie ne sçaurois m'empescher de pleurer. Allez, vous estes vn méchant Homme.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie ne connoy rien à tout cecy.

SCENE VIII.

Nerine en Picarde, Lucette, Oronte, Monſieur de Pourceaugnac.

NERINE.

Ah ie n'en pis plus, ie ſis tout eſſoflée! Ah finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Iuſtice, iuſtice; ie boute empeſchement au Mariage. Ches mon Mery, Monſieur, & ie veux faire pindre che bon pindar là.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Encor!

ORONTE.

Quel diable d'Homme eſt-ce-cy?

LVCETTE.

Et que boulés-bous dire, ambe boſtre empachomen, & boſtro pendarié? Quaquel Homo es boſtre Marit?

NERINE.

Oüy, Medeme, & ie ſis ſa Femme.

LVCETTE.

Aquo es faus, aquos yeu que ſoun ſa Fenno; & ſe deû eſtre pendut, aquo ſera yeu que lou faray penda.

NERINE.

Ie n'entains mie che baragoin là.

LVCETTE.

Yeu bous diſy que yeu ſoun ſa Fenno.

NERINE.

Sa Femme?

LVCETTE.

Oy.

NERINE.

Ie vous dis que cheſt my, encor in coup, qui le ſis.

LVCETTE.

Et yeu bous ſouſteni yeu, qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a épouſée.

LVCETTE.

Et yeu ſet ans ya que ma preſo per Fenno.

NERINE.

I'ai des gairents de tout ce que ie dy.

LVCETTE.

Tout mon Païs lo ſap.

NERINE.

No Ville en eſt témoin.

LVCETTE.

Tout Pezenas a biſt noſtre mariatge.

NERINE.

Tout Chin Quentin a aſſiſté à no Noce.

LVCETTE.

Nou ya res de tant beritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LVCETTE.

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos?

NERINE.

Est-che que tu me démaintiras, méchaint Homme?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Il est aussi vray l'vn que l'autre.

LVCETTE.

Quaingninpudensso! Et coussy, miserable, nou te soubenes plus de la pauro Françon, & del paure Ieanet, que soun lous fruits de nostre mariatge?

NERINE.

Bayez vn peu l'insolence. Quoy, tu ne te souuiens mie de chette pauure ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foy?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Voila deux impudentes carognes!

LVCETTE.

Beny Françon, beny Ieanet; beny toustou, beny toustouné, beny fayre beyre à vn Payre dénaturat, la duretat qu'el a per nautres.

NERINE.

Venez Madelaine, me n'ainfain, venez-vesen ichy faire honte à vo Pere de l'impudainche qu'il a.

IEANET, FRANÇON, MADELAINE.

Ah mon Papa, mon Papa, mon Papa.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Diantre soit des petits Fils de Putains.

LVCETTE.

Couffy, trayte, tu nous sios pas dins la darniere confusiu, de ressaupre à tal tous Enfans, & de ferma l'aureillo à la tendresso paternello? Tu nou m'escaperas pas, infame, yeu te boly seguy per tout, & te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado, & que t'ayo fayt penia, couqui, te boly fayré penia.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots là, & d'estre insainsible aux caireſſes de chette pauure ainfain? Tu ne te sauueras mie de mes pates; & en dépit de tes dains, ie feray bien voir que ie sis ta Femme, & ie te feray peindre.

LES ENFANS *tous ensemble.*

Mon Papa, mon Papa, mon Papa.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Au secours, au secours, où fuiray-je? ie n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il merite d'estre pendu.

SCENE IX.

Sbrigani.

Ie conduis de l'œil toutes choſes, & tout cecy ne va pas mal. Nous fatiguerons tant noſtre Prouincial, qu'il faudra, ma foy, qu'il déguerpiſſe.

SCENE X.

Monſieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah ie ſuis aſſommé. Quelle peine! quelle maudite Ville! Aſſaſſiné de tous coſtez!

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur, eſt-il encor arriué quelque choſe?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy. Il pleut en ce Païs des Femmes & des Lauemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Deux Carognes de baragoüinneuſes me ſont venu accuſer de les auoir épouſé toutes deux, & me menacent de la Iuſtice.

SBRIGANI.

Voila vne méchante affaire, & la Iuſtice en ce Païs-cy eſt rigoureuſe en diable contre cette ſorte de crime.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Oüy : Mais quand il y auroit Information, Ajournement, Decrèt & Iugement obtenu par ſurpriſe, Defaut & Contumace, i'ay la voye de Conflit de Iuriſdiction, pour temporiſer, & venir aux Moyens de nullité qui ſeront dans les Procedures.

SBRIGANI.

Voila en parler dans tous les termes ; & l'on voit bien, Monſieur, que vous eſtes du meſtier.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Moy, point du tout, ie ſuis Gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien pour parler ainſi, que vous ayez étudié la Pratique.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Point, ce n'eſt que le ſens commun qui me fait juger que ie ſeray toûjours receu à mes Faits juſtificatifs, & qu'on ne me ſçauroit condamner ſur vne ſimple accuſation, ſans vn recollement & confrontation auec mes Parties.

SBRIGANI.

En voila du plus fin encore.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ces mots là me viennent ſans que ie les ſçache.

SBRIGANI.

Il me ſemble que le ſens commun d'vn Gentilhomme peut bien aller à conceuoir ce qui eſt du droict & de l'ordre de la Iuſtice; mais non pas à ſçauoir les vrays termes de la Chicane.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce ſont quelques mots que i'ay retenus en liſant les Romans.

SBRIGANI.

Ah fort bien.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Pour vous montrer que ie n'entens rien du tout à la Chicane, ie vous prie de me mener chez quelque Aduocat pour conſulter mon Affaire.

SBRIGANI.

Ie le veux, & vais vous conduire chez deux Hommes fort habiles; mais i'ay auparauant à vous auertir de n'eſtre point ſurpris de leur maniere de parler; ils ont contracté du Barreau certaine habitude de Declamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour Muſique tout ce qu'ils vous diront.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourueu qu'ils me diſent ce que ie veux ſçauoir.

SCENE XI.

Sbrigani, Monſieur de Pourceaugnac, deux Aduocats Muſiciens dont l'vn parle lentement, & l'autre fort viſte, accompagnez de 2. Procureurs & de 2. Sergens.

L'AVOCAT *traiſnant ſes paroles.*

La Poligamie eſt vn cas,
Eſt vn cas pendable.

L'AVOCAT *bredoüilleur.*

Voſtre fait
Eſt clair & net,
Et tout de droit
Sur cet endroit
Conclut tout droit.
Si vous conſultez nos Autheurs,
Legiſlateurs & Gloſſateurs,
Iuſtinian, Papinian,
Vlpian & Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Iean Imole,
Paul, Caſtre, Iulian, Barthole,
Iaſon, Alciat & Cujas,
Ce grand Homme ſi capable,
La Poligamie eſt vn cas
Eſt vn cas pendable.

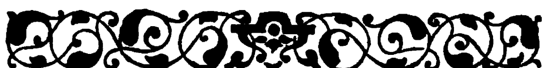
Tous les Peuples policez
Et bien ſenſez;

Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suedois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamans,
Italiens, Allemans,
Sur ce fait tiennent loy semblable,
Et l'affaire est sans embarras;
La Poligamie est vn cas,
Est vn cas pendable.

Monsieur de Pourceaugnac les bat.
Deux Procureurs & deux Sergens dancent vne Entrée, qui finit l'Acte.

Fin du Second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Eraſte, Sbrigani.

SBRIGANI.

Oüy, les choſes s'acheminent où nous voulons : Et comme ſes lumieres ſont fort petites, & ſon ſens le plus borné du monde, ie luy ay fait prendre vne frayeur ſi grande de la ſeuerité de la Iuſtice de ce Païs, & des apreſts qu'on faiſoit déja pour ſa mort, qu'il veut prendre la fuite; & pour ſe dérober auec plus de facilité aux Gens que ie luy ay dit qu'on auoit mis pour l'arreſter aux Portes de la Ville, il s'eſt reſolu à ſe déguiſer, & le déguiſement qu'il a pris eſt l'habit d'vne Femme.

ERASTE.

Ie voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de voſtre part à acheuer la Comedie; & tandis que ie joüeray mes Scenes auec luy, allez-vous-en... vous entendez bien?

ERASTE.

Oüy.

SBRIGANI.

Et lors que ie l'auray mis où ie veux...

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le Pere aura esté auerty par moy...

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voicy nostre Demoiselle, allez viste, qu'il ne nous voye ensemble.

SCENE II.

Monsieur de Pourceaugnac en Femme, *Sbrigani.*

SBRIGANI.

Pour moy ie ne croy pas qu'en cet état on puisse iamais vous connoistre, & vous auez la mine comme cela, d'vne Femme de condition.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Voila qui m'étonne, qu'en ce Païs-cy les formes de la Iustice ne soient point obseruées.

SBRIGANI.

Oüy, ie vous l'ay déja dit, ils commencent icy par faire pendre vn Homme, & puis ils luy font son Procés.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Voila vne Iustice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle eſt ſeuere comme tous les Diables, particulierement ſur ces ſortes de crimes.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mais quand on eſt innocent?

SBRIGANI.

N'importe, ils ne s'enqueſtent point de cela; & puis ils ont en cette Ville vne haine effroyable pour les Gens de voſtre Païs, & ils ne ſont point plus rauis que de voir pendre vn Limoſin.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Qu'eſt-ce que les Limoſins leur ont fait?

SBRIGANI.

Ce ſont des brutaux, ennemis de la gentilleſſe & du merite des autres Villes. Pour moy ie vous auouë que ie ſuis pour vous dans vne peur épouuantable; & ie ne me conſolerois de ma vie, ſi vous veniez à eſtre pendu.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce n'eſt pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il eſt fâcheux à vn Gentilhomme d'eſtre pendu, & qu'vne preuue comme celle-là feroit tort à nos Titres de Nobleſſe.

SBRIGANI.

Vous auez raiſon, on vous conteſteroit apres cela le Titre d'Eſcuyer. Au reſte, étudiez-vous, quand ie vous meneray par la main, à bien marcher comme vne

Femme, & prendre le langage & toutes les manieres d'vne Perſonne de qualité.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Laiſſez-moy faire, i'ay veu les Perſonnes du bel air ; tout ce qu'il y a, c'eſt que i'ay vn peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'eſt rien, il y a des Femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons vn peu comme vous ferez. Bon.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Allons donc, mon Caroſſe ; où eſt-ce qu'eſt mon caroſſe ? Mon Dieu, qu'on eſt miſerable, d'auoir des Gens comme cela ! Eſt-ce qu'on me fera attendre toute la journée ſur le paué, & qu'on ne me fera point venir mon Caroſſe ?

SBRIGANI.

Fort bien.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Hola ho, Cocher, petit Laquais. Ah petit fripon, que de coups de foüet ie vous feray donner tantoſt ! Petit Laquais ! petit Laquais ; où eſt-ce donc qu'eſt ce petit Laquais ? ce petit Laquais ne ſe trouuera-t-il point ? ne me fera-t-on point venir ce petit Laquais ? eſt-ce que ie n'ay point vn petit Laquais dans le monde ?

SBRIGANI.

Voila qui va à merueille : mais ie remarque vne choſe, cette Coiffe eſt vn peu trop deliée, i'en vais

querir vne vn peu plus épaiſſe, pour vous mieux cacher le viſage, en cas de quelque rencontre.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Que deuiendray-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moy là, ie ſuis à vous dans vn moment; vous n'auez qu'à vous promener.

SCENE III.

Deux Suiſſes,
Monſieur de Pourceaugnac.

I. SVISSE.

Allons, dépeſchons, Camerade, ly faut allair tout deux nous à la Creue pour regarder vn peu chouſticier ſti Monſiu de Pourcegnac qui l'a eſté contané par Ortonnance à l'eſtre pendu par ſon cou.

2. SVISSE.

Ly faut nous loër vn feneſtre pour foir ſti Chouſtice.

I. SVISSE.

Ly diſent que l'on fait téja planter vn grand potence tout neuue pour ly acrocher ſti Porcegnac.

2. SVISSE.

Ly ſira, ma foy, vn grand plaiſir, dy regarter pendre ſti Limoſin.

I. SVISSE.

Oüy, de ly foir gambiller les pieds en haut teuant tout le monde.

2. SVISSE.

Ly eſt vn plaiſant drole, oüy; ly diſent que c'eſtre marié troy foye.

I. SVISSE.

Sti diable ly vouloir troy Femmes à ly tout ſeul; ly eſt bien aſſez t'vne.

2. SVISSE.

Ah pon chour, Mameſelle.

I. SVISSE.

Que faire fous là tout ſeul?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

I'attens mes Gens, Meſſieurs.

I. SVISSE.

Ly eſt belle, par mon foy.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Doucement, Meſſieurs.

I. SVISSE.

Fous, Mameſelle, fouloir finir réchoüir fous à la Creue? nous faire foir à fous vn petit pendement pien choly.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous rens grace.

2. SVISSE.

L'eſt vn Gentilhomme Limoſſin qui ſera pendu chantiment à vn grand potence.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie n'ay pas de curioſité.

1. SVISSE.

Ly eſt là vn petit teton qui l'eſt drole.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Tout-beau.

1. SVISSE.

Mon foy, moy couchair pien auec fous.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah c'en eſt trop, & ces ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à vne Femme de ma condition.

2. SVISSE.

Laiſſe-toy, l'eſt moy qui le veut couchair auec elle.

1. SVISSE.

Moy ne vouloir pas laiſſer.

2. SVISSE.

Moy ly vouloir, moy.

Ils la tirent auec violence.

1. SVISSE.

Moy ne faire rien.

2. SVISSE.

Toy l'auoir menty.

I. SVISSE.

Toy l'auoir menty toy-mesme.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Au secours, à la force.

SCENE IV.

Vn Exempt, 2. Archers, 1. & 2. Suisses, Monsieur de Pourceaugnac.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce? quelle violence est-ce-là? & que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez pas que ie vous mette en prison.

I. SVISSE.

Party pon, toy ne l'auoir point.

2. SVISSE.

Party pon aussi, toy ne l'auoir point encore.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie vous suis bien obligée, Monsieur, de m'auoir deliurée de ces insolens.

L'EXEMPT.

Oüay, voila vn visage qui ressemble bien à celuy que l'on m'a dépeint.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ce n'eſt pas moy, ie vous aſſure.

L'EXEMPT.

Ah, ah, qu'eſt-ce que ie veux dire?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ie ne ſçay pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voila vn diſcours qui marque quelque choſe, & ie vous arreſte priſonnier.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Eh, Monſieur, de grace.

L'EXEMPT.

Non, non, à voſtre mine, & à vos diſcours, il faut que vous ſoyez ce Monſieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui ſe ſoit déguiſé de la ſorte; & vous viendrez en priſon tout-à-l'heure.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Helas!

SCENE V.

L'Exempt, Archers, Sbrigani, Monſieur de Pourceaugnac.

SBRIGANI.

Ah Ciel! que veut dire cela?

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oüy, oüy, c'eſt dequoy ie ſuis rauy.

SBRIGANI.

Eh, Monſieur, pour l'amour de moy; vous ſçauez que nous ſommes Amis il y a long-temps; ie vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'EXEMPT.

Non, il m'eſt impoſſible.

SBRIGANI.

Vous eſtes Homme d'accommodement; n'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela auec quelques Piſtoles?

L'EXEMPT *à ſes Archers.*

Retirez-vous vn peu.

SBRIGANI.

Il faut luy donner de l'argent pour vous laiſſer aller; Faites viſte.

MONSIEUR DE POVRCEAVGNAC.

Ah maudite Ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Vn, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre eſt trop exprés.

SBRIGANI.

Mon Dieu attendez. Dépeſchez, donnez-luy-en encore autant.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépeſchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de temps : Vous auriez vn grand plaiſir, quand vous ſeriez pendu.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Ah!

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT.

Il faut donc que ie m'enfuye auec luy, car il n'y

auroit point icy de ſeureté pour moy. Laiſſez-le moy conduire, & ne bougez d'icy.

SBRIGANI.

Ie vous prie donc d'en auoir vn grand ſoin.

L'EXEMPT.

Ie vous promets de ne le point quitter, que ie ne l'aye mis en lieu de ſeureté.

MONSIEVR DE POVRCEAVGNAC.

Adieu. Voila le ſeul honneſte Homme que i'ay trouué en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps; ie vous aime tant, que ie voudrois que vous fuſſiez déja bien loin. Que le Ciel le conduiſe! Par ma foy, voila vne grande dupe. Mais voicy...

SCENE VI.

Oronte, Sbrigani.

SBRIGANI.

Ah quelle étrange auanture! quelle fâcheuſe nouuelle pour vn Pere! Pauure Oronte, que ie te plains! Que diras-tu? & de quelle façon pourras-tu ſuporter cette douleur mortelle?

ORONTE.

Qu'eſt-ce? quel malheur me preſages-tu?

SBRIGANI.

Ah, Monſieur, ce perfide de Limoſin, ce traiſtre de Monſieur de Pourceaugnac, vous enleue voſtre Fille.

ORONTE.

Il m'enleue ma Fille!

SBRIGANI.

Oüy; elle en eſt deuenuë ſi fole, qu'elle vous quitte pour le ſuiure; & l'on dit qu'il a vn Caractere pour ſe faire aimer de toutes les Femmes.

ORONTE.

Allons viſte à la Iuſtice. Des Archers apres eux.

SCENE VII.

Eraſte, Iulie, Sbrigani, Oronte.

ERASTE.

Allons, vous viendrez malgré vous, & ie veux vous remettre entre les mains de voſtre Pere. Tenez, Monſieur, voila voſtre Fille que i'ay tirée de force d'entre les mains de l'Homme auec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour voſtre ſeule conſideration : car apres l'action qu'elle a faite, ie dois la mépriſer, & me guerir abſolument de l'amour que i'auois pour elle.

ORONTE.

Ah infame que tu es!

ERASTE.

Comment? me traiter de la ſorte apres toutes les marques d'amitié que ie vous ay données! Ie ne vous blâme point de vous eſtre ſoûmiſe aux volontez de Monſieur voſtre Pere; il eſt ſage & judicieux dans les choſes qu'il fait, & ie ne me plains point de luy de m'auoir rejetté pour vn autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'auoit donnée, il a ſes raiſons pour cela. On luy a fait croire que cet autre eſt plus riche que moy de quatre ou cinq mille écus; & quatre ou cinq mille écus eſt vn denier conſiderable, & qui vaut bien la peine qu'vn Homme manque à ſa parole : Mais oublier en vn moment toute l'ardeur que ie vous ay montrée, vous laiſſer d'abord enflâmer d'amour pour vn nouueau venu, & le ſuiure honteuſement ſans le conſentement de Monſieur voſtre Pere, apres les crimes qu'on luy impute, c'eſt vne choſe condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'aſſez ſanglans reproches.

IVLIE.

Hé bien oüy, i'ay conçeu de l'amour pour luy, & ie l'ay voulu ſuiure, puis que mon Pere me l'auoit choiſy pour Epous. Quoy que vous me diſiez, c'eſt vn fort honneſte Homme; & tous les crimes dont on l'accuſe, ſont fauſſetez épouuantables.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous eſtes vne impertinente, & ie ſçay mieux que vous ce qui en eſt.

IVLIE.

Ce ſont ſans doute des pieces qu'on luy fait, & c'eſt

peut-eſtre luy qui a trouué cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moy, ie ſerois capable de cela?

IVLIE.

Oüy, vous.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je; vous eſtes vne ſotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que i'aye aucune enuie de détourner ce Mariage, & que ce ſoit ma paſſion qui m'ait forcé à courir apres vous. Ie vous l'ay déjà dit, ce n'eſt que la ſeule conſideration que i'ay pour Monſieur voſtre Pere, & ie n'ay pû ſouffrir qu'vn honneſte Homme comme luy fut expoſé à la honte de tous les bruits qui pourroient ſuiure vne action comme la voſtre.

ORONTE.

Ie vous ſuis, Seigneur Eraſte, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monſieur, i'auois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans voſtre Alliance; i'ay fait tout ce que j'ay pû pour obtenir vn tel honneur, mais i'ay eſté malheureux, & vous ne m'auez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empeſchera pas que ie ne conſerue pour vous les ſentimens d'eſtime & de veneration où voſtre Perſonne m'oblige; & ſi je n'ay pû eſtre voſtre Gendre, au moins ſeray-ie eternellement voſtre Seruiteur.

ORONTE.

Arreſtez, Seigneur Eraſte, voſtre procedé me touche l'ame, & ie vous donne ma Fille en mariage.

IVLIE.

Ie ne veux point d'autre Mary que Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et ie veux moy, tout-à-l'heure, que tu prenes le Seigneur Eraſte. Çà, la main.

IVLIE.

Non, ie n'en feray rien.

ORONTE.

Ie te donneray ſur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monſieur, ne luy faites point de violence, ie vous en prie.

ORONTE.

C'eſt à elle à m'obeïr, & ie ſçay me montrer le Maiſtre.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour ce Homme-là? & voulez-vous que ie poſſede vn Corps, dont vn autre poſſedera le cœur?

ORONTE.

C'eſt vn ſortilege qu'il luy a donné, & vous verrez

qu'elle changera de ſentiment auant qu'il ſoit peu. Donnez-moy voſtre main. Allons.

IVLIE.

Ie ne...

ORONTE.

Ah que de bruit. Çà, voſtre main, vous dis-je. Ah, ah, ah.

ERASTE.

Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que ie vous donne la main; ce n'eſt que Monſieur voſtre Pere dont ie ſuis amoureux, & c'eſt luy que i'épouſe.

ORONTE.

Ie vous ſuis beaucoup obligé, & i'augmente de dix mille écus le Mariage de ma Fille. Allons, qu'on faſſe venir le Notaire pour dreſſer le Contract.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouuons joüir du diuertiſſement de la Saiſon, & faire entrer les Maſques que le bruit des Nopces de M. de Pourceaugnac a attiré icy de tous les endroits de la Ville.

SCENE VIII.

*Plusieurs Masques de toutes les manieres, dont les vns occupent plusieurs Balcons,
& les autres sont dans la Place, qui par plusieurs Chansons
& diuerses Dances & Ieux,
cherchent à se donner des plaisirs innocens.*

VNE EGYPTIENNE.

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, chagrins & tristesse,
Venez, venez ris & jeux,
Plaisirs, amours & tendresse,
Ne songeons qu'à nous réjoüir,
La grande affaire est le plaisir.

CHŒVR DES MVSICIENS.

Ne songeons qu'à nous réjoüir,
La grande affaire est le plaisir.

L'EGYPTIENNE.

A me suiure tous icy,
Vostre ardeur est non commune,
Et vous estes en soucy
De vostre bonne fortune :
Soyez toûjours amoureux,
C'est le moyen d'estre heureux.

VN EGYPTIEN.

Aimons jusques au trèpas,
La raison nous y conuie :

Helas! si l'on n'aimoit pas,
Que seroit-ce de la vie?
Ah! perdons plutost le jour,
Que de perdre nostre amour.

TOVS DEVX EN DIALOGVE.

Les Biens,

L'EGYPTIENNE.

La Gloire,

L'EGYPTIEN.

Les Grandeurs,

L'EGYPTIENNE.

Les Sceptres qui font tant d'enuie,

L'EGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mesle ses ardeurs.

L'EGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

TOVS DEVX ENSEMBLE.

Soyons toûjours amoureux,
C'est le moyen d'estre heureux.

LE PETIT CHOEVR *chante apres ces deux derniers Vers.*

Sus, sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, joüons-nous.

VN MVSICIEN *seul.*

Lors que pour rire on s'assemble,

Les plus ſages, ce me ſemble,
Sont ceux qui ſont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne ſongeons qu'à nous réjoüir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

FIN.





LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMEDIE

MESLÉE DE MUSIQUE,

& d'Entrées de Balet.

PAR I. B. P. DE MOLIERE.

Reprefentée pour le Roy à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1670. fous le titre du Divertiffement Royal.



AVANT-PROPOS.



E ROY *qui ne veut que des choſes extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'eſt propoſé de donner à ſa Cour un Divertiſſement qui fût composé de tous ceux que le Theatre peut fournir ; & pour embraſſer cette vaſte Idée, & enchaîner enſemble tant de choſes diverſes,* SA MAJESTÉ *a choiſi pour ſujet deux Princes Rivaux, qui dans le champeſtre ſejour de la Vallée de Tempé, où l'on doit celebrer la Feſte des Jeux Pythiens, regalent à l'envy une jeune Princeſſe & ſa Mere, de toutes les galanteries dont ils ſe peuvent aviſer.*



PERSONNAGES

DE LA COMEDIE.

ARISTIONE PRINCESSE, Mere d'Eriphile.

ERIPHILE, Fille de la Princeſſe.

CLEONICE, Confidente d'Eriphile.

CHOREBE, de la ſuite de la Princeſſe.

IPHICRATE, }
TIMOCLES, } Amans magnifiques.

SOSTRATE, General d'Armée, Amant d'Eriphile.

CLITIDAS, Plaiſant de Cour, de la ſuite d'Eriphile.

ANAXARQUE, Aſtrologue.

CLEON, Fils d'Anaxarque.

UNE FAUSSE VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

La Scene eſt en Theſſalie, dans la délicieuſe Vallée de Tempé.



PREMIER INTERMEDE.

E Theatre s'ouvre à l'agreable bruit de quantité d'Inſtrumens, & d'abord il offre aux yeux une vaſte Mer, bordée de chaque coſté de quatre grands Rochers, dont le ſommet porte chacun un Fleuve, accoudé ſur les marques de ces ſortes de Deïtez. Au pied de ces Rochers ſont douze Tritons de chaque coſté, & dans le milieu de la Mer quatre Amours montez ſur des Dauphins, & derriere eux le Dieu Æole élevé au deſſus des Ondes ſur un petit nüage. Æole commande aux Vents de ſe retirer, & tandis que quatre Amours, douze Tritons, & huit Fleuves luy répondent, la Mer ſe calme, & du milieu des Ondes on voit s'élever une Iſle. Huit Peſcheurs ſortent du fond de la Mer avec des nacres de Perles, & des branches de Corail, & aprés une Dance agreable vont ſe placer chacun ſur un Rocher au deſſous d'un Fleuve. Le Chœur de la Muſique annonce la venuë de Neptune, & tandis que ce Dieu dance avec ſa ſuite, les Peſcheurs, les Tritons, & les Fleuves accompagnent ſes pas de geſtes differents, & de bruit de conques de Perles. Tout ce Spectacle eſt une Magnifique Galanterie, dont l'un des Princes regale ſur la Mer la promenade des Princeſſes.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Neptune, & ſix Dieux Marins.

DEUXIÉME ENTRÉE DE BALLET.

Huit Peſcheurs de Corail.

Vers chantez.

RECIT D'ÆOLE.

Vents, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grotes profondes;
Et laiſſez regner ſur les ondes
Les Zephirs & les Amours.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez Tritons, cachez-vous Nereïdes.

TOUS LES TRITONS.

Allons tous au devant de ces Divinitez,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautez.

UN AMOUR.

Ah que ces Princeſſes ſont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels ſont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des Immortelles,
Noſtre Mere, a bien moins d'appas.

CHŒUR.

Allons tous au devant de ces Divinitez,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautez.

UN TRITON.

Quel noble ſpectacle s'avance !
Neptune le grand Dieu, Neptune avec ſa Cour
Vient honorer ce beau jour
De ſon Auguſte preſence.

CHOEUR.

Redoublons nos Concerts,
Et faiſons retentir dans le vague des Airs
Noſtre réjouiſſance.

POUR LE ROY, repreſentant NEPTUNE.

Le Ciel entre les Dieux les plus conſiderez
Me donne pour partage un rang conſiderable,
Et me faiſant regner ſur les flots azurez,
Rend à tout l'Univers mon pouvoir redoutable.

Il n'eſt aucune terre à me bien regarder
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande;
Point d'Etats qu'à l'inſtant je ne puſſe inonder
Des flots impetueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arreſter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force oppoſée
On les verroit forcer le ferme empeſchement,
Et ſe faire en tous lieux une ouverture aiſée.

Mais je ſçay retenir la fureur de ces flots
Par la ſage équité du pouvoir que j'exerce,

Et laiſſer en tous lieux au gré des Matelots
La douce liberté d'un paiſible commerce.

On trouve des Ecueils par fois dans mes Etats,
On void quelques Vaiſſeaux y perir par l'orage :
Mais contre ma puiſſance on n'en murmure pas,
Et chez moy la Vertu ne fait jamais naufrage.

Pour Monſieur le Grand,
repreſentant un Dieu Marin.

L'Empire où nous vivons, eſt fertile en treſors,
Tous les mortels en foule accourent ſur ſes bords,
Et pour faire bien-toſt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de NEPTUNE.

Pour le Marquis de Villeroy,
repreſentant un Dieu Marin.

Sur la foy de ce Dieu de l'Empire flottant
On peut bien s'embarquer avec toute aſſurance ;
Les flots ont de l'inconſtance ;
Mais le NEPTUNE *eſt conſtant.*

Pour le Marquis de Raſſent,
repreſentant un Dieu Marin.

Voguez ſur cette Mer d'un zele inébranlable.
C'eſt le moyen d'avoir NEPTUNE *favorable.*





LES AMANS MAGNIFIQUES,

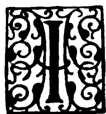
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Sostrate, Clitidas.

CLITIDAS.



IL est attaché à ses pensées?

SOSTRATE.

Non, Sostrate, je ne voy rien où tu puisses avoir recours, & tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle esperance d'en sortir.

CLITIDAS.

Il raisonne tout seul.

SOSTRATE.

Helas !

CLITIDAS.

Voilà des soûpirs qui veulent dire quelque chose, & ma conjecture se trouvera veritable.

SOSTRATE.

Sur quelles chimeres, dy-moy, pourrois-tu bâtir quelque espoir, & que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie mal-heureuse, & des ennuis à ne finir que par la mort ?

CLITIDAS.

Cette teste-là est plus embarassée que la mienne.

SOSTRATE.

Ah ! mon cœur, ah ! mon cœur, où m'avez-vous jetté ?

CLITIDAS.

Serviteur, Seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas ?

CLITIDAS.

Mais vous plûtost que faites-vous icy, & quelle secrete mélancholie, quelle humeur sombre, s'il vous plaist, vous peut retenir dans ces Bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la Feste, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de regaler sur la Mer la promenade des Princesses ; tandis qu'elles y ont receu des Cadeaux merveilleux de Musi-

que, & de dance, & qu'on a veu les Rochers & les Ondes ſe parer de Divinitez pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure aſſez ſans la voir cette magnificence, & tant de gens d'ordinaire s'empreſſent à porter de la confuſion dans ces ſortes de Feſtes, que j'ay crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous ſçavez que voſtre preſence ne gaſte jamais rien, & que vous n'eſtes point de trop en quelque lieu que vous ſoyez. Voſtre viſage eſt bien venu par tout, & il n'a garde d'eſtre de ces viſages diſgraciez, qui ne ſont jamais bien receus des regards Souverains. Vous eſtes également bien auprés des deux Princeſſes; & la Mere, & la Fille vous ſont aſſez connoiſtre l'eſtime qu'elles font de vous pour n'apprehender pas de fatiguer leurs yeux; & ce n'eſt pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avouë que je n'ay pas naturellement grande curioſité pour ces ſortes de choſes.

CLITIDAS.

Mon Dieu! quand on n'auroit nulle curioſité pour les choſes, on en a toûjours pour aller où l'on trouve tout le monde, & quoy que vous puiſſiez dire, on ne demeure point tout ſeul pendant une Feſte à reſver parmy des Arbres comme vous faites, à moins d'avoir en teſte quelque choſe qui embaraſſe.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y puſſe avoir ?

CLITIDAS.

Oüais, je ne ſçay d'où cela vient, mais il ſent icy l'amour ; ce n'eſt pas moy. Ah ! par ma foy c'eſt vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne ſuis point fou, vous eſtes amoureux, j'ay le nez délicat, & j'ay ſenty cela d'abord.

SOSTRATE.

Surquoy prens-tu cette penſée ?

CLITIDAS.

Surquoy ? vous ſeriez bien étonné ſi je vous diſois encore de qui vous eſtes amoureux.

SOSTRATE.

Moy ?

CLITIDAS.

Oüy, je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aymez. J'ay mes ſecrets auſſi bien que noſtre Aſtrologue, dont la Princeſſe Ariſtione eſt enteſtée ; & s'il a la ſcience de lire dans les Aſtres la fortune des hommes, j'ay celle de lire dans les yeux le nom des perſonnes qu'on ayme. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par ſoy, e, r, i, ri, eri, p, h, i, phi, eriphi, l,

e, le, eriphile. Vous eſtes amoureux de la Princeſſe Eriphile.

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, j'avouë que je ne puis cacher mon trouble, & tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez ſi je ſuis ſçavant?

SOSTRATE.

Helas! ſi par quelque avanture tu as pû découvrir le ſecret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le reveler à qui que ce ſoit, & ſur tout de le tenir caché à la belle Princeſſe, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et ſerieuſement parlant, ſi dans vos actions j'ay bien pû connoiſtre depuis un temps la paſſion que vous voulez tenir ſecrete, penſez-vous que la Princeſſe Eriphile puiſſe avoir manqué de lumiere pour s'en appercevoir? Les belles, croyez-moy, ſont toûjours les plus clair-voyantes à découvrir les ardeurs qu'elles cauſent, & le langage des yeux & des ſoûpirs ſe fait entendre mieux qu'à tout autre à celle à qui il s'adreſſe.

SOSTRATE.

Laiſſons-la, Clitidas, laiſſons-la voir ſi elle peut dans mes ſoûpirs & mes regards l'amour que ſes charmes m'inſpirent, mais gardons bien que par nulle autre voye elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS.

Et qu'apprehendez-vous? eſt-il poſſible que ce meſme

Sostrate qui n'a pas craint, ny Brennus, ny tous les Gaulois ; & dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de Barbares qui ravageoit la Grece ? Est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, & que je le voye trembler à dire seulement qu'il ayme ?

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, je tremble avec raison, & tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis, & je sçay bien pour moy qu'un seul Gaulois l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmans du monde. Mais dites-moy un peu qu'esperez-vous faire ?

SOSTRATE.

Mourir sans déclarer ma passion.

CLITIDAS.

L'esperance est belle. Allez, allez, vous vous mocquez, un peu de hardiesse reüssit toûjours aux Amans ; il n'y a en amour que les honteux qui perdent, & je dirois ma passion à une Déesse moy, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, helas ! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS.

Hé, quoy ?

SOSTRATE.

La baſſeſſe de ma fortune, dont il plaiſt au Ciel de rabatre l'ambition de mon amour, le rang de la Princeſſe qui met entre-elle & mes deſirs une diſtance ſi fâcheuſe, la concurrence de deux Princes appuyez de tous les grands titres qui peuvent ſoûtenir les pretentions de leurs flâmes; de deux Princes, qui par mille & mille magnificences ſe diſputent à tous momens la gloire de ſa conqueſte, & ſur l'amour de qui on attend tous les jours de voir ſon choix ſe déclarer, mais plus que tout, Clitidas, le reſpect inviolable où ſes beaux yeux aſſujettiſſent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le reſpect bien ſouvent n'oblige pas tant que l'amour, & je me trompe fort, ou la jeune Princeſſe a connu voſtre flâme, & n'y eſt pas inſenſible.

SOSTRATE.

Ah! ne t'aviſes point de vouloir flater par pitié le cœur d'un miſerable.

CLITIDAS.

Ma conjecture eſt fondée, je luy voy reculer beaucoup le choix de ſon époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous ſçavez que je ſuis auprés d'elle en quelque eſpece de faveur, que j'y ay les accés ouverts, & qu'à force de me tourmenter je me ſuis acquis le privilege de me meſler à la converſation, & parler à tort & à travers de toutes choſes. Quelquefois cela ne me reüſſit pas, mais quelquefois auſſi cela me reüſſit. Laiſſez-moy faire, je ſuis de vos amis, les gens

de merite me touchent, & je veux prendre mon temps pour entretenir la Princesse de...

SOSTRATE.

Ah! de grace quelque bonté que mon mal-heur t'inspire, garde-toy bien de luy rien dire de ma flâme. J'aymerois mieux mourir que de pouvoir estre accusé par elle de la moindre temerité, & ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS.

Taisons-nous, voicy tout le monde.

SCENE II.

Aristione, Iphicrate, Timocles, Anaxarque, Cleon.

ARISTIONE.

Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celuy que vous venez de nous donner. Cette Feste a eu des ornemens qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on sçauroit voir, & elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand, & de si majestueux, que le Ciel mesme ne sçauroit aller au delà, & je puis dire assurement qu'il n'y a rien dans l'Univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas esperer

que toutes les Feftes foient embellies, & je dois fort trembler, Madame, pour la fimplicité du petit divertiffement que je m'apprefte à vous donner dans le Bois de Diane.

ARISTIONE.

Je croy que nous n'y verrons rien que de fort agreable, & certes il faut avoüer que la campagne a lieu de nous paroiftre belle, & que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agreable fejour qu'ont celebré tous les Poëtes fous le nom de Tempé. Car enfin, fans parler des plaifirs de la Chaffe que nous y prenons à toute heure, & de la folemnité des jeux Pythiens que l'on y celebre tantoft, vous prenez foin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertiffemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancholiques. D'où vient, Softrate, qu'on ne vous a point veu dans noftre promenade?

SOSTRATE.

Une petite indifpofition, Madame, m'a empefché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Softrate eft de ces gens, Madame, qui croyent qu'il ne fied pas bien d'eftre curieux comme les autres, & il eft beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a gueres de part à tout ce que je fais, & fans vous faire compliment, il y avoit des chofes à voir dans cette Fefte, qui pouvoient m'attirer, fi quelque autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il veu cela?

CLITIDAS.

Oüy, Madame, mais du Rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoy du Rivage?

CLITIDAS.

Ma foy, Madame, j'ay craint quelqu'un des accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ay songé de Poisson mort, & d'œufs cassez, & j'ay appris du Seigneur Anaxarque, que les œufs cassez & le Poisson mort signifient mal-encontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une chose, que Clitidas n'auroit rien à dire s'il ne parloit de moy.

CLITIDAS.

C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en sçauroit parler assez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matieres, puisque je vous en ay prié.

CLITIDAS.

Le moyen, ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout; & s'il est écrit dans les Astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je resiste à ma destinée?

ANAXARQUE.

Avec tout le reſpect, Madame, que je vous dois, il y a une choſe qui eſt fâcheuſe dans voſtre Cour que tout le monde y prenne liberté de parler, & que le plus honneſte-homme y ſoit expoſé aux railleries du premier méchant plaiſant.

CLITIDAS.

Je vous rends grace de l'honneur.

ARISTIONE.

Que vous eſtes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit..

CLITIDAS.

Avec tout le reſpect que je dois à Madame, il y a une choſe qui m'étonne dans l'Aſtrologie, comment des gens qui ſçavent tous les ſecrets des Dieux, & qui poſſedent des connoiſſances à ſe mettre au deſſus de tous les hommes, ayent beſoin de faire leur Cour, & de demander quelque choſe.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux voſtre argent, & donner à Madame de meilleures plaiſanteries.

CLITIDAS.

Ma foy, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à voſtre ayſe, & le meſtier de plaiſant n'eſt pas comme celuy d'Aſtrologue. Bien mentir, & bien plaiſanter ſont deux choſes fort differentes, & il eſt bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Eh! qu'eſt-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS *se parlant à luy-mesme.*

Paix, impertinent que vous eſtes. Ne ſçavez-vous pas bien que l'Aſtrologie eſt une affaire d'Eſtat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là. Je vous l'ay dit pluſieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertez qui vous jouëront un mauvais tour; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, & qu'on vous chaſſera comme un faquin, taiſez-vous ſi vous eſtes ſage.

ARISTIONE.

Où eſt ma Fille?

TIMOCLES.

Madame, elle s'eſt écartée, & je luy ay preſenté une main qu'elle a refuſé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puiſque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu ſe ſoûmettre aux loix que j'ay voulu vous impoſer, puiſque j'ay ſçeu obtenir de vous que vous fuſſiez Rivaux ſans devenir ennemis, & qu'avec pleine ſoûmiſſion aux ſentimens de ma Fille, vous attendez un choix dont je l'ay faite ſeule maiſtreſſe; ouvrez-moi tous deux le fond de voſtre ame, & me dites ſincerement quel progrez vous croyez l'un & l'autre avoir fait ſur ſon cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne ſuis point pour me flater, j'ay fait ce

que j'ai pû pour toucher le cœur de la Princeſſe Eriphile, & je m'y ſuis pris que je croy de toutes les tendres manieres, dont un Amant ſe peut ſervir. Je luy̆ ay fait des hommages ſoûmis de tous mes vœux; j'ay montré des aſſiduitez; j'ay rendu des ſoins chaque jour; j'ay fait chanter ma paſſion aux voix les plus touchantes, & l'ay fait exprimer en Vers aux plumes les plus délicates; je me ſuis plaint de mon martyre en des termes paſſionnez; j'ay fait dire à mes yeux auſſi bien qu'à ma bouche le deſeſpoir de mon amour; j'ay pouſſé à ſes pieds des ſoûpirs languiſſans; j'ay meſme répandu des larmes, mais tout cela inutilement, & je n'ay point connu qu'elle ait dans l'ame aucun reſſentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous Prince?

IPHICRATE.

Pour moy, Madame, connoiſſant ſon indifference, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on luy rend, je n'ay voulu perdre auprés d'elle, ny plaintes, ny ſoûpirs, ny larmes. Je ſçay qu'elle eſt toute ſoûmiſe à vos volontez, & que ce n'eſt que de voſtre main ſeule qu'elle voudra prendre un époux. Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je m'adreſſe pour l'obtenir, à vous plûtoſt qu'à elle que je rends tous mes ſoins & tous mes hommages. Et pluſt au Ciel, Madame, que vous euſſiez pû vous reſoudre à tenir ſa place; que vous euſſiez voulu joüir des conqueſtes que vous luy faites, & recevoir pour vous les vœux que vous luy renvoyez.

ARISTIONE.

Prince, le compliment eſt d'un Amant adroit, & vous

avez entendu dire qu'il faloit cajoler les meres pour obtenir les filles ; mais icy par malheur tout cela devient inutile, & je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous luy donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dy. Je ne recherche la Princesse Eriphile, que parce qu'elle est vostre sang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, & c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE.

Oüy, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes que je...

ARISTIONE.

De grace, Prince, ostons ces charmes & ces attraits, vous sçavez que ce sont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me louë de ma sincerité, qu'on dise que je suis une bonne Princesse, que j'ay de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'estime pour le merite & la vertu, je puis taster de tout cela; mais pour les douceurs de charmes & d'attraits je suis bien ayse qu'on ne m'en serve point, & quelque verité qui s'y pust rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la loüange, quand on est mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! Madame, c'eſt vous qui voulez eſtre mere malgré tout le monde, il n'eſt point d'yeux qui ne s'y oppoſent, & ſi vous le vouliez la Princeſſe Eriphile ne ſeroit que voſtre ſœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu, Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la pluſpart des Femmes; je veux eſtre mere, parce que je la ſuis, & ce ſeroit en vain que je ne la voudrois pas eſtre. Ce titre n'a rien qui me choque, puiſque de mon conſentement je me ſuis expoſée à le recevoir, c'eſt un foible de noſtre ſexe, dont grace au Ciel je ſuis exempte, & je ne m'embaraſſe point de ces grandes diſputes d'âge ſurquoy nous voyons tant de folles. Revenons à noſtre diſcours. Eſt-il poſſible que juſqu'icy vous n'ayez pû connoiſtre où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce ſont obſcuritez pour moy.

TIMOCLES.

C'eſt pour moy un myſtere impenetrable.

ARISTIONE.

La pudeur peut-eſtre l'empeſche de s'expliquer à vous & à moy, ſervons-nous de quelque autre pour découvrir le ſecret de ſon cœur. Soſtrate, prenez de ma part cette commiſſion, & rendez cet office à ces Princes, de ſçavoir adroitement de ma Fille vers qui des deux ſes ſentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent perſonnes dans voſtre Cour, ſur qui vous pourriez mieux verſer l'honneur d'un tel employ, & je me ſens mal propre à bien executer ce que vous ſouhaitez de moy.

ARISTIONE.

Voſtre merite, Soſtrate, n'eſt point borné aux ſeuls emplois de la guerre, vous avez de l'eſprit, de la conduite, de l'adreſſe, & ma Fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moy, Madame...

ARISTIONE.

Non, non, en vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puiſque vous le voulez, Madame, il vous faut obeir, mais je vous jure que dans toute voſtre Cour vous ne pouviez choiſir perſonne qui ne fuſt en eſtat de s'acquiter beaucoup mieux que moy d'une telle commiſſion.

ARISTIONE.

C'eſt trop de modeſtie, & vous vous acquiterez toûjours bien de toutes les choſes dont on vous chargera. Découvrez doucement les ſentimens d'Eriphile, & faites la reſouvenir qu'il faut ſe rendre de bonne-heure dans le Bois de Diane.

SCENE III.

Iphicrate, Timocles, Clitidas, Sostrate.

IPHICRATE.

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la Princesse vous témoigne.

TIMOCLES.

Vous pouvez croire, que je suis ravy du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en estat de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez dequoy rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes interests.

TIMOCLES.

Je ne vous dy point de parler pour moy.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile, j'aurois tort de passer les ordres de ma commission, & vous trouverez bon que je ne parle, ny pour l'un, ny pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en uferez comme vous voudrez.

SCENE IV.

Iphicrate, Timocles, Clitidas.

IPHICRATE.

Clitidas fe refouvient bien qu'il eft de mes amis, je luy recommande toûjours de prendre mes interefts auprés de fa Maiftreffe, contre ceux de mon Rival.

CLITIDAS.

Laiffez-moy faire, il y a bien de la comparaifon de luy à vous, & c'eft un Prince bien bâty pour vous le difputer.

IPHICRATE.

Je reconnoiftray ce fervice.

TIMOCLES.

Mon Rival fait fa Cour à Clitidas, mais Clitidas fçait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre luy les pretentions de mon amour.

CLITIDAS.

Affurement, & il fe mocque de croire l'emporter fur vous; voilà auprés de vous un beau petit morveux de Prince.

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne faffe pour Clitidas.

CLITIDAS.

Belles paroles de tous côtez. Voicy la Princeſſe; prenons mon temps pour l'aborder.

SCENE V.

Eriphile, Cleonice.

CLEONICE.

On trouvera étrange, Madame, que vous vous ſoyez ainſi écartée de tout le monde.

ERIPHILE.

Ah! qu'aux perſonnes comme nous qui ſommes toûjours accablées de tant de gens, un peu de ſolitude eſt parfois agreable, & qu'aprés mille impertinents entretiens, il eſt doux de s'entretenir avec ſes penſées. Qu'on me laiſſe icy promener toute ſeule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit eſſay de la diſpoſition de ces gens admirables qui veulent ſe donner à vous? Ce ſont des perſonnes, qui par leurs pas, leurs geſtes, & leurs mouvemens expriment aux yeux toutes choſes; & on appelle cela Pantomimes. J'ay tremblé à vous dire ce mot, & il y a des Gens dans voſtre Cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cleonice, de me venir icy regaler d'un mauvais divertiſſement; car grace au Ciel

vous ne manquez pas de vouloir produire indifferemment tout ce qui se presente à vous, & vous avez une affabilité qui ne rejete rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les Muses necessitantes; vous estes la grande protectrice du merite incommodé, & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde va débarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser-là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les, faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-estre, Madame, que leur dance sera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non, il la faut voir; ce ne seroit avec vous que reculer la chose, & il vaut mieux en estre quitte.

CLEONICE.

Ce ne sera icy, Madame, qu'une dance ordinaire, une autre fois...

ERIPHILE.

Point de preambule, Cleonice, qu'ils dancent.

Fin du premier Acte.





SECOND INTERMEDE.



A Confidente de la jeune Princeſſe luy produit trois danceurs, ſous le nom de Pantomimes ; c'eſt à dire qui expriment par leurs geſtes toutes ſortes de choſes. La Princeſſe les voit dancer, & les reçoit à ſon ſervice.

ENTRÉE DE BALLET

De trois Pantomimes.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Eriphile, Cleonice, Clitidas.

ERIPHILE.

Voilà qui eſt admirable! je ne croy pas qu'on puiſſe mieux dancer qu'ils dancent, & je ſuis bien aiſe de les avoir à moy.

CLEONICE.

Et moy, Madame, je ſuis bien aiſe que vous ayez veu que je n'ay pas ſi méchant gouſt que vous avez penſé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guere à me faire avoir ma revanche, qu'on me laiſſe icy.

CLEONICE.

Je vous avertis, Clitidas, que la Princeſſe veut eſtre ſeule.

CLITIDAS.

Laiſſez-moy faire, je ſuis homme qui ſçais ma Cour.

SCENE II.

Eriphile, Clitidas.

CLITIDAS *fait semblant de chanter.*

La, la, la, la, ah!

ERIPHILE.

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas veu là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laiſſer la Princeſſe voſtre Mere qui s'en alloit vers le Temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde?

CLITIDAS.

Aſſurement. Les Princes vos Amans y eſtoient.

ERIPHILE.

Le Fleuve Pénée fait icy d'agreables détours.

CLITIDAS.

Fort agreables. Soſtrate y eſtoit auſſi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'eſt pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque choſe dans la teſte qui l'empeſche de prendre plaiſir à tous ces beaux regales. Il m'a voulu entretenir, mais vous m'avez défendu ſi expreſſement de me charger d'aucune affaire auprés de vous, que je n'ay point voulu luy preſter l'oreille, & je luy ay dit nettement que je n'avois pas le loiſir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de luy dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je luy ay dit d'abord que je n'avois pas le loiſir de l'entendre, mais aprés je luy ay donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En verité c'eſt un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes ſoyent faits. Ne prenant point des manieres bruyantes & des tons de voix aſſommans; ſage & poſé en toutes choſes, ne parlant jamais que bien à propos; point prompt à décider; point du tout exagerateur incommode; & quelques beaux vers que nos Poëtes luy ayent recité, je ne luy ay jamais oüy dire voilà qui eſt plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homere. Enfin, c'eſt un homme pour qui je me ſens de l'inclination, & ſi j'eſtois Princeſſe il ne ſeroit pas mal-heureux.

ERIPHILE.

C'eſt un homme d'un grand merite aſſurement, mais dequoy t'a-t-il parlé ?

CLITIDAS.

Il m'a demandé ſi vous aviez témoigné grande joye au magnifique regale que l'on vous a donné ; m'a parlé de voſtre perſonne avec des tranſports les plus grands du monde, vous a miſe au deſſus du Ciel, & vous a donné toutes les loüanges qu'on peut donner à la Princeſſe la plus accomplie de la terre, entremeſlant tout cela de pluſieurs ſoûpirs qui diſoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtez, & de le preſſer ſur la cauſe de cette profonde mélancholie, dont toute la Cour s'apperçoit, il a eſté contraint de m'avoüer qu'il eſtoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux? quelle temerité eſt la ſienne! c'eſt un extravagant que je ne verray de ma vie.

CLITIDAS.

Dequoy vous plaignez-vous, Madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aymer, & de plus avoir l'audace de le dire?

CLITIDAS.

Ce n'eſt pas vous, Madame, dont il eſt amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'eſt pas moy?

CLITIDAS.

Non, Madame, il vous respecte trop pour cela, & est trop sage pour y penser.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

D'une de vos Filles, la jeune Arsinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

CLITIDAS.

Il l'ayme éperduëment, & vous conjure d'honorer sa flâme de vostre protection.

ERIPHILE.

Moy?

CLITIDAS.

Non, non, Madame, je voy que la chose ne vous plaist pas. Vostre colere m'a obligé à prendre ce détour, & pour vous dire la verité, c'est vous qu'il ayme éperduëment.

ERIPHILE.

Vous estes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'icy, vous vous meslez de vouloir lire dans les ames; de vouloir penetrer dans les secrets du cœur d'une Princesse. Ostez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dy, que vous n'en ouvrirez la bouche à perſonne du monde ſur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il ſuffit.

ERIPHILE.

Soſtrate t'a donc dit qu'il m'aymoit?

CLITIDAS.

Non, Madame, il faut vous dire la verité; j'ay tiré de ſon cœur par ſurpriſe un ſecret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il eſt, dit-il, reſolu de mourir. Il a eſté au deſeſpoir du vol ſubtil que je luy en ay fait, & bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les inſtantes prieres qu'on ſçauroit faire, de ne vous en rien reveler, & c'eſt trahiſon contre luy que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux, c'eſt par ſon ſeul reſpect qu'il peut me plaire, & s'il eſtoit ſi hardy que de me déclarer ſon amour, il perdroit pour jamais, & ma preſence, & mon eſtime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame...

ERIPHILE.

Le voicy; ſouvenez-vous au moins ſi vous eſtes ſage de la défence que je vous ay faite.

CLITIDAS.

Cela eſt fait, Madame, il ne faut pas eſtre Courtiſan indiſcret.

SCENE III.

Soſtrate, Eriphile.

SOSTRATE.

J'ay une excuſe, Madame, pour oſer interrompre voſtre ſolitude, & j'ay reçeu de la Princeſſe voſtre Mere une commiſſion qui authoriſe la hardieſſe que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commiſſion, Soſtrate?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner voſtre cœur?

ERIPHILE.

La Princeſſe ma Mere montre un eſprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil employ. Cette commiſſion, Soſtrate, vous a eſté agreable ſans doute, & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye?

SOSTRATE.

Je l'ay acceptée, Madame, par la neceſſité que mon devoir m'impoſe d'obeïr, & ſi la Princeſſe avoit voulu recevoir mes excuſes, elle auroit honoré quelqu'autre de cet employ.

ERIPHILE.

Quelle cauſe, Soſtrate, vous obligeoit à le refuſer?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquiter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous eſtime pas aſſez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumieres que vous pourrez deſirer de moy ſur le ſujet de ces deux Princes?

SOSTRATE.

Je ne deſire rien pour moy là-deſſus, Madame, & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amenent.

ERIPHILE.

Juſques-icy je me ſuis défenduë de m'expliquer, & la Princeſſe ma Mere a eu la bonté de ſouffrir que j'aye reculé toûjours ce choix qui me doit engager; mais je ſeray bien aiſe de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque choſe pour l'amour de vous, & ſi vous m'en preſſez je rendray cet arreſt qu'on attend depuis ſi longtemps.

SOSTRATE.

C'eſt une choſe, Madame, dont vous ne ſerez point

importunée par moy, & je ne ſçaurois me reſoudre à preſſer une Princeſſe qui ſçait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'eſt ce que la Princeſſe ma Mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne luy ay-je pas dit auſſi que je m'acquiterois mal de cette commiſſion?

ERIPHILE.

O ça, Soſtrate, les gens comme vous ont toûjours les yeux penetrans, & je penſe qu'il ne doit y avoir gueres de choſes qui échapent aux voſtres. N'ont-ils pû découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde eſt en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumieres du panchant de mon cœur? Vous voyez les ſoins qu'on me rend, l'empreſſement qu'on me témoigne; quel eſt celuy de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme ſur ces ſortes de choſes, ne ſont reglez d'ordinaire que par les intereſts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Soſtrate, pancheriez-vous des deux? quel eſt celuy, dites-moy, que vous ſoûhaiteriez que j'épouſaſſe?

SOSTRATE.

Ah! Madame, ce ne feront pas mes ſoûhaits, mais voſtre inclination qui décidera de la choſe.

ERIPHILE.

Mais si je me conseillois à vous pour ce choix?

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moy, je serois fort embarassé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette preference?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous; les Dieux seuls y pourront pretendre, & vous ne souffrirez des hommes que l'encens, & les Sacrifices.

ERIPHILE.

Cela est obligeant, & vous estes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celuy que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE IV.

Chorébe, Sostrate, Eriphile.

CHORÉBE.

Madame, voilà la Princesse qui vient vous prendre icy, pour aller au Bois de Diane.

SOSTRATE.

Helas! petit garçon que tu es venu à propos.

SCENE V.

Ariſtione, Iphicrate, Timocles, Anaxarque, Clitidas, Soſtrate, Eriphile.

ARISTIONE.

On vous a demandée, ma Fille, & il y a des gens que voſtre abſence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je penſe, Madame, qu'on m'a demandée par compliment, & on ne s'inquiete pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

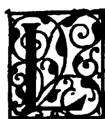
On enchaîne pour nous icy tant de divertiſſemens les uns aux autres, que toutes nos heures ſont retenuës, & nous n'avons aucun moment à perdre, ſi nous voulons les goûter tous. Entrons viſte dans le Bois, & voyons ce qui nous y attend; ce lieu eſt le plus beau du monde, prenons viſte nos places.

Fin du ſecond Acte.





TROISIÉME INTERMEDE.

E Theatre eſt une Foreſt, où la Princeſſe eſt invitée d'aller, une Nymphe luy en fait les honneurs en chantant, & pour la divertir on luy jouë une petite Comedie en Muſique, dont voicy le ſujet : Un Berger ſe plaint à deux Bergers ſes amis, des froideurs de celle qu'il ayme, les deux amis le conſolent ; & comme la Bergere aymée arrive, tous trois ſe retirent pour l'obſerver : aprés quelque plainte amoureuſe elle ſe repoſe ſur un gazon, & s'abandonne aux douceurs du ſommeil ; l'Amant fait approcher ſes amis pour contempler les graces de ſa Bergere, & invite toutes choſes à contribüer à ſon repos. La Bergere en s'éveillant, voit ſon Berger à ſes pieds, ſe plaint de ſa pourſuite : Mais conſiderant ſa conſtance elle luy accorde ſa demande, & conſent d'en eſtre aymée en preſence des deux Bergers amis : Deux Satyres arrivant ſe plaignent de ſon changement, & eſtant touchez de cette diſgrace, cherchent leur conſolation dans le vin.



LES PERSONNAGES
DE LA PASTORALE.

LA NYMPHE DE LA VALLÉE DE TEMPÉ.
TIRCIS.
LYCASTE.
MENANDRE.
CALISTE.
DEUX SATYRES.

PROLOGUE.

La Nymphe de Tempé.

Venez grande Princesse avec tous vos appas,
Venez prester vos yeux aux innocens ébas
Que nostre dezert vous presente ;
N'y cherchez point l'éclat des Festes de la Cour,
On ne sent icy que l'amour,
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

SCENE PREMIERE.

Tircis.

Vous chantez sous ces feüillages,
Doux rossignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages :
Helas ! petits oyseaux, helas !
Si vous aviez mes maux vous ne chanteriez pas.

SCENE DEUXIÉME

Licaste, Menandre, Tircis.

LICASTE.

Hé quoy toûjours languissant, sombre, & triste ?

MENANDRE.

Hé quoy toûjours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toûjours adorant Caliste,
Et toûjours infortuné.

LICASTE.

Domte, domte, Berger, l'ennuy qui te possede.

TIRCIS.

Eh le moyen, helas !

MENANDRE.

Fais, fais-toy quelque effort.

TIRCIS.

Eh le moyen, helas! quand le mal est trop fort?

LICASTE.

Ce mal trouvera son remede.

TIRCIS.

Je ne gueriray qu'à ma mort.

LICASTE, ET MENANDRE.

Ah Tircis!

TIRCIS.

Ah Bergers!

LICASTE, ET MENANDRE.

Prens sur toy plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LICASTE, ET MENANDRE.

C'est trop, c'est trop ceder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LICASTE, ET MENANDRE.

Quelle foiblesse!

TIRCIS.

Quel martyre!

LICASTE, ET MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plûtost mourir.

LICASTE.

Il n'est point de Bergere
Si froide, & si severe,
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persevere
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il est dans les affaires
Des amoureux mysteres,
Certains petits momens
Qui changent les plus fieres,
Et font d'heureux Amans.

TIRCIS.

Je la voy, la cruelle,
Qui porte icy ses pas,
Gardons d'estre veu d'elle,
L'ingrate, helas!
N'y viendroit pas.

SCENE TROISIÉME.

Caliste.

Ah que sur nostre cœur
La severe Loy de l'honneur
Prend un cruel empire!
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant sensible à ses cuisans soucis,
De sa langueur en secret je soûpire,

Et voudrois bien ſoulager ſon martyre.
C'eſt à vous ſeuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.
Puiſque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits ſi doux nous force à nous armer,
Et pourquoy ſans eſtre blâmable
Ne peut-on pas aymer
Ce que l'on trouve aymable ?

Helas ! que vous eſtes heureux
Innocens Animaux de vivre ſans contrainte,
Et de pouvoir ſuivre ſans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux :
Helas ! petits oyſeaux que vous eſtes heureux
De ne ſentir nulle contrainte,
Et de pouvoir ſuivre ſans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux.
Mais le ſommeil ſur ma paupiere
Verſe de ſes Pavots l'agreable fraiſcheur,
Donnons-nous à luy toute entiere,
Nous n'avons point de Loy ſevere
Qui défende à nos ſens d'en goûter la douceur.

SCENE QUATRIÉME.

Tircis, Licaſte, Menandre.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie
Portons ſans bruit nos pas,

Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ostez aux cœurs,
Dormez, dormez beaux yeux.

TIRCIS.

Silence, petits oyseaux,
Vents n'agitez nulle chose,
Coulez doucement ruisseaux,
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ostez aux cœurs,
Dormez, dormez beaux yeux.

CALISTE.

Ah quelle peine extrême!
Suivre par tout mes pas.

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, helas!
Que ce qu'on ayme?

CALISTE.

Berger que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergere,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misere,
Puisque en vain à vos pieds on me voit soûpirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah Tircis, ostez-vous, j'ay peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LICASTE ET MENANDRE, *l'un après l'autre,*

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'estre tendre;
C'est par trop vous défendre
Bergere, il faut se rendre
A sa longue amitié,
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'estre tendre.

CALISTE.

C'est trop, c'est trop de rigueur,
J'ay mal-traité vostre ardeur
Cherissant vostre personne,
Vangez-vous de mon cœur
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel! Bergers! Caliste! ah je suis hors de moy!
Si l'on meurt de plaisir je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foy!

MENANDRE.

O sort digne d'envie!

SCENE CINQUIÉME.

Deux Satyres, Tircis, Licaste, Caliste.

PREMIER SATYRE.

Quoy tu me fuis ingrate, & je te vois icy
De ce Berger à moy faire une preference?

DEUXIÉME SATYRE.

Quoy mes soins n'ont rien pû sur ton indifference,
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adoucy?

CALISTE.

Le destin le veut ainsi,
Prenez tous deux patience.

PREMIER SATYRE.

Aux aymans qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes:
Mais ce n'est pas nostre goust,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

DEUXIÉME SATYRE.

Nostre amour n'a pas toûjours
Tout le bon-heur qu'il desire:
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champestres Divinitez,
Faunes, Driades, sortez

De vos paiſibles retraites;
Meſlez vos pas à nos ſons,
Et tracez ſur les herbettes
L'image de nos chanſons.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

En meſme temps ſix Driades & ſix Faunes ſortent de leurs demeures, & font enſemble une dance agreable, qui s'ouvrant tout d'un coup, laiſſe voir un Berger & une Bergere, qui font en Muſique une petite Scene d'un dépit amoureux.

DEPIT AMOUREUX.

Climene, Philinte.

PHILINTE.

Quand je plaiſois à tes yeux
J'eſtois content de ma vie,
Et ne voyois Roy ny Dieux
Dont le ſort me fit envie.

CLIMENE.

Lors qu'à toute autre perſonne
Me preferoit ton ardeur,
J'aurois quitté la Couronne
Pour regner deſſus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guery mon ame
Des feux que j'avois pour toy.

CLIMENE.

Un autre a vangé ma flâme
Des foibleſſes de ta ſoy.

PHILINTE.

Cloris qu'on vante ſi fort,
M'aime d'une ardeur fidelle,
Si ſes yeux vouloient ma mort
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil ſi digne d'envie,
Me cherit plus que le jour,
Et moy je perdrois la vie
Pour luy montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais ſi d'une douce ardeur
Quelque renaiſſante trace
Chaſſoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en ſa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendreſſe
Mirtil me puiſſe cherir,
Avec toy, je le confeſſe,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah plus que jamais aymons-nous,
Et vivons & mourons en des liens ſi doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA COMEDIE CHANTENT.

Amans que vos querelles
Sont aymables & belles,
Qu'on y voit ſucceder
De plaiſir, de tendreſſe,
Querellez-vous ſans ceſſe
Pour vous racommoder!

Amans que vos querelles
Sont aymables & belles, &c.

DEUXIÉME ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes & les Driades recommencent leur dance, que les Bergeres & Bergers Muſiciens entremeſlent de leurs Chanſons, tandis que trois petites Driades, & trois petits Faunes font paroiſtre dans l'enfoncement du Theatre tout ce qui ſe paſſe ſur le devant.

LES BERGERS, ET BERGERES.

Jouïſſons, jouïſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſçavent charmer nos ſens,
Des grandeurs, qui voudra ſe ſoucie,
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui ſont vieilliſſans:
Jouïſſons, jouïſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſçavent charmer nos ſens.
En aymant tout nous plaiſt dans la vie,
Deux cœurs unis de leur ſort ſont contens,
Cette ardeur de plaiſirs ſuivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps:
Jouïſſons, jouïſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſçavent charmer nos ſens.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Ariſtione, Iphicrate, Timocles, Anaxarque, Clitidas, Eriphile, Soſtrate, Suite.

ARISTIONE.

Les meſmes paroles toûjours ſe preſentent à dire. Il faut toûjours s'écrier voilà qui eſt admirable, il ne ſe peut rien de plus beau, cela paſſe tout ce qu'on a jamais veu.

TIMOCLES.

C'eſt donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus ſerieuſes perſonnes. En verité, ma Fille, vous eſtes bien obligée à ces Princes, & vous ne ſçauriez aſſez reconnoiſtre tous les ſoins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ay, Madame, tout le reſſentiment qu'il eſt poſſible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-temps languir, ſur ce

qu'ils attendent de vous; j'ay promis de ne vous point contraindre, mais leur amour vous presse de vous déclarer, & de ne plus traisner en longueur la recompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentimens de vostre cœur, & je ne sçay pas s'il a commencé à s'acquiter de cette commission.

ERIPHILE.

Oüy, Madame, mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, & que je ne sçaurois le faire sans meriter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressemens, aux services de ces deux Princes, & je trouve une espece d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la preference de son Rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honneste compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma Fille, ne doit point vous inquieter, & ces Princes tous deux se sont soûmis il y a longtemps à la preference que pourra faire vostre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, est fort sujete à se tromper, & des yeux desinteressez sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous sçavez que je suis engagée de parole à ne rien

prononcer là-dessus, & parmy ces deux Princes vostre inclination ne peut point se tromper, & faire un choix qui soit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter vostre parole, ny mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoy, ma Fille?

ERIPHILE.

Que Sostrate décide de cette préference. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embaras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate, que soit que vous vouliez vous servir de luy pour expliquer vos sentimens, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite; je fais, dy-je, tant d'estime de sa vertu & de son jugement, que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est à dire, Madame, qu'il nous faut faire nostre Cour à Sostrate?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de Cour à me faire, & avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate?

SOSTRATE.

J'ay des raiſons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me preſentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Soſtrate, de vous faire un ennemy?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire en obeïſſant à mes Souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raiſon donc, refuſez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, & de vous acquerir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout ſon bon-heur?

SOSTRATE.

Par la raiſon que je ne ſuis pas en eſtat d'accorder à ce Prince ce qu'il ſoûhaiteroit de moy.

IPHICRATE.

Quelle pourroit eſtre cette raiſon?

SOSTRATE.

Pourquoy me tant preſſer là-deſſus? Peut-eſtre ay-je, Seigneur, quelque intereſt ſecret qui s'oppoſe aux pretentions de voſtre amour. Peut-eſtre ay-je un amy qui brûle ſans oſer le dire, d'une flâme reſpectueuſe pour les charmes divins dont vous eſtes épris. Peut-eſtre cet amy me fait-il tous les jours confidence de ſon martyre; qu'il ſe plaint à moy tous les jours des rigueurs de ſa deſtinée, & regarde l'Hymen de la Princeſſe, ainſi

que l'arreſt redoutable qui le doit pouſſer au tombeau; & ſi cela eſtoit, Seigneur, feroit-il raiſonnable que ce fuſt de ma main qu'il receuſt le coup de ſa mort?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Soſtrate, d'eſtre vous-meſme cet amy, dont vous prenez les intereſts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux perſonnes qui vous écoûtent; je ſçay me connoiſtre, Seigneur, & les mal-heureux comme moy n'ignorent pas juſques où leur fortune leur permet d'aſpirer.

ARISTIONE.

Laiſſons cela, nous trouverons moyen de terminer l'irreſolution de ma Fille.

ANAXARQUE.

En eſt-il un meilleur, Madame, pour terminer les choſes au contentement de tout le monde, que les lumieres que le Ciel peut donner ſur ce Mariage? J'ay commencé comme je vous ay dit, à jetter pour cela les figures myſterieuſes que noſtre art nous enſeigne, & j'eſpere vous faire voir tantoſt ce que l'avenir garde à cette union ſoûhaitée. Aprés cela pourra-t-on balancer encore? La gloire & les proſperitez, que le Ciel promettra, ou à l'un, ou à l'autre choix, ne feront-elles pas ſuffiſantes pour le déterminer, & celuy qui ſera exclus, pourra-t-il s'offencer quand ce ſera le Ciel qui décidera cette preference?

IPHICRATE.

Pour moy je m'y soûmets entierement, & je déclare que cette voye me semble la plus raisonnable.

TIMOCLES.

Je suis de mesme avis, & le Ciel ne sçauroit rien faire où je ne souscrive sans repugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais, & ces prosperitez, & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma Fille, vous avez une petite incredulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a veuës de l'infaillibilité de mes predictions, sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous auray fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous reglerez là-dessus, à vostre fantaisie, & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un, ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oüy, Madame, les felicitez qui vous suivront, si vous épousez l'un, & les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais comme il eſt impoſſible que je les épouſe tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non ſeulement ce qui doit arriver, mais auſſi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS.

Voilà mon Aſtrologue embaraſſé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue diſcution des principes de l'Aſtrologie pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'Aſtrologie, l'Aſtrologie eſt une belle choſe, & le Seigneur Anaxarque eſt un grand homme.

IPHICRATE.

La verité de l'Aſtrologie eſt une choſe inconteſtable, & il n'y a perſonne qui puiſſe diſputer contre la certitude de ſes predictions.

CLITIDAS.

Aſſurement.

TIMOCLES.

Je ſuis aſſez incredule pour quantité de choſes, mais pour ce qui eſt de l'Aſtrologie, il n'y a rien de plus ſeur & de plus conſtant, que le ſuccés des Horoſcopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce ſont des choſes les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent avantures predites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il eſt vray.

TIMOCLES.

Peut-on conteſter ſur cette matiere les incidens celebres, dont les Hiſtoires nous font foy ?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le ſens commun. Le moyen de conteſter ce qui eſt moulé ?

ARISTIONE.

Soſtrate n'en dit mot, quel eſt ſon ſentiment là-deſſus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les eſprits ne ſont pas nez avec les qualitez qu'il faut pour la délicateſſe de ces belles Sciences, qu'on nomme curieuſes, & il y en a de ſi materiels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'eſt rien de plus agreable, Madame, que toutes les grandes promeſſes de ces connoiſſances ſublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guerir par des paroles, ſe faire aymer de qui l'on veut, ſçavoir tous les ſecrets de l'avenir, faire décendre comme on veut du Ciel ſur des métaux des impreſſions de bon-heur, commander aux démons, ſe faire des Armées inviſibles & des Soldats invulnerables. Tout cela eſt charmant,

ſans doute, & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la poſſibilité, cela leur eſt le plus aiſé du monde à concevoir; mais pour moy, je vous avouë que mon eſprit groſſier a quelque peine à le comprendre, & à le croire, & j'ay toûjours trouvé cela trop beau pour eſtre veritable. Toutes ces belles raiſons de ſympathie, de force magnetique, & de vertu occulte, ſont ſi ſubtiles & délicates, qu'elles échapent à mon ſens materiel, & ſans parler du reſte, jamais il n'a eſté en ma puiſſance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel juſqu'aux plus petites particularitez de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correſpondance peut-il y avoir entre nous & des Globes, éloignez de noſtre terre d'une diſtance ſi effroyable, & d'où cette belle Science, enfin, peut eſtre venuë aux hommes? Quel Dieu l'a revelée, ou quelle experience l'a pû former, de l'obſervation de ce grand nombre d'Aſtres qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la meſme diſpoſition?

ANAXARQUE.

Il ne ſera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous ſerez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS.

Il vous fera une diſcution de tout cela quand vous voudrez.

IPHICRATE.

Si vous ne comprenez pas les choſes, au moins les pouvez-vous croire, ſur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon ſens eſt ſi groſſier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux auſſi ſont ſi mal-heureux qu'ils n'ont jamais rien veu.

IPHICRATE.

Pour moy j'ay veu, & des choſes tout-à-fait convainquantes.

TIMOCLES.

Et moy auſſi.

SOSTRATE.

Comme vous avez veu, vous faites bien de croire, & il faut que vos yeux ſoient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin, la Princeſſe croit à l'Aſtrologie, & il me ſemble qu'on y peut bien croire aprés elle. Eſt-ce que Madame, Soſtrate, n'a pas de l'eſprit & du ſens?

SOSTRATE.

Seigneur, la queſtion eſt un peu violente, l'eſprit de la Princeſſe n'eſt pas une regle pour le mien, & ſon intelligence peut l'élever à des lumieres où mon ſens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE.

Non, Soſtrate, je ne vous diray rien ſur quantité de choſes, auſquelles je ne donne gueres plus de créance que vous. Mais pour l'Aſtrologie on m'a dit, & fait voir des choſes ſi poſitives que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ay rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce diſcours, & qu'on nous laiſſe un moment. Dreſſons noſtre promenade, ma Fille, vers cette belle grotte, où j'ay promis d'aller. Des galanteries à chaque pas.

Fin du troiſiéme Acte.





QUATRIÉME INTERMEDE.



E Theatre represente une grotte, où les Princesses vont se promener, & dans le temps qu'elles y entrent, huit Statuës portant chacune deux flambeaux à leurs mains, sortent de leurs Niches, & font une dance variée de plusieurs Figures, & de plusieurs belles attitudes, où elles demeurent par intervalles.

ENTRÉE DE BALLET

de huit Statuës





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Ariftione, Eriphile.

ARISTIONE.

De qui que cela foit, on ne peut rien de plus galand & de mieux entendu. Ma Fille, j'ay voulu me feparer de tout le monde pour vous entretenir, & je veux que vous ne me cachiez rien de la verité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination fecrete que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moy, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma Fille, ce que j'ay fait pour vous merite bien que vous ufiez avec moy de franchife. Tourner vers vous toutes mes penfées, vous preferer à toutes chofes, & fermer l'oreille en l'eftat où je fuis, à toutes les propofitions que cent Princeffes en ma place écouteroient avec bienfeance, tout cela vous doit affez perfuader que je fuis une bonne Mere, & que je ne fuis pas pour recevoir avec feverité les ouvertures que vous pourriez me faire de voftre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois ſi mal ſuivy voſtre exemple, que de m'eſtre laiſſée aller à quelques ſentimens d'inclination que j'euſſe raiſon de cacher, j'aurois, Madame, aſſez de pouvoir ſur moy-meſme pour impoſer ſilence à cette paſſion, & me mettre en eſtat de ne rien faire voir qui fuſt indigne de vôtre ſang.

ARISTIONE.

Non, non, ma Fille, vous pouvez ſans ſcrupule m'ouvrir vos ſentimens. Je n'ay point renfermé voſtre inclination dans le choix de deux Princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le merite auprés de moy tient un rang ſi conſiderable que je l'égale à tout, & ſi vous m'avoüez franchement les choſes, vous me verrez ſouſcrire ſans repugnance au choix qu'aura fait vôtre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontez pour moy, Madame, dont je ne puis aſſez me loüer, mais je ne les mettray point à l'épreuve ſur le ſujet dont vous me parlez, & tout ce que je leur demande, c'eſt de ne point preſſer un Mariage où je ne me ſens pas encore bien reſoluë.

ARISTIONE.

Juſqu'icy je vous ay laiſſée aſſez maiſtreſſe de tout, & l'impatience des Princes vos Amans... Mais quel bruit eſt-ce que j'entends? ah! ma Fille, quel ſpectacle s'offre à nos yeux, quelque Divinité deſcend icy, & c'eſt la Déeſſe Venus qui ſemble nous vouloir parler.

SCENE II.

Venus accompagnée de quatre petits Amours dans une machine,
Ariſtione, Eriphile.

VENUS.

Princeſſe dans tes ſoins brille un zele exemplaire,
Qui par les Immortels doit eſtre couronné,
Et pour te voir un gendre, illuſtre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire;
Ils t'annoncent tous par ma voix,
La gloire & les grandeurs, que par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille,
De tes difficultez termine donc le cours;
Et penſe à donner ta Fille
A qui ſauvera tes jours.

ARISTIONE.

Ma Fille, les Dieux impoſent ſilence à tous nos raiſonnemens. Aprés cela nous n'avons plus rien à faire, qu'à recevoir ce qu'ils s'appreſtent à nous donner, & vous venez d'entendre diſtinctement leur volonté. Allons dans le premier Temple les aſſurer de noſtre obeïſſance, & leur rendre grace de leurs bontez.

SCENE III.

Anaxarque, Cleon.

CLEON.

Voilà la Princeſſe qui s'en va, ne voulez-vous pas luy parler?

ANAXARQUE.

Attendons que ſa Fille ſoit ſeparée d'elle, c'eſt un eſprit que je redoute, & qui n'eſt pas de trempe à ſe laiſſer mener, ainſi que celuy de ſa Mere. Enfin, mon Fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le ſtratagême a reüſſi, noſtre Venus a fait des merveilles; & l'admirable Ingenieur qui s'eſt employé à cet artifice, a ſi bien diſpoſé tout, a coupé avec tant d'adreſſe le plancher de cette Grotte, ſi bien caché ſes fils de fer, & tous ſes reſſorts, ſi bien ajuſté ſes lumieres, & habillé ſes Perſonnages, qu'il y a peu de gens qui n'y euſſent eſté trompez. Et comme la Princeſſe Ariſtione eſt fort ſuperſtitieuſe, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine teſte dans cette tromperie. Il y a longtemps, mon Fils, que je prepare cette machine, & me voilà tantoſt au but de mes pretentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux Princes au moins dreſſez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon aſſiſtance, & je leur

promets à tous deux la faveur de mon art; mais les presens du Prince Iphicrate, & les promesses qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pû faire l'autre. Ainsi ce sera luy qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais joüer; & comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, nostre fortune faite. Je vay prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la Princesse, pour la mieux prevenir encore par le rapport que je luy feray voir adroitement des paroles de Venus, avec les predictions des figures Celestes, que je luy dis que j'ay jettées. Va-t-en tenir la main au reste de l'ouvrage, preparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derriere le Rocher; à posement attendre le temps que la Princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jetter bien à propos sur elle, ainsi que des Corsaires, & donner lieu au Prince Iphicrate de luy apporter ce secours, qui sur les paroles du Ciel doit mettre entre ses mains la Princesse Eriphile. Ce Prince est averty par moy, & sur la foy de ma prediction il doit se tenir dans ce petit Bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette Grotte, je te diray en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la Princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

SCENE IV.

Eriphile, Cleonice, Soſtrate.

ERIPHILE.

Helas! quelle eſt ma deſtinée, & qu'ay-je fait aux Dieux pour meriter les ſoins qu'ils veulent prendre de moy?

CLEONICE.

Le voicy, Madame, que j'ay trouvé, & à vos premiers ordres il n'a pas manqué de me ſuivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cleonice, & qu'on nous laiſſe ſeuls un moment. Soſtrate, vous m'aymez?

SOSTRATE.

Moy, Madame?

ERIPHILE.

Laiſſons cela, Soſtrate, je le ſçay, je l'approuve, & vous permets de me le dire. Voſtre paſſion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le merite qui me la pouvoit rendre agreable. Si ce n'eſtoit le rang où le Ciel m'a fait naiſtre, je puis vous dire que cette paſſion n'auroit pas eſté mal-heureuſe, & que cent fois je luy ay ſoûhaité l'appuy d'une fortune, qui puſt mettre pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas, Soſtrate, que le merite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, & que dans mon cœur je ne prefere les vertus qui ſont en vous, à tous

les titres magnifiques, dont les autres ſont reveſtus. Ce n'eſt pas meſme que la Princeſſe ma Mere ne m'ait aſſez laiſſé la diſpoſition de mes vœux, & je ne doute point, je vous l'avouë, que mes prieres n'euſſent pû tourner ſon conſentement du coſté que j'aurois voulu; mais il eſt des Eſtats, Soſtrate, où il n'eſt pas honneſte de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à ſe mettre au deſſus de toutes choſes, & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaiſir que l'on trouve à contenter ſon inclination; c'eſt à quoy, Soſtrate, je ne me ſerois jamais reſoluë, & j'ay creu faire aſſez de fuïr l'engagement dont j'eſtois ſollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre le ſoin eux-meſmes de me donner un époux; & tous ces longs délais avec leſquels j'ay reculé mon Mariage, & que les bontez de la Princeſſe ma Mere ont accordez à mes deſirs, ces délais, dy-je, ne me ſont plus permis, & il me faut reſoudre à ſubir cet arreſt du Ciel. Soyez ſeur, Soſtrate, que c'eſt avec toutes les repugnances du monde que je m'abandonne à cet Hymenée; & que ſi j'avois pû eſtre maiſtreſſe de moy, ou j'aurois eſté à vous, ou je n'aurois eſté à perſonne. Voilà, Soſtrate, ce que j'avois à vous dire, voilà ce que j'ay creu devoir à voſtre merite, & la conſolation que toute ma tendreſſe peut donner à voſtre flâme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, ç'en eſt trop pour un mal-heureux, je ne m'eſtois pas preparé à mourir avec tant de gloire, & je ceſſe dans ce moment de me plaindre des deſtinées. Si elles m'ont fait naiſtre dans un rang beaucoup moins élevé que mes deſirs elles m'ont fait naiſtre aſſez heu-

reux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande Princeſſe ; & cette pitié glorieuſe vaut des Sceptres & des Couronnes, vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oüy, Madame, dés que j'ay oſé vous aymer, c'eſt vous, Madame, qui voulez bien que je me ſerve de ce mot temeraire, dés que j'ay, dy-je, oſé vous aymer, j'ay condamné d'abord l'orgueil de mes deſirs, je me ſuis fait moy-meſme la deſtinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me ſurprenne, puiſque je m'y eſtois preparé; mais vos bontez le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'euſt oſé eſperer, & je m'en vais mourir aprés cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore ſouhaiter quelque choſe, ce ſont deux graces, Madame, que je prends la hardieſſe de vous demander à genoux; de vouloir ſouffrir ma preſence juſqu'à cet heureux Hymenée, qui doit mettre fin à ma vie; & parmy cette grande gloire, & ces longues proſperitez que le Ciel promet à voſtre union, de vous ſouvenir quelquefois de l'amoureux Soſtrate. Puis-je, divine Princeſſe, me promettre de vous cette precieuſe faveur ?

ERIPHILE.

Allez, Soſtrate, ſortez d'icy, ce n'eſt pas aymer mon repos, que de me demander que je me ſouvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah! Madame, ſi voſtre repos...

ERIPHILE.

Oſtez-vous, vous dy-je, Soſtrate, épargnez ma foibleſſe, & ne m'expoſez point à plus que je n'ay reſolu.

SCENE V.

Cleonice, Eriphile.

CLEONICE.

Madame, je vous voy l'efprit tout chagrin, vous plaift-il que vos danfeurs, qui expriment fi bien toutes les paffions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adreffe?

ERIPHILE.

Oüy, Cleonice, qu'ils faffent tout ce qu'ils voudront, pourveu qu'ils me laiffent à mes penfées.

Fin du quatriéme Acte.





CINQUIÉME INTERMEDE.



UATRE Pantomimes, pour épreuve de leur adresse ajustent leurs gestes & leurs pas aux inquietudes de la jeune Princesse Eriphile.

ENTRÉE DE BALLET

de quatre Pantomimes.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Clitidas, Eriphile.

CLITIDAS.

De quel coſté porter mes pas? où m'aviſeray-je d'aller, & en quel lieu puis-je croire que je trouveray maintenant la Princeſſe Eriphile? Ce n'eſt pas un petit avantage que d'eſtre le premier à porter une nouvelle. Ah! la voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous deſtinoit.

ERIPHILE.

Eh, laiſſe-moy, Clitidas, dans ma ſombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon, je penſois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Soſtrate pour époux, mais puiſque cela vous incommode, je rengaîne ma nouvelle, & m'en retourne droit comme je ſuis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, hola, Clitidas.

CLITIDAS.

Je vous laiſſe, Madame, dans voſtre ſombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arreſte, te dy-je, approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame, on a parfois des empreſſemens de venir dire aux Grands de certaines choſes, dont ils ne ſe ſoucient pas, & je vous prie de m'excuſer.

ERIPHILE.

Que tu es cruel!

CLITIDAS.

Une autre fois j'auray la diſcretion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquietude, qu'eſt-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'eſt une bagatelle de Soſtrate, Madame, que je vous diray une autre fois, quand vous ne ſerez point embarraſſée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, & m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez ſçavoir, Madame?

ERIPHILE.

Oüy, dépesche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate?

CLITIDAS.

Une avanture merveilleuse, où personne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dy-moy viste ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, vostre sombre mélancolie?

ERIPHILE.

Ah! parle promptement.

CLITIDAS.

J'ay donc à vous dire, Madame, que la Princesse vostre Mere passoit presque seule dans la Forest, par ces petites routes qui sont si agreables, lors qu'un Sanglier hideux (ces vilains Sangliers-là font toûjours du desordre, & l'on devroit les bannir des Forests bien policées); lors, dy-je, qu'un Sanglier hideux, poussé, je croy par des Chasseurs, est venu traverser la route où nous estions. Je devrois vous faire peut-estre, pour orner mon recit, une description étenduë du Sanglier dont je parle, mais vous vous en passerez s'il vous plaist, & je me contenteray de vous dire que c'estoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, & il estoit bon de ne luy rien dire, de ne point chercher de noise avec luy, mais la Princesse a voulu égayer sa dexterité, & de son dard qu'elle luy a lancé un peu mal à propos,

ne luy en déplaiſe, luy a fait au deſſus de l'oreille une aſſez petite bleſſure. Le Sanglier mal-moriginé, s'eſt impertinemment détourné contre nous ; nous eſtions là deux, ou trois miſerables qui avons pâly de frayeur, chacun gagnoit ſon Arbre, & la Princeſſe ſans défence demeuroit expoſée à la furie de la beſte, lors que Soſtrate a paru, comme ſi les Dieux l'euſſent envoyé.

ERIPHILE.

Hé, bien, Clitidas ?

CLITIDAS.

Si mon recit vous ennuye, Madame, je remettray le reſte à une autre fois.

ERIPHILE.

Acheve promptement.

CLITIDAS.

Ma foy, c'eſt promptement de vray que j'acheveray, car un peu de poltronnerie m'a empeſché de voir tout le détail de ce combat ; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que retournant ſur la place, nous avons veu le Sanglier mort, tout veautré dans ſon ſang, & la Princeſſe pleine de joye, nommant Soſtrate ſon liberateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux luy marquoient pour vous. A ces paroles j'ay creu que j'en avois aſſez entendu, & je me ſuis haſté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah ! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me puſt eſtre plus agreable ?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCENE II.

Ariſtione, Soſtrate, Eriphile, Clitidas.

ARISTIONE.

Je voy, ma Fille, que vous ſçavez déja tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux ſe ſont expliquez bien plûtoſt que nous n'euſſions penſé ; mon peril n'a gueres tardé à nous marquer leurs volontez, & l'on connoiſt aſſez que ce ſont eux qui ſe ſont meſlez de ce choix, puiſque le merite tout ſeul brille dans cette preference. Aurez-vous quelque repugnance à recompenſer de voſtre cœur, celuy à qui je dois la vie, & refuſerez-vous Soſtrate pour époux ?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la voſtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me ſoit fort agreable.

SOSTRATE.

Ciel ! n'eſt-ce point icy quelque ſonge tout plein de gloire, dont les Dieux me veuillent flater, & quelque réveil mal-heureux ne me replongera-t-il point dans la baſſeſſe de ma fortune ?

SCENE III.

Cleonice, Ariſtione, Soſtrate, Eriphile, Clitidas.

CLEONICE.

Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a juſqu'icy abuſé l'un & l'autre Prince, par l'eſperance de ce choix qu'ils pourſuivent depuis longtemps, & qu'au bruit qui s'eſt répandu de voſtre avanture, ils ont fait éclater tous deux leur reſſentiment contre luy, juſques-là, que de paroles en paroles, les choſes ſe ſont échauffées, & il en a reçeu quelques bleſſures, dont on ne ſçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voicy.

SCENE IV.

Iphicrate, Timocles, Cleonice, Ariſtione, Soſtrate, Eriphile, Clitidas.

ARISTIONE.

Princes, vous agiſſez tous deux avec une violence bien grande, & ſi Anaxarque a pû vous offencer, j'eſtois pour vous en faire juſtice moy-meſme.

IPHICRATE.

Et quelle juſtice, Madame, auriez-vous pû nous faire de luy, ſi vous la faites ſi peu à noſtre rang, dans le choix que vous embraſſez ?

ARISTIONE.

Ne vous eſtes-vous pas ſoûmis l'un & l'autre, à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma Fille?

TIMOCLES.

Oüy, Madame, nous nous ſommes ſoûmis à ce qu'ils pourroient décider entre le Prince Iphicrate & moy, mais non pas à nous voir rebutez tous deux.

ARISTIONE.

Et ſi chacun de vous a bien pû ſe reſoudre à ſouffrir une preference, que vous arrive-t-il à tous deux, où vous ne ſoyez preparez, & que peuvent importer à l'un & à l'autre, les intereſts de ſon Rival?

IPHICRATE.

Oüy, Madame, il importe, c'eſt quelque conſolation de ſe voir preferer un homme qui vous eſt égal, & voſtre aveuglement eſt une choſe épouventable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me broüiller avec une perſonne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs; & je vous prie avec toute l'honneſteté qu'il m'eſt poſſible, de donner à vôtre chagrin un fondement plus raiſonnable; de vous ſouvenir, s'il vous plaiſt, que Soſtrate eſt reveſtu d'un merite, qui s'eſt fait connoiſtre à toute la Grece, & que le rang où le Ciel l'éleve aujourd'huy, va remplir toute la diſtance qui eſtoit entre luy & vous.

IPHICRATE.

Oüy, oüy, Madame, nous nous en ſouviendrons, mais peut-eſtre auſſi vous ſouviendrez-vous que deux Princes outragez ne ſont pas deux ennemis peu redoutables.

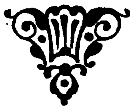
TIMOCLES.

Peut-eſtre, Madame, qu'on ne goûtera pas long-temps la joye du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces, aux chagrins d'un amour qui ſe croit offencé, & nous n'en verrons pas avec moins de tranquilité la Feſte des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas, & couronnons par ce pompeux ſpectacle, cette merveilleuſe journée.

Fin du cinquiéme Acte.





SIXIÉME INTERMEDE

qui est la solemnité des jeux Pythiens.

E Theatre est une grande Salle en maniere d'Amphitheatre, ouvert d'une grande arcade, dans le fond, au dessus de laquelle est une Tribune fermée d'un rideau; & dans l'éloignement paroist un Autel pour le Sacrifice. Six hommes habillez, comme s'ils estoient presque nuds, portant chacun une hache sur l'épaule, comme Ministres du Sacrifice, entrent par le portique, au son des Violons, & sont suivis de deux Sacrificateurs Musiciens, d'une Prestresse Musicienne, & leur suite.

LA PRESTRESSE.

Chantez, peuples, chantez en mille & mille lieux
Du Dieu que nous servons les brillantes merveilles,
Parcourez la Terre & les Cieux,
Vous ne sçauriez chanter rien de plus precieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

UNE GRECQUE.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,
Il n'est rien qui resiste.

AUTRE GRECQUE.

Il n'est rien icy bas
Qui par ses bien-faits ne subsiste.

AUTRE GRECQUE.

Toute la Terre eſt triſte
Quand on ne le voit pas.

LE CHŒUR.

Pouſſons à ſa Memoire
Des concerts ſi touchans,
Que du haut de ſa gloire
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les ſix hommes portant les haches, font entre-eux une dance ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils se retirent aux deux côtez du Theatre pour faire place à ſix Voltigeurs.

DEUXIÉME ENTRÉE DE BALLET.

Six Voltigeurs font paroiſtre en cadence, leur adreſſe ſur des chevaux de bois, qui ſont apportez par des Eſclaves.

TROISIÉME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Conducteurs d'Eſclaves amenent en cadence douze Eſclaves qui danſent, en marquant la joye qu'ils ont, d'avoir recouvré leur liberté.

QUATRIÉME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes, & quatre femmes armez à la Grecque, font enſemble une maniere de jeu pour les armes.

La Tribune s'ouvre, un Heraut, ſix Trompettes & un Timballier ſe meſlant à tous les inſtrumens, annonce avec un grand bruit la venuë d'Apollon.

LE CHOEUR.

Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat ſuprême
Qui brille en ces lieux.

Quelle grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des Dieux
Qui ſoient faits de meſme?

Apollon au bruit des Trompettes & des Violons entre par le Portique, precedé de ſix jeunes gens, qui portent des Lauriers entre-lacez autour d'un bâton, & un Soleil d'or au deſſus avec la deviſe Royale en maniere de trophée. Les ſix jeunes gens, pour dancer avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux ſix hommes qui portent les haches, & commencent avec Apollon une dance heroïque, à laquelle ſe joignent en diverſes manieres les ſix hommes portant les trophées, les quatre femmes armées avec leurs timbres, & les quatre hommes armez avec leurs tambours, tandis que les ſix Trompettes, le Timballier, les Sacrificateurs, la Preſtreſſe & le Chœur de Muſique accompagnent tout cela en s'y meſlant par diverſes repriſes, ce qui finit la Feſte des jeux Pythiens, & tout le divertiſſement.

CINQUIÉME
ET
DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

Apollon, & ſix jeunes gens de ſa ſuite,
Chœur de Muſique.

Pour LE ROY, Repreſentant le SOLEIL.

Je ſuis la ſource des Clartez,
Et les Aſtres les plus vantez

Dont le beau Cercle m'environne,
Ne sont brillans & respectez
Que par l'éclat que je leur donne.

Du Char où je me puis asseoir
Je voy le desir de me voir
Posseder la Nature entiere,
Et le Monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bien-faits de ma lumiere.

Bien-heureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses,
Les Terres, où de mes regards
J'arreste les douces caresses.

Pour MONSIEUR LE GRAND, Suivant d'APOLLON.

Bien qu'auprés du Soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut,
Et vous voyez bien quoy qu'il fasse
Que l'on s'en tient toûjours le plus prés que l'on peut.

Pour LE MARQUIS DE VILLEROY, Suivant d'APOLLON.

De nostre maistre incomparable
Vous me voyez inseparable,
Et le zele puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmy les eaux, le suit parmy les feux.

Pour LE MARQUIS DE RASSENT, Suivant d'APOLLON.

Je ne seray pas vain quand je ne croiray pas
Qu'un autre mieux que moy suive par tout ses pas.

FIN.

LE
BOVRGEOIS
GENTILHOMME,

COMEDIE-BALET,

FAITE A CHAMBORT,

Pour le Divertiſſement du Roy,

Par I. B. P. MOLIERE.



Et ſe vend pour l'Autheur

A PARIS,

Chez PIERRE LE MONNIER, au Palais, vis-à-vis la Porte de l'Egliſe de la Sainte Chapelle, à l'Image S. Louis, & au Feu Divin.

M. DC. LXXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ACTEURS.

MONSIEUR JOURDAIN, Bourgeois.
MADAME JOURDAIN, ſa Femme.
LUCILE, Fille de Monſieur Jourdain.
NICOLE, Servante.
CLEONTE, Amoureux de Lucile.
COVIELLE, Valet de Cleonte.
DORANTE, Comte, Amant de Dorimène.
DORIMENE, Marquiſe.
MAISTRE DE MUSIQUE.
ELEVE DU MAISTRE DE MUSIQUE.
MAISTRE A DANCER.
MAISTRE D'ARMES.
MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
MAISTRE TAILLEUR.
GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.
PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS D'INSTRUMENS, DANCEURS, CUISINIERS, GARÇONS TAILLEURS,

Et autres Perſonnages des Intermedes & du Ballet.

La Scene eſt à Paris.



LE BOVRGEOIS GENTILHOMME.

COMEDIE-BALLET.

L'Ouverture se fait par un grand assemblage d'Instrumens, & dans le milieu du Theatre, on voit un Elêve du Maistre de Musique, qui compose, sur une Table, un Air que le Bourgeois a demandé pour une Serenade.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Maistre de musique, Maistre à dancer, trois Musiciens, deux Violons, quatre Danceurs.

MAISTRE DE MVSIQVE *parlant à ses Musiciens.*



VENEZ, entrez dans cette Salle, & vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

MAISTRE A DANCER *parlant aux Danceurs.*

Et vous aussi, de ce costé.

MAISTRE DE MVSIQVE *à l'Elève.*

Est-ce fait ?

L'ELEVE.

Oüy.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Voyons... Voila qui est bien.

MAISTRE A DANCER.

Est-ce quelque chose de nouveau ?

MAISTRE DE MVSIQVE.

Oüy, c'est un Air pour une Serenade, que je luy ay fait composer icy, en attendant que nostre Homme fut éveillé.

MAISTRE A DANCER.

Peut-on voir ce que c'est ?

MAISTRE DE MVSIQVE.

Vous l'allez entendre, avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guére.

MAISTRE A DANCER.

Nos occupations, à vous, & à moy, ne sont pas petites maintenant.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Il est vray. Nous avons trouvé icy un Homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de Noblesse & de Galanterie qu'il est allé se mettre en teste. Et vostre Dance, & ma Musique, auroient à souhaiter que tout le Monde luy ressemblast.

MAISTRE A DANCER.

Non pas entierement; & je voudrois pour luy, qu'il

ſe connuſt mieux qu'il ne fait aux choſes que nous luy donnons.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Il eſt vray qu'il les connoiſt mal, mais il les paye bien ; & c'eſt dequoy maintenant nos Arts ont plus beſoin, que de toute autre choſe.

MAISTRE A DANCER.

Pour moy, je vous l'avouë, je me repais un peu de gloire. Les aplaudiſſemens me touchent ; & je tiens que dans tous les beaux Arts, c'eſt un ſuplice aſſez fâcheux que de ſe produire à des Sots ; que d'eſſuyer ſur des Compoſitions, la barbarie d'un Stupide. Il y a plaiſir, ne m'en parlez point, à travailler pour des Perſonnes qui ſoient capables de ſentir les délicateſſes d'un Art ; qui ſçachent faire un doux accueil aux beautez d'un Ouvrage ; & par de chatoüillantes aprobations, vous régaler de voſtre travail. Oüy, la récompenſe la plus agreable qu'on puiſſe recevoir des choſes que l'on fait, c'eſt de les voir connuës ; de les voir careſſées d'un aplaudiſſement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; & ce ſont des douceurs exquiſes, que des loüanges éclairées.

MAISTRE DE MVSIQVE.

J'en demeure d'accord, & je les goûte comme vous. Il n'y a rien aſſurément qui chatoüille davantage que les aplaudiſſemens que vous dites ; mais cet Encens ne fait pas vivre. Des loüanges toutes pures, ne mettent point un Homme à ſon aiſe : Il y faut meſler du ſolide ; & la meilleure façon de loüer, c'eſt de loüer avec les mains. C'eſt un Homme à la verité dont les lumieres

ſont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choſes, & n'aplaudit qu'à contre-ſens; mais ſon argent redreſſe les jugemens de ſon Eſprit. Il a du diſcernement dans ſa bourſe. Ses loüanges ſont monnoyées; & ce Bourgeois ignorant, nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits icy.

MAISTRE A DANCER.

Il y a quelque choſe de vray dans ce que vous dites; mais je trouve que vous apuyez un peu trop ſur l'argent; & l'interest eſt quelque choſe de ſi bas, qu'il ne faut jamais qu'un honneſte Homme montre pour luy de l'attachement.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que noſtre Homme vous donne.

MAISTRE A DANCER.

Aſſurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, & je voudrois qu'avec ſon bien, il euſt encore quelque bon gouſt des choſes.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Je le voudrois auſſi, & c'eſt à quoy nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais en tout cas il nous donne moyen de nous faire connoiſtre dans le Monde; & il payera pour les autres, ce que les autres loüeront pour luy.

MAISTRE A DANCER.

Le voila qui vient.

SCENE II.

Monſieur Iourdain, 2. Laquais, Maiſtre de muſique, Maiſtre à dancer, Violons, Muſiciens & Danceurs

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hé bien, Meſſieurs? Qu'eſt-ce? Me ferez-vous voir voſtre petite drôlerie?

MAISTRE A DANCER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Eh la... comment appellez-vous cela? Voſtre Prologue, ou Dialogue de Chanſons & de Dance.

MAISTRE A DANCER.

Ah, ah.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Vous nous y voyez préparez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous ay fait un peu attendre, mais c'eſt que je me fais habiller aujourd'huy comme les Gens de Qualité; & mon Tailleur m'a envoyé des Bas de ſoye que j'ay penſé ne mettre jamais.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Nous ne ſommes icy que pour attendre voſtre loiſir.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon Habit, afin que vous me puissiez voir.

MAISTRE A DANCER.

Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la teste.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Nous n'en doutons point.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je me suis fait faire cette Indienne-cy.

MAISTRE A DANCER.

Elle est fort belle.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mon Tailleur m'a dit que les Gens de Qualité estoient comme cela le matin.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Cela vous sied à merveille.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Laquais, hola, mes deux Laquais.

I. LAQVAIS.

Que voulez-vous, Monsieur?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. *Aux deux Maistres.* Que dites-vous de mes Livrées?

MAISTRE A DANCER.

Elles sont magnifiques.

MONSIEVR IOVRDAIN,

Il entr'ouvre sa Robe, & fait voir un Haut-de-chausse étroit de velours rouge & une Camisole de velours vert, dont il est vestu.

Voicy encore un petit Des-habillé pour faire le matin mes Exercices.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Il est galant.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Laquais.

1. LAQVAIS.

Monsieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

L'autre Laquais.

2. LAQVAIS.

Monsieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tenez ma Robe. Me trouvez-vous bien comme cela?

MAISTRE A DANCER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voyons un peu vostre Affaire.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un Air qu'il vient de composer pour la Serenade que vous m'avez demandée. C'est un de mes Ecoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, mais il ne falloit pas faire faire cela par un Ecolier; & vous n'estiez pas trop bon vous-mesme pour cette besongne-là.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'Ecolier vous abuse. Ces sortes d'Ecoliers en sçavent autant que les plus grands Maistres, & l'Air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Donnez-moy ma Robe pour mieux entendre... Attendez, je croy que je seray mieux sans Robe... Non, redonnez-la-moy, cela ira mieux.

MVSICIEN *chantant.*

Ie languis nuit & jour, & mon mal est extréme,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soûmis :
Si vous traittez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Helas! que pouriez-vous faire à vos ennemis ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Cette Chanson me semble un peu lugubre, elle endort, & je voudrois que vous la pûssiez un peu ragaillardir par-cy, par-là.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Il faut, Monsieur, que l'Air soit accommodé aux Paroles.

MONSIEVR IOVRDAIN.

On m'en aprit un tout-à-fait joly il y a quelque temps. Attendez... La... Comment est-ce qu'il dit?

MAISTRE A DANCER.

Par ma foy, je ne ſçay.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il y a du Mouton dedans.

MAISTRE A DANCER.

Du Mouton?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy. Ah.

M. Iourdain chante.

Ie croyois Ianneton
Auſſi douce que belle;
Ie croyois Ianneton
Plus douce qu'un Mouton:
Helas! helas!
Elle eſt cent fois, mille fois plus cruelle,
Que n'eſt le Tygre aux Bois.

N'eſt-il pas joly?

MAISTRE DE MVSIQVE.

Le plus joly du monde.

MAISTRE A DANCER.

Et vous le chantez bien.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'eſt ſans avoir apris la Muſique.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Vous devriez l'aprendre, Monſieur, comme vous faites la Dance. Ce ſont deux Arts qui ont une étroite liaiſon enſemble.

MAISTRE A DANCER.

Et qui ouvrent l'eſprit d'un Homme aux belles choſes.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Eſt-ce que les Gens de Qualité aprennent auſſi la Muſique ?

MAISTRE DE MVSIQVE.

Oüy, Monſieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je l'aprendray donc. Mais je ne ſçay quel temps je pouray prendre; car outre le Maiſtre d'Armes qui me montre, j'ay arreſté encore un Maiſtre de Philoſophie qui doit commencer ce matin.

MAISTRE DE MVSIQVE.

La Philoſophie eſt quelque choſe; mais la Muſique, Monſieur, la Muſique...

MAISTRE A DANCER.

La Muſique & la Dance... La Muſique & la Dance, c'eſt là tout ce qu'il faut.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Il n'y a rien qui ſoit ſi utile dans un Etat, que la Muſique.

MAISTRE A DANCER.

Il n'y a rien qui ſoit ſi neceſſaire aux Hommes, que la Dance.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Sans la Muſique, un Etat ne peut ſubſiſter.

MAISTRE A DANCER.

Sans la Dance, un Homme ne ſçauroit rien faire.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Tous les deſordres, toutes les guerres qu'on voit dans le Monde, n'arrivent que pour n'aprendre pas la Muſique.

MAISTRE A DANCER.

Tous les malheurs des Hommes, tous les revers funeſtes dont les Hiſtoires ſont remplies, les béveuës des Politiques, & les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'eſt venu que faute de ſçavoir dancer.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment cela?

MAISTRE DE MVSIQVE.

La Guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les Hommes?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Cela eſt vray.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Et ſi tous les Hommes aprenoient la Muſique, ne ſeroit-ce pas le moyen de s'accorder enſemble, & de voir dans le Monde la Paix univerſelle?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous avez raiſon.

MAISTRE A DANCER.

Lors qu'un Homme a commis un Manquement dans ſa conduite, ſoit aux Affaires de ſa Famille, ou au Gouvernement d'un Etat, ou au Commandement d'une

Armée, ne dit-on pas toûjours, un Tel a fait un mauvais pas dans une telle Affaire?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, on dit cela.

MAISTRE A DANCER.

Et faire un mauvais pas, peut-il proceder d'autre chose que de ne sçavoir pas dancer?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Cela est vray, & vous avez raison tous deux.

MAISTRE A DANCER.

C'est pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la Dance & de la Musique.

MONSIEVR IOVRDAIN

Je comprends cela à cette heûre.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Voulez-vous voir nos deux Affaires?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Je vous l'ay déja dit, c'est un petit essay que j'ay fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la Musique.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Fort-bien.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Allons, avancez. Il faut vous figurer qu'ils sont habillez en Bergers.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Pourquoy toûjours des Bergers? On ne voit que cela par tout.

MAISTRE A DANCER.

Lors qu'on a des Perſonnes à faire parler en Muſique, il faut bien que pour la vray-ſemblance on donne dans la Bergerie. Le Chant a eſté de tout temps affecté aux Bergers; & il n'eſt guére naturel en Dialogue, que des Princes, ou des Bourgeois, chantent leurs paſſions.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Paſſe, paſſe. Voyons.

DIALOGVE EN MVSIQVE.

Vne Muſicienne & deux Muſiciens.

Vn cœur dans l'amoureux Empire,
De mille ſoins eſt toûjours agité:
On dit qu'avec plaiſir on languit, on ſoûpire;
Mais quoy qu'on puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſi doux que noſtre liberté.

I. MVSICIEN.

Il n'eſt rien de ſi doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une meſme envie:
On ne peut eſtre heureux ſans amoureux deſirs;
Oſtez l'amour de la vie,
Vous en oſtez les plaiſirs.

2. MVSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse Loy,
Si l'on trouvoit en Amour de la foy :
Mais helas, ô rigueur cruelle,
On ne voit point de Bergere fidelle ;
Et ce Sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'Amour.

I. MVSICIEN.

Aimable ardeur !

MVSICIENNE.

Franchise heureuse !

2. MVSICIEN.

Sexe trompeur !

I. MVSICIEN.

Que tu m'es precieuse !

MVSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

2. MVSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

I. MVSICIEN.

Ah! quitte pour aimer, cette haine mortelle !

MVSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Vne Bergere fidelle.

2. MVSICIEN.

Helas ! où la rencontrer ?

MVSICIENNE.

Pour defendre noſtre gloire,
Ie te veux offrir mon cœur.

2. MVSICIEN.

Mais, Bergere, puis-je croire
Qu'il ne ſera point trompeur?

MVSICIENNE.

Voyons par experience
Qui des deux aimera mieux.

2. MVSICIEN.

Qui manquera de conſtance,
Le puiſſent perdre les Dieux.

TOVS TROIS.

A des ardeurs ſi belles
Laiſſons-nous enflâmer;
Ah! qu'il eſt doux d'aimer,
Quand deux cœurs ſont fidelles!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Eſt-ce tout?

MAISTRE DE MVSIQVE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je trouve cela bien trouſſé, & il y a là-dedans de petits dictons aſſez jolis.

MAISTRE A DANCER.

Voicy pour mon affaire, un petit eſſay des plus beaux mouvemens, & des plus belles atitudes dont une Dance puiſſe eſtre variée.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Sont-ce encore des Bergers?

MAISTRE A DANCER.

C'eſt ce qu'il vous plaira. Allons.

Quatre Danceurs executent tous les mouvemens diferens, & toutes les ſortes de pas que le Maiſtre à dancer leur commande : Et cette Dance fait le premier Intermede.

Fin du Premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Monſieur Iourdain, Maiſtre de muſique, Maiſtre à dancer, Laquais.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila qui n'eſt point ſot, & ces Gens-là ſe trémouſſent bien.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Lors que la Dance ſera meſlée avec la Muſique, cela ſera plus d'effet encore, & vous verrez quelque choſe de galant dans le petit Ballet que nous avons ajuſté pour vous.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'eſt pour tantoſt au moins; & la Perſonne pour qui j'ay fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir diſner ceans.

MAISTRE A DANCER.

Tout eſt preſt.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Au reſte, Monſieur, ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'une Perſonne comme vous, qui eſtes magnifique, & qui

avez de l'inclination pour les belles choses, ait un Concert de Musique chez soy tous les Mercredis, ou tous les Jeudis.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Est-ce que les Gens de Qualité en ont?

MAISTRE DE MVSIQVE.

Oüy, Monsieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

J'en auray donc. Cela sera-t-il beau?

MAISTRE DE MVSIQVE.

Sans doute. Il vous faudra trois Voix, un Dessus, une Haute-Contre, & une Basse, qui seront accompagnées d'une Basse de Viole, d'un Theorbe & d'un Clavessin pour les Basses continuës, avec deux Dessus de Violon pour joüer les Ritornelles.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il y faudra mettre aussi une Trompette Marine. La Trompette Marine est un Instrument qui me plaist, & qui est harmonieux.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantost de m'envoyer des Musiciens, pour chanter à Table.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mais sur tout, que le Ballet soit beau.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Vous en ferez content, & entr'autres choses de certains Menüets que vous y verrez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah les Menüets sont ma Dance, & je veux que vous me les voyez dancer. Allons, mon Maistre.

MAISTRE A DANCER.

Vn Chapeau, Monsieur, s'il vous plaist. La, la, la; La, la, la, la, la, la; La, la, la, *bis;* La, la, la; La la. En cadence, s'il vous plaist. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiez. La, la, la, la, la. Haussez la teste. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez vostre corps.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Euh?

MAISTRE DE MVSIQVE.

Voila qui est le mieux du monde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

A propos. Aprenez-moy comme il faut faire une Reverence pour saluer une Marquise; j'en auray besoin tantost.

MAISTRE A DANCER.

Vne Reverence pour saluer une Marquise?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy. Vne Marquise qui s'apelle Dorimene.

MAISTRE A DANCER.

Donnez-moy la main.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendray bien.

MAISTRE A DANCER.

Si vous voulez la ſaluer avec beaucoup de reſpect, il faut faire d'abord une Reverence en arriere, puis marcher vers elle avec trois Reverences en avant, & à la derniere vous baiſſer juſqu'à ſes genoux.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Faites un peu. Bon.

I. LAQVAIS.

Monſieur, voila voſtre Maiſtre d'Armes qui eſt là.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Dy-luy qu'il entre icy pour me donner Leçon. Je veux que vous me voyez faire.

SCENE II.

Maiſtre d'armes, Maiſtre de muſique, Maiſtre à dancer, Monſieur Iourdain, 2. Laquais.

MAISTRE D'ARMES *apres luy avoir mis le Fleuret à la main.*

Allons, Monſieur, la reverence. Voſtre corps droit. Un peu panché ſur la cuiſſe gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds ſur une meſme ligne. Voſtre

poignet à l'opofite de voftre hanche. La pointe de voftre Epée vis-à-vis de voftre épaule. Le bras pas tout-à-fait fi étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La tefte droite. Le regard affuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moy l'Epée de quarte, & achevez de mefme. Une, Deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un faut en arriere. Quand vous portez la Botte, Monfieur, il faut que l'Epée parte la premiere, & que le corps foit bien effacé. Une, Deux. Allons, touchez-moy l'Epée de tierce, & achevez de mefme. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, Deux. Remettez-vous. Redoublez. Un faut en arriere. En garde, Monfieur, en garde.

Le Maiftre d'Armes luy pouffe deux ou trois Bottes, en luy difant, En garde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Euh?

MAISTRE DE MVSIQVE.

Vous faites des merveilles.

MAISTRE D'ARMES.

Je vous l'ay déja dit; tout le fecret des Armes ne confifte qu'en deux chofes, à donner, & à ne point recevoir: Et comme je vous fis voir l'autre jour par raifon démonftrative, il eft impoffible que vous receviez, fi vous fçavez détourner l'Epée de voftre ennemy de la ligne de voftre corps; ce qui ne dépend feulement que d'un petit mouvement du poignet ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEVR IOVRDAIN.

De cette façon donc un Homme, fans avoir du

cœur, eſt ſeur de tuer ſon Homme, & de n'eſtre point tué ?

MAISTRE D'ARMES.

Sans doute. N'en viſtes-vous pas la démonſtration?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy.

MAISTRE D'ARMES.

Et c'eſt en quoy l'on voit de quelle conſideration nous autres nous devons eſtre dans un Etat, & combien la Science des Armes l'emporte hautement ſur toutes les autres Sciences inutiles, comme la Dance, la Muſique, la...

MAISTRE A DANCER.

Tout-beau, Monſieur le Tireur d'Armes. Ne parlez de la Dance qu'avec reſpect.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Aprenez, je vous prie, à mieux traitter l'excellence de la Muſique.

MAISTRE D'ARMES.

Vous eſtes de plaiſantes Gens, de vouloir comparer vos Sciences à la mienne !

MAISTRE DE MVSIQVE.

Voyez un peu l'Homme d'importance !

MAISTRE A DANCER.

Voila un plaiſant Animal, avec ſon Plaſtron !

MAISTRE D'ARMES.

Mon petit Maiſtre à Dancer, je vous ferois dancer

comme il faut. Et vous, mon petit Muſicien, je vous ferois chanter de la belle maniere.

MAISTRE A DANCER.

Monſieur le Batteur de Fer, je vous aprendray voſtre Meſtier.

MONSIEVR IOVRDAIN *au Maiſtre à Dancer.*

Eſtes-vous fou de l'aller quereller, luy qui entend la tierce & la quarte, & qui ſçait tuer un Homme par raiſon démonſtrative ?

MAISTRE A DANCER.

Je me moque de ſa raiſon démonſtrative, & de ſa tierce, & de ſa quarte.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tout-doux, vous dis-je.

MAISTRE D'ARMES.

Comment ? petit Impertinent.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Eh mon Maiſtre d'Armes.

MAISTRE A DANCER.

Comment ? grand Cheval de Caroſſe.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Eh mon Maiſtre à Dancer.

MAISTRE D'ARMES

Si je me jette ſur vous...

MONSIEVR IOVRDAIN.

Doucement.

MAISTRE A DANCER.

Si je mets ſur vous la main...

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tout-beau.

MAISTRE D'ARMES.

Je vous étrilleray d'un air...

MONSIEVR IOVRDAIN.

De grace.

MAISTRE A DANCER.

Je vous roſſeray d'une maniere...

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous prie.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Laiſſez-nous un peu luy aprendre à parler.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mon Dieu, arreſtez-vous.

SCENE III.

Maiſtre de philoſophie,
Maiſtre de muſique, Maiſtre à dancer,
Maiſtre d'armes,
Monſieur Iourdain, Laquais.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hola, Monſieur le Philoſophe, vous arrivez tout à

propos avec voſtre Philoſophie. Venez un peu mettre la Paix entre ces Perſonnes-cy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'eſt-ce donc? Qu'y a-t-il, Meſſieurs?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ils ſe ſont mis en colere pour la preference de leurs Profeſſions, juſqu'à ſe dire des injures, & vouloir en venir aux mains.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoy, Meſſieurs, faut-il s'emporter de la ſorte? & n'avez-vous point leu le docte Traitté que Seneque a compoſé de la Colere? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux, que cette paſſion, qui fait d'un Homme une Beſte feroce? Et la Raiſon ne doit-elle pas eſtre maiſtreſſe de tous nos mouvemens?

MAISTRE A DANCER.

Comment, Monſieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en mépriſant la Dance que j'exerce, & la Muſique dont il fait profeſſion?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Un Homme ſage eſt au deſſus de toutes les injures qu'on luy peut dire; & la grande réponſe qu'on doit faire aux outrages, c'eſt la modération, & la patience.

MAISTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs Profeſſions à la mienne.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'eſt pas de vaine gloire, & de condition, que les Hommes doivent diſputer

entr'eux; & ce qui nous diſtingue parfaitement les uns des autres, c'eſt la Sageſſe, & la Vertu.

MAISTRE A DANCER.

Je luy ſoûtiens que la Dance eſt une Science à laquelle on ne peut faire aſſez d'honneur.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Et moy, que la Muſique en eſt une que tous les Siecles ont reverée.

MAISTRE D'ARMES.

Et moy, je leur ſoûtiens à tous deux, que la Science de tirer des Armes, eſt la plus belle & la plus neceſſaire de toutes les Sciences.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que ſera donc la Philoſophie? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moy avec cette arrogance; & de donner impudemment le nom de Science à des choſes que l'on ne doit pas meſme honorer du nom d'Art, & qui ne peuvent eſtre compriſes que ſous le nom de Meſtier miſerable de Gladiateur, de Chanteur, & de Baladin!

MAISTRE D'ARMES.

Allez, Philoſophe de chien.

MAISTRE DE MVSIQVE.

Allez, Beliſtre de Pédant.

MAISTRE A DANCER.

Allez, Cuiſtre fieffé.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Comment? Marauts que vous eſtes...

Le Philoſophe ſe jette ſur eux, & tous trois le chargent de coups, & ſortent en ſe battant.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Infames ! coquins ! inſolens !

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

MAISTRE D'ARMES.

La peſte l'Animal.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Meſſieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens !

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

MAISTRE A DANCER.

Diantre ſoit de l'Aſne baſté.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Meſſieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Scelerats !

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

MAISTRE DE MVSIQUE.

Au Diable l'impertinent.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Meſſieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons! gueux! traiſtres! impoſteurs!

Ils ſortent.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monſieur le Philoſophe, Meſſieurs, Monſieur le Philoſophe, Meſſieurs, Monſieur le Philoſophe. Oh battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y ſçaurois que faire, & je n'iray pas gaſter ma Robe pour vous ſéparer. Je ſerois bien fou, de m'aller fourer parmy eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE IV.

Maiſtre de philoſophie, Monſieur Iourdain.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE *en racommodant ſon Colet.*

Venons à noſtre Leçon.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah! Monſieur, je ſuis fâché des coups qu'ils vous ont donné.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'eſt rien. Un Philoſophe ſçait recevoir comme il faut les choſes, & je vay compoſer contr'eux une Satyre du ſtyle de Iuvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laiſſons cela. Que voulez-vous aprendre?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tout ce que je pouray, car j'ay toutes les envies du monde d'eſtre ſçavant, & j'enrage que mon Pere & ma

Mere ne m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les Sciences, quand j'estois jeune.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable. Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago. Vous entendez cela, & vous sçavez le Latin sans doute.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, mais faites comme si je ne le sçavois pas. Expliquez-moy ce que cela veut dire.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que sans la Science, la Vie est presque une image de la Mort.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ce Latin-la a raison.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des Sciences?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oh oüy, je sçay lire & écrire.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaist-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous aprenne la Logique?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette Logique?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois operations de l'Esprit.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qui sont-elles, ces trois operations de l'Esprit?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la seconde, & la troisiéme. La premiere est, de bien concevoir par le moyen des Universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des Cathegories: Et la troisiéme, de bien tirer une consequence par le moyen des Figures. Barbara, Celarent, Dary, Ferio, Baralipton, &c.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila des mots qui sont trop rebarbatifs. Cette Logique-la ne me revient point. Aprenons autre chose qui soit plus joly.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous aprendre la Morale?

MONSIEVR IOVRDAIN.

La Morale?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette Morale?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traitte de la Felicité; Enseigne aux Hommes à modérer leurs passions, &...

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les Diables; & il n'y a Morale qui tienne, je me veux

mettre en colere tout mon ſaoul, quand il m'en prend envie.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Eſt-ce la Phyſique que vous voulez aprendre?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle chante cette Phyſique?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La Phyſique eſt celle qui explique les principes des choſes naturelles, & les proprietez du Corps; Qui diſcourt de la nature des Elemens, des Métaux, des Mineraux, des Pierres, des Plantes, & des Animaux, & nous enſeigne les cauſes de tous les Méteores, l'Arc-en-Ciel, les Feux volans, les Cométes, les Eclairs, le Tonnerre, la Foudre, la Pluye, la Neige, la Greſle, les Vents, & les Tourbillons.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de broüillaminy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous aprenne?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Aprenez-moy l'Ortographe.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Tres-volontiers.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Apres vous m'aprendrez l'Almanach, pour ſçavoir quand il y a de la Lune, & quand il n'y en a point.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien ſuivre voſtre penſée, & traitter cette matiere en Philoſophe, il faut commencer ſelon l'ordre des choſes, par une exacte connoiſſance de la nature des Lettres, & de la diferente maniere de les prononcer toutes. Et là-deſſus j'ay à vous dire, que les Lettres ſont diviſées en voyelles, ainſi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix ; & en conſonnes, ainſi appellées conſonnes, parce qu'elles ſonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverſes articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, V.

MONSIEVR IOVRDAIN.

J'entens tout cela.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, ſe forme en ouvrant fort la bouche, A.

MONSIEVR IOVRDAIN.

A, A, oüy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, ſe forme en r'aprochant la machoire d'enbas de celle d'enhaut, A, E.

MONSIEVR IOVRDAIN.

A, E, A, E. Ma foy oüy. Ah que cela eſt beau !

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en r'aprochant encore davantage les machoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

MONSIEVR IOVRDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela eſt vray. Vive la Science.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, ſe forme en r'ouvrant les machoires, & r'aprochant les levres par les deux coins, le haut & le bas, O.

MONSIEVR IOVRDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juſte. A, E, I, O, I, O Cela eſt admirable! I, O, I, O.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait juſtement comme un petit rond qui repreſente un O.

MONSIEVR IOVRDAIN.

O, O, O. Vous avez raiſon. O. Ah la belle choſe, que de ſçavoir quelque choſe!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, V, ſe forme en r'aprochant les dents ſans les joindre entierement, & allongeant les deux levres en dehors, les aprochant auſſi l'une de l'autre ſans les joindre tout-à-fait, V.

MONSIEVR IOVRDAIN.

V, V. Il n'y a rien de plus veritable, V.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux levres s'allongent comme ſi vous faiſiez la mouë : D'où vient que ſi vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de luy, vous ne ſçauriez luy dire que V.

MONSIEVR IOVRDAIN.

V, V. Cela eſt vray. Ah que n'ay-je étudié plutoſt, pour ſçavoir tout cela!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres Lettres, qui ſont les conſonnes.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Eſt-ce qu'il y a des choſes auſſi curieuſes qu'à celles-cy?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La conſonne, D, par exemple, ſe prononce en donnant du bout de la langue au deſſus des dents d'enhaut, DA.

MONSIEVR IOVRDAIN.

DA, DA. Oüy. Ah les belles choſes! les belles choſes!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en apuyant les dents d'enhaut ſur la levre de deſſous, FA.

MONSIEVR IOVRDAIN.

FA, FA. C'eſt la verité. Ah mon Pere, & ma Mere, que je vous veux de mal!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue juſqu'au haut du palais; de ſorte qu'eſtant frolée par l'air qui ſort avec force, elle luy cede, & revient toûjours au meſme endroit, faiſant une maniere de tremblement, R, ra.

MONSIEVR IOVRDAIN.

R, r, ra; R, r, r, r, r, ra. Cela eſt vray. Ah l'habile Homme que vous eſtes! & que j'ay perdu de temps! R, r, r, ra.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliqueray à fond toutes ces curiositez

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous en prie. Au reste il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une Personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à luy écrire quelque chose dans un petit Billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort-bien.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ce sera galant, oüy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des Vers que vous luy voulez écrire?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, non, point de Vers.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la Prose?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, je ne veux ny Prose, ny Vers.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Pourquoy?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la Prose, ou les Vers.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il n'y a que la Prose, ou les Vers ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur : Tout ce qui n'est point Prose, est Vers ; & tout ce qui n'est point Vers, est Prose.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

De la Prose.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quoy, quand je dis, Nicole, aportez-moy mes Pantouffles, & me donnez mon Bonnet de nuit, c'est de la Prose ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Oüy, Monsieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Par ma foy, il y a plus de quarante ans que je dis de la Prose, sans que j'en sçeusse rien ; & je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir apris cela. Je voudrois donc luy mettre dans un Billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrois que cela fut mis d'une maniere galante ; que cela fut tourné gentiment.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux reduisent vostre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit & jour pour elle les violences d'un...

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela ; Je ne veux que ce que je vous ay dit : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me ſont mourir d'amour.*

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la choſe.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, vous dy-je, je ne veux que ces ſeules paroles-là dans le Billet; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverſes manieres dont on les peut mettre.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premierement comme vous avez dit : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me ſont mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me ſont, belle Marquiſe, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me ſont, belle Marquiſe, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquiſe, d'amour me ſont.* Ou bien : *Me ſont vos beaux yeux mourir, belle Marquiſe, d'amour.*

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mais de toutes ces façons-là, laquelle eſt la meilleure?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me ſont mourir d'amour.*

MONSIEVR IOVRDAIN.

Cependant je n'ay point étudié, & j'ay fait cela tout

du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manqueray pas.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment, mon Habit n'eſt point encore arrivé?

2. LAQUAIS.

Non, Monſieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ce maudit Tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ay tant d'affaires. J'enrage. Que la fievre quartaine puiſſe ſerrer bien fort le Bourreau de Tailleur. Au Diable le Tailleur. La peſte étouffe le Tailleur. Si je le tenois maintenant ce Tailleur déteſtable, ce chien de Tailleur-la, ce traiſtre de Tailleur, je...

SCENE V.

Maiſtre tailleur,
Garçon tailleur portant l'Habit de Monſieur Iourdain,
Monſieur Iourdain, Laquais.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah vous voila. Je m'allois mettre en colere contre vous.

MAISTRE TAILLEVR.

Je n'ay pas pû venir plutoſt, & j'ay mis vingt Garçons apres voſtre Habit.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous m'avez envoyé des Bas de ſoye ſi étroits, que j'ay eu toutes les peines du monde à les mettre, & il y a déja deux mailles de rompuës.

MAISTRE TAILLEVR.

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, ſi je romps toûjours des mailles. Vous m'avez auſſi fait faire des Souliers qui me bleſſent furieuſement.

MAISTRE TAILLEVR.

Point du tout, Monſieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment point du tout!

MAISTRE TAILLEVR.

Non, ils ne vous bleſſent point.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous dis qu'ils me bleſſent, moy.

MAISTRE TAILLEVR.

Vous vous imaginez cela.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le ſens. Voyez la belle raiſon.

MAISTRE TAILLEVR.

Tenez, voila le plus bel Habit de la Cour, & le mieux aſſorty. C'eſt un chef-d'œuvre, que d'avoir inventé un Habit ſérieux, qui ne fut pas noir; & je le donne en ſix coups aux Tailleurs les plus éclairez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cecy? Vous avez mis les fleurs en enbas.

MAISTRE TAILLEVR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Eſt-ce qu'il faut dire cela?

MAISTRE TAILLEVR.

Oüy vrayment. Toutes les Perſonnes de Qualité les portent de la ſorte.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Les Perſonnes de Qualité portent les fleurs en enbas?

MAISTRE TAILLEVR.

Oüy, Monſieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oh voila qui eſt donc bien.

MAISTRE TAILLEVR.

Si vous voulez, je les mettray en enhaut.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, non.

MAISTRE TAILLEVR.

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, vous dy-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'Habit m'aille bien?

MAISTRE TAILLEVR.

Belle demande. Je défie un Peintre, avec ſon pinceau, de vous faire rien de plus juſte. J'ay chez moy un Garçon, qui pour monter une Ringrave, eſt le plus grand Génie du Monde; & un autre, qui pour aſſembler un Pourpoint, eſt le Héros de noſtre Temps.

MONSIEVR IOVRDAIN.

La Perruque, & les Plumes, ſont-elles comme il faut.

MAISTRE TAILLEVR.

Tout eſt bien.

MONSIEVR IOVRDAIN, *en regardant l'Habit du Tailleur.*

Ah, ah, Monſieur le Tailleur, voila de mon étoffe du dernier Habit que vous m'avez fait. Je la reconnoy bien.

MAISTRE TAILLEVR.

C'eſt que l'étoffe me ſembla ſi belle, que j'en ay voulu lever un Habit pour moy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

MAISTRE TAILLEVR.

Voulez-vous mettre voſtre Habit?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, donnez-moy.

MAISTRE TAILLEVR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ay amené des Gens pour vous habiller en cadance, & ces ſortes d'Habits ſe mettent avec ceremonie. Hola, entrez vous

autres. Mettez cet Habit à Monſieur, de la maniere que vous faites aux Perſonnes de Qualité.

Quatre Garçons Tailleurs entrent, dont deux luy arrachent le Haut-de-chauſſe de ſes Exercices, & deux autres la Camiſole, puis ils luy mettent ſon Habit neuf; & Monſieur Iourdain ſe promene entr'eux, & leur montre ſon Habit, pour voir s'il eſt bien. Le tout à la cadance de toute la Simphonie.

GARÇON TAILLEVR.

Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaiſt, aux Garçons quelque choſe pour boire.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment m'appellez-vous ?

GARÇON TAILLEVR.

Mon Gentilhomme.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mon Gentilhomme! Voila ce que c'eſt, de ſe mettre en Perſonne de Qualité. Allez-vous-en demeurer toûjours habillé en Bourgeois, on ne vous dira point mon Gentilhomme. Tenez, voila pour mon Gentilhomme.

GARÇON TAILLEVR.

Monſeigneur, nous vous ſommes bien obligez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monſeigneur, oh, oh! Monſeigneur! Attendez, mon amy, Monſeigneur merite quelque choſe, & ce n'eſt pas une petite parole que Monſeigneur. Tenez, voila ce que Monſeigneur vous donne.

GARÇON TAILLEVR.

Monſeigneur, nous allons boire tous à la ſanté de voſtre Grandeur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voſtre Grandeur, oh, oh, oh! Attendez, ne vous en allez pas. A moy, voſtre Grandeur! Ma foy, s'il va juſqu'à l'Alteſſe, il aura toute la Bourſe. Tenez, voila pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEVR.

Monſeigneur, nous la remercions tres-humblement de ſes liberalitez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il a bien fait, je luy allois tout donner.

Les quatre Garçons Tailleurs ſe réjoüiſſent par une Dance, qui fait le ſecond Intermede.

Fin du Second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Monſieur Iourdain, Laquais.

MONSIEVR IOVRDAIN.

VIVEZ-MOY, que j'aille un peu montrer mon Habit par la Ville; & ſur tout, ayez ſoin tous deux de marcher immédiatement ſur mes pas, afin qu'on voye bien que vous eſtes à moy.

LAQVAIS.

Oüy, Monſieur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Apellez-moy Nicole, que je luy donne quelques ordres. Ne bougez, la voila.

SCENE II.

Nicole, Monſieur Iourdain, Laquais.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Nicole!

NICOLE.

Plaiſt-il?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ecoutez.

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Que veut dire cette Coquine-la?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voila baſty! Hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah, ah, mon Dieu. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quelle Friponne eſt-ce là? Te moques-tu de moy?

NICOLE.

Nenny, Monſieur, j'en ſerois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ie te bailleray ſur le nez, ſi tu ris davantage.

NICOLE.

Monſieur, je ne puis pas m'en empeſcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tu ne t'arrefteras pas ?

NICOLE.

Monfieur, je vous demande pardon ; mais vous eftes fi plaifant, que je ne fçaurois me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mais voyez quelle infolence.

NICOLE.

Vous eftes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excufer. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tien, fi tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'apliqueray fur la jouë le plus grand foufflet qui fe foit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monfieur, voila qui eft fait, je ne riray plus.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Prens-y bien garde. Il faut que pour tantoft tu nettoyes...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la Salle, &...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Encore.

NICOLE.

Tenez, Monſieur, battez-moy plutoſt, & me laiſſez rire tout mon ſaoul, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monſieur, je vous prie de me laiſſer rire. Hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Si je te prens...

NICOLE.

Monſieur, eur, je creveray, ay, ſi je ne ry. Hi, hi, hi.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mais a-t-on jamais veu une Pendarde comme celle-là? qui me vient rire inſolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.

Que voulez-vous que je faſſe, Monſieur?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Que tu ſonges, Coquine, à preparer ma Maiſon pour la Compagnie qui doit venir tantoſt.

NICOLE.

Ah, par ma foy, je n'ay plus envie de rire; & toutes vos Compagnies font tant de desordre ceans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ne dois-je point pour toy fermer ma Porte à tout le Monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines Gens.

SCENE III.

Madame Iourdain, Monsieur Iourdain, Nicole, Laquais.

MADAME IOVRDAIN.

Ah, ah, voicy une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon Mary, que cet équipage-la? Vous moquez-vous du Monde, de vous estre fait enharnacher de la sorte? & avez-vous envie qu'on se raille par tout de vous?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il n'y a que des Sots, & des Sottes, ma Femme, qui se railleront de moy.

MADAME IOVRDAIN.

Vrayment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, & il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le Monde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Qui eſt donc tout ce Monde-la, s'il vous plaiſt?

MADAME IOVRDAIN.

Tout ce Monde-la eſt un Monde qui a raiſon, & qui eſt plus ſage que vous. Pour moy, je ſuis ſcandaliſée de la vie que vous menez. Je ne ſçay plus ce que c'eſt que noſtre Maiſon. On diroit qu'il eſt ceans Careſme-prenant tous les jours; Et dés le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de Violons & de Chanteurs, dont tout le voiſinage ſe trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne ſçaurois plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de Gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la bouë dans tous les Quartiers de la Ville, pour l'apporter icy; & la pauvre Françoiſe eſt preſque ſur les dents, à frotter les planchers que vos biaux Maiſtres viennent crotter regulierement tous les jours.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüais, noſtre Servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une Païſanne.

MADAME IOVRDAIN.

Nicole a raiſon, & ſon ſens eſt meilleur que le voſtre. Je voudrois bien ſçavoir ce que vous penſez faire d'un Maiſtre à Dancer à l'âge que vous avez?

NICOLE.

Et d'un grand Maiſtre Tireur d'Armes, qui vient, avec ſes battemens de pied, ébranler toute la Maiſon, & nous déraciner tous les carriaux de noſtre Salle?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taiſez-vous, ma Servante, & ma Femme.

MADAME IOVRDAIN.

Eſt-ce que vous voulez aprendre à dancer, pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Eſt-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taiſez-vous, vous dis-je, vous eſtes des ignorantes l'une & l'autre, & vous ne ſçavez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME IOVRDAIN.

Vous devriez bien plutoſt ſonger à marier voſtre Fille, qui eſt en âge d'eſtre pourveuë.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ſongeray à marier ma Fille, quand il ſe preſentera un Party pour elle; mais je veux ſonger auſſi à apprendre les belles choſes.

NICOLE.

J'ay encore oüy dire, Madame, qu'il a pris aujourd'huy, pour renfort de potage, un Maiſtre de Philoſophie.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'Eſprit, & ſçavoir raiſonner des choſes parmy les honneſtes Gens.

MADAME IOVRDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au College vous faire donner le foüet, à voſtre âge?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Pourquoy non? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure, le foüet, devant tout le Monde, & ſçavoir ce qu'on aprend au College.

NICOLE.

Oüy, ma foy, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Sans doute.

MADAME IOVRDAIN.

Tout cela eſt fort neceſſaire pour conduire voſtre Maiſon.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Aſſurément. Vous parlez toutes deux comme des Beſtes, & j'ay honte de voſtre ignorance. Par exemple, ſçavez-vous, vous, ce que c'eſt que vous dites à cette heure?

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, je ſçay que ce que je dis eſt fort bien dit, & que vous devriez ſonger à vivre d'autre ſorte.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'eſt que les paroles que vous dites icy?

MADAME IOVRDAIN.

Ce ſont des paroles bien ſenſées, & voſtre conduite ne l'eſt guéres.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande;

Ce que je parle avec vous, Ce que je vous dy à cette heure, qu'eſt-ce que c'eſt?

MADAME IOVRDAIN.

Des Chanſons.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hé non, ce n'eſt pas cela. Ce que nous diſons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

MADAME IOVRDAIN.

Hé bien?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment eſt-ce que cela s'apelle?

MADAME IOVRDAIN.

Cela s'apelle comme on veut l'apeller.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'eſt de la Proſe, ignorante.

MADAME IOVRDAIN.

De la Proſe!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, de la Proſe. Tout ce qui eſt Proſe, n'eſt point Vers; & tout ce qui n'eſt point Vers, eſt Proſe. Heu, voila ce que c'eſt d'étudier. Et toy, ſçais-tu bien comme il faut faire pour dire un V?

NICOLE.

Comment?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy. Qu'eſt-ce que tu fais quand tu dis un V?

NICOLE.

Quoy?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Dis un peu, V, pour voir?

NICOLE.

Hé bien, V.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Queſt-ce que tu fais?

NICOLE.

Ie dy, V.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy; mais quand tu dis, V, qu'eſt-ce que tu fais?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEVR IOVRDAIN.

O l'étrange choſe, que d'avoir à faire à des Beſtes! Tu allonges les levres en dehors, & aproches la machoire d'enhaut de celle d'enbas, V, vois-tu? V. Je fais la mouë, V.

NICOLE.

Oüy, cela eſt biau.

MADAME IOVRDAIN.

Voila qui eſt admirable.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'eſt bien autre choſe, ſi vous aviez veu O, & DA, DA, & FA, FA.

MADAME IOVRDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que tout ce galimatias-la?

NICOLE.

Dequoy eſt-ce que tout cela guerit?

MONSIEVR IOVRDAIN.

J'enrage, quand je voy des Femmes ignorantes.

MADAME IOVRDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces Gens-la, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et ſur tout ce grand eſcogriſe de Maiſtre d'Armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüais, ce Maiſtre d'Armes vous tient fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure. *Il fait aporter les Fleurets, & en donne un à Nicole.* Tien; Raiſon démonſtrative. La ligne du corps. Quand on pouſſe en quarte, on n'a qu'à faire cela; & quand on pouſſe en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voila le moyen de n'eſtre jamais tué; & cela n'eſt-il pas beau, d'eſtre aſſuré de ſon fait, quand on ſe bat contre quelqu'un? La, pouſſe-moy un peu pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoy? *Nicole luy pouſſe pluſieurs coups.*

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tout-beau. Hola, oh, doucement. Diantre ſoit la Coquine.

NICOLE.

Vous me dites de pouſſer.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy; mais tu me pouſſes en tierce, avant que de

pousser en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME IOVRDAIN.

Vous estes fou, mon Mary, avec toutes vos fantaisies, & cela vous est venu depuis que vous vous meslez de hanter la Noblesse.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Lors que je hante la Noblesse, je fais paroistre mon jugement; & cela est plus beau que de hanter vostre Bourgeoisie.

MADAME IOVRDAIN.

Camon vrayment. Il y a fort à gagner à frequenter vos Nobles, & vous avez bien operé avec ce beau Monsieur le Comte dont vous vous estes embeguiné.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Paix. Songez à ce que vous dites. Sçavez-vous bien, ma Femme, que vous ne sçavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de luy? C'est une Personne d'importance plus que vous ne pensez; Un Seigneur que l'on considere à la Cour, & qui parle au Roy tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez moy si souvent une Personne de cette qualité, qui m'apelle son cher Amy, & me traite comme si j'estois son égal? Il a pour moy des bontez qu'on ne devineroit jamais; & devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moy-mesme confus.

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, il a des bontez pour vous, & vous fait des caresses, mais il vous emprunte vostre argent.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hé bien, ne m'eſt-ce pas de l'honneur, de preſter de l'argent à un Homme de cette condition-la? & puis-je faire moins pour un Seigneur qui m'apelle ſon cher Amy?

MADAME IOVRDAIN.

Et ce Seigneur, que fait-il pour vous?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Des choſes dont on ſeroit étonné, ſi on les ſçavoit.

MADAME IOVRDAIN.

Et quoy?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Baſte, je ne puis pas m'expliquer. Il ſuffit que ſi je luy ay preſté de l'argent, il me le rendra bien, & avant qu'il ſoit peu.

MADAME IOVRDAIN.

Oüy. Attendez-vous à cela.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Aſſurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, oüy, il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il m'a juré ſa foy de Gentilhomme.

MADAME IOVRDAIN.

Chanſons.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüais, vous eſtes bien obſtinée, ma Femme; Je vous dy qu'il me tiendra parole, j'en ſuis ſeûr.

MADAME IOVRDAIN.

Et moy, je ſuis ſeûre que non, & que toutes les careſſes qu'il vous fait ne ſont que pour vous enjoler.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taiſez-vous. Le voicy.

MADAME IOVRDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-eſtre encore vous faire quelque emprunt; & il me ſemble que j'ay diſné, quand je le voy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taiſez-vous, vous dis-je.

SCENE IV.

Dorante, Monſieur Iourdain, Madame Iourdain, Nicole.

DORANTE.

Mon cher Amy, Monſieur Jourdain, comment vous portez-vous?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Fort-bien, Monſieur, pour vous rendre mes petits ſervices.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voila, comment ſe porte-t-elle?

MADAME IOVRDAIN.

Madame Jourdain ſe porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monſieur Jourdain, vous voila le plus propre du monde!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet Habit, & nous n'avons point de jeunes Gens à la Cour qui ſoient mieux faits que vous.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hay, hay.

MADAME IOVRDAIN.

Il le grate par où il ſe demange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela eſt tout-à-fait galant.

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, auſſi ſot par derriere que par devant.

DORANTE.

Ma foy, Monſieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous eſtes l'Homme du monde que j'eſtime le plus, & je parlois de vous encore ce matin dans la Chambre du Roy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monſieur. *A Madame Iourdain.* Dans la Chambre du Roy!

DORANTE.

Allons, mettez...

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monſieur, je ſçay le reſpect que je vous doy.

DORANTE.

Mon Dieu, mettez; point de cerémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monſieur...

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monſieur Jourdain, vous eſtes mon Amy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monſieur, je ſuis voſtre Serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvriray point, ſi vous ne vous couvrez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

J'aime mieux eſtre incivil, qu'importun.

DORANTE.

Je ſuis voſtre debiteur, comme vous le ſçavez.

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, nous ne le ſçavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez genereuſement preſté de l'argent en pluſieurs occaſions, & m'avez obligé de la meilleure grace du monde, aſſurément.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Monſieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je ſçais rendre ce qu'on me preſte, & reconnoiſtre les plaiſirs qu'on me fait.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je n'en doute point, Monſieur.

DORANTE.

Je veux ſortir d'affaire avec vous ; & je viens icy pour faire nos comptes enſemble.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hé bien, vous voyez voſtre impertinence, ma Femme.

DORANTE.

Je ſuis Homme qui aime à m'acquiter le plutoſt que je puis.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous le diſois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous doy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous voila, avec vos ſoupçons ridicules.

DORANTE.

Vous ſouvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez preſté ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je croy que oüy. J'en ay fait un petit Memoire. Le voicy. Donné à vous une fois, deux cens Loüis.

DORANTE.

Cela eſt vray.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Une autre fois, ſix-vingts.

DORANTE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ces trois articles ſont quatre cens ſoixante Loüis, qui valent cinq mille ſoixante livres.

DORANTE.

Le compte eſt fort bon. Cinq mille ſoixante livres.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mille huit cens trente-deux livres à voſtre Plumaſſier.

DORANTE.

Juſtement.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Deux mille ſept cens quatre-vingts livres à voſtre Tailleur.

DORANTE.

Il eſt vray.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quatre mille trois cens ſeptante-neuf livres douze ſols huit deniers à voſtre Marchand.

DORANTE.

Fort-bien. Douze ſols huit deniers : Le compte eſt juſte.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Et mille ſept cens quarante-huit livres ſept ſols quatre deniers, à voſtre Sellier.

DORANTE.

Tout cela eſt veritable. Qu'eſt-ce que cela fait ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cens livres.

DORANTE.

Somme totale eſt juſte ; Quinze mille huit cens livres. Mettez encore deux cens Piſtoles que vous m'allez donner, cela fera juſtement dix-huit mille francs, que je vous payeray au premier jour.

MADAME IOVRDAIN.

Hé bien, ne l'avois-je pas bien deviné ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Eh non.

MADAME IOVRDAIN.

Cet Homme-là fait de vous une Vache à lait.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taiſez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en iray chercher ailleurs.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, Monſieur.

MADAME IOVRDAIN.

Il ne ſera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taiſez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire ſi cela vous embaraſſe.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Point, Monſieur.

MADAME IOVRDAIN.

C'eſt un vray enjoleux.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taiſez-vous donc.

MADAME IOVRDAIN.

Il vous ſuçera juſqu'au dernier ſou.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous tairez-vous?

DORANTE.

J'ay force Gens qui m'en preſteroient avec joye: mais comme vous eſtes mon meilleur Amy, j'ay crû que je vous ferois tort, ſi j'en demandois à quelqu'autre.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous me faites. Je vay querir voſtre affaire.

MADAME IOVRDAIN.

Quoy, vous allez encor luy donner cela?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Que faire? Voulez-vous que je refuſe un Homme de cette condition-la, qui a parlé de moy ce matin dans la Chambre du Roy?

MADAME IOVRDAIN.

Allez, vous eſtes une vraye Dupe.

SCENE V.

Dorante, Madame Iourdain, Nicole.

DORANTE.

Vous me ſemblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain?

MADAME IOVRDAIN.

J'ay la teſte plus groſſe que le poing, & ſi elle n'eſt pas enflée

DORANTE.

Mademoiſelle voſtre Fille, où eſt-elle, que je ne la voy point?

MADAME IOVRDAIN.

Mademoiſelle ma Fille eſt bien où elle eſt.

DORANTE.

Comment ſe porte-t-elle?

MADAME IOVRDAIN.

Elle ſe porte ſur ſes deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec

elle, le Ballet & la Comedie que l'on fait chez le Roy?

MADAME IOVRDAIN.

Oüy vrayment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je penſe, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des Amans dans voſtre jeune âge, belle & d'agreable humeur comme vous eſtiez.

MADAME IOVRDAIN.

Tredame, Monſieur, eſt-ce que Madame Jourdain eſt décrépite, & la teſte luy groüille-t-elle déja?

DORANTE.

Ah ma foy, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne ſongeois pas que vous eſtes jeune, & je reſve le plus ſouvent. Je vous prie d'excuſer mon impertinence.

SCENE VI.

Monſieur Iourdain, Madame Iourdain, Dorante, Nicole.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila deux cens Loüis bien comptez.

DORANTE.

Je vous aſſure, Monſieur Jourdain, que je ſuis tout à vous, & que je brûle de vous rendre un ſervice à la Cour.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vous ſuis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le Divertiſſement Royal, je luy feray donner les meilleures places de la Salle.

MADAME IOVRDAIN.

Madame Jourdain vous baiſe les mains.

DORANTE *bas à Monſieur Iourdain.*

Noſtre belle Marquiſe, comme je vous ay mandé par mon Billet, viendra tantoſt icy pour le Ballet & le Repas; & je l'ay fait conſentir enfin au Cadeau que vous luy voulez donner.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cauſe.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ay veu, & je ne vous ay point mandé de nouvelles du Diamant que vous me miſtes entre les mains, pour luy en faire preſent de voſtre part; mais c'eſt que j'ay eu toutes les peines du monde à vaincre ſon ſcrupule, & ce n'eſt que d'aujourd'huy qu'elle s'eſt reſolüe à l'accepter.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce Diamant fera pour vous ſur ſon eſprit un effet admirable.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Plût au Ciel !

MADAME IOVRDAIN.

Quand il eſt une fois avec luy, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je luy ay fait valoir comme il faut la richeſſe de ce preſent, & la grandeur de voſtre amour.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ce ſont, Monſieur, des bontez qui m'accablent ; & je ſuis dans une confuſion la plus grande du monde, de voir une Perſonne de voſtre Qualité s'abaiſſer pour moy à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous ? Eſt-ce qu'entre Amis on s'arreſte à ces ſortes de ſcrupules ? Et ne feriez-vous pas pour moy la meſme choſe, ſi l'occaſion s'en offroit ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ho aſſurément, & de tres-grand cœur.

MADAME IOVRDAIN.

Que ſa preſence me peſe ſur les épaules !

DORANTE.

Pour moy, je ne regarde rien, quand il faut ſervir un Amy ; & lors que vous me fiſtes confidence de l'ardeur que vous aviez priſe pour cette Marquiſe agreable chez qui j'avois commerce, vous viſtes que d'abord je m'offris de moy-meſme à ſervir voſtre amour.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il eſt vray, ce ſont des bontez qui me confondent.

MADAME IOVRDAIN.

Eſt-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils ſe trouvent bien enſemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher ſon cœur. Les Femmes aiment ſur tout les dépenſes qu'on fait pour elles; & vos frequentes Serenades, & vos Bouquets continuels, ce ſuperbe Feu d'artifice qu'elle trouva ſur l'eau, le Diamant qu'elle a reçeu de voſtre part, & le Cadeau que vous luy preparez, tout cela luy parle bien mieux en faveur de voſtre amour, que toutes les paroles que vous auriez pû luy dire vous-meſme.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il n'y a point de dépenſes que je ne fiſſe, ſi par là je pouvois trouver le chemin de ſon cœur. Une Femme de Qualité a pour moy des charmes raviſſans, & c'eſt un honneur que j'acheterois au prix de toute choſe.

MADAME IOVRDAIN.

Que peuvent-ils tant dire enſemble? Va-t-en un peu tout doucement preſter l'oreille.

DORANTE.

Ce ſera tantoſt que vous joüirez à voſtre aiſe du plaiſir de ſa veuë, & vos yeux auront tout le temps de ſe ſatisfaire.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Pour eſtre en pleine liberté, j'ay fait en ſorte que ma Femme ira diſner chez ma Sœur, où elle paſſera toute l'apres-diſnée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, & voſtre Femme auroit pû nous embaraſſer. J'ay donné pour vous l'ordre qu'il faut au Cuiſinier, & à toutes les choſes qui ſont neceſſaires pour le Ballet. Il eſt de mon invention; & pourveu que l'execution puiſſe répondre à l'idée, je ſuis ſeûr qu'il ſera trouvé...

MONSIEVR IOVRDAIN *s'aperçoit que Nicole écoute, & luy donne un ſouflet.*

Oüais, vous eſtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaiſt.

SCENE VII.

Madame Iourdain, Nicole.

NICOLE.

Ma foy, Madame, la curioſité m'a couſté quelque choſe; mais je croy qu'il y a quelque anguille ſous roche, & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous ſoyez.

MADAME IOVRDAIN.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy, Nicole, que j'ay conçeu des ſoupçons de mon Mary. Je ſuis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, & je travaille à découvrir ce que ce peut eſtre. Mais ſongeons à ma Fille. Tu ſçais l'amour que Cleonte a pour elle. C'eſt un Homme qui me revient, & je veux aider ſa recherche, & luy donner Lucile, ſi je puis.

NICOLE.

En verité, Madame, je ſuis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces ſentimens ; car ſi le Maiſtre vous revient, le Valet ne me revient pas moins, & je ſouhaiterois que noſtre mariage ſe pût faire à l'ombre du leur.

MADAME IOVRDAIN.

Va-t-en luy parler de ma part, & luy dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire enſemble à mon Mary la demande de ma Fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye, & je ne pouvois recevoir une commiſſion plus agreable. Je vay, je penſe, bien réjoüir les Gens.

SCENE VIII.

Cleonte, Covielle, Nicole.

NICOLE.

Ah vous voila tout à propos. Je ſuis une Ambaſſadrice de joye, & je viens...

CLEONTE.

Retire-toy, perfide, & ne me vien point amuſer avec tes traiſtreſſes paroles.

NICOLE.

Eſt-ce ainſi que vous recevez...

CLEONTE.

Retire-toy, te dis-je, & va-t-en dire de ce pas à ton

infidelle Maiſtreſſe, qu'elle n'abuſera de ſa vie le trop ſimple Cleonte.

NICOLE.

Quel vertigo eſt-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dy-moy un peu ce que cela veut dire?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite Scelérate! Allons viſte, oſte-toy de mes yeux, vilaine, & me laiſſe en repos.

NICOLE.

Quoy, tu me viens auſſi...

COVIELLE.

Oſte-toy de mes yeux, te dis-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE.

Oüais! Quelle mouche les a piquez tous deux? Allons de cette belle hiſtoire informer ma Maiſtreſſe.

SCENE IX.

Cleonte, Covielle.

CLEONTE.

Quoy, traitter un Amant de la ſorte; & un Amant le plus fidelle, & le plus paſſionné de tous les Amans?

COVIELLE.

C'eſt une choſe épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une Perſonne toute l'ardeur, & toute la tendreſſe qu'on peut imaginer; Je n'aime rien au Monde qu'elle, & je n'ay qu'elle dans l'eſprit : Elle fait tous mes ſoins, tous mes deſirs, toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne penſe qu'à elle, je ne fais des ſonges que d'elle, je ne reſpire que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voila de tant d'amitié la digne récompenſe ! Je ſuis deux jours ſans la voir, qui ſont pour moy deux ſiecles effroyables; je la rencontre par hazard; mon cœur à cette veuë ſe ſent tout tranſporté, ma joye éclate ſur mon viſage; je vole avec raviſſement vers elle; & l'infidelle détourne de moy ſes regards, & paſſe bruſquement comme ſi de ſa vie elle ne m'avoit veu!

COVIELLE.

Je dis les meſmes choſes que vous!

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE.

Et à celle, Monſieur, de la pendarde de Nicole ?

CLEONTE.

Apres tant de ſacrifices ardans, de ſoûpirs, & de vœux que j'ay faits à ſes charmes!

COVIELLE.

Apres tant d'aſſidus hommages, de ſoins, & de ſervices que je luy ay rendus dans ſa Cuiſine!

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ay verſées à ſes genoux!

COVIELLE.

Tant de ſeaux d'eau que j'ay tirez au Puits pour elle!

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ay fait paroiſtre à la chérir plus que moy-meſme!

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ay ſoufferte à tourner la Broche à ſa place!

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLEONTE.

C'eſt une perfidie digne des plus grands chaſtimens.

COVIELLE.

C'eſt une trahiſon à meriter mille ſouflets.

CLEONTE.

Ne t'aviſe point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moy, Monſieur! Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne vien point m'excuſer l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes difcours pour la defendre, ne ferviront de rien.

COVIELLE.

Qui fonge à cela?

CLEONTE.

Je veux contr'elle conferver mon reffentiment, & rompre enfemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y confens.

CLEONTE.

Ce Monfieur le Comte qui va chez elle, luy donne peut-eftre dans la veuë; & fon efprit, je le voy bien, fe laiffe ébloüir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de fon inconftance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la voy courir, & ne luy laiffer pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'eft fort bien dit, & j'entre pour mon compte dans tous vos fentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit, & foûtien ma refolution contre tous les reftes d'amour qui me pouroient parler pour elle. Dy-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moy de fa Perfonne une peinture

qui me la rende méprisable; & marque-moy bien, pour m'en dégouster, tous les defauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur! Voila une belle Mijaurée, une Pimpesoüée bien bastie, pour vous donner tant d'amour! Je ne luy voy rien que de tres-médiocre, & vous trouverez cent Personnes qui seront plus dignes de vous. Premierement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela est vray, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feux, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oüy; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inspire des desirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLEONTE.

Non; mais elle est aisée, & bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler, & dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vray; mais elle a grace à tout cela, & ses ma-

nieres font engageantes, ont je ne sçay quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'Esprit...

CLEONTE.

Ah elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation....

CLEONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toûjours sérieuse.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjoûmens épanoüis, de ces joyes toûjours ouvertes? & vois-tu rien de plus impertinent, que des Femmes qui riënt à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que Personne du monde.

CLEONTE.

Oüy, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux Belles, on souffre tout des Belles.

COVIELLE.

Puis que cela va comme cela, je voy bien que vous avez envie de l'aimer toûjours.

CLEONTE.

Moy, j'aimerois mieux mourir ; & je vay la haïr autant que je l'ay aimée.

COVIELLE.

Le moyen, ſi vous la trouvez ſi parfaite.

CLEONTE.

C'eſt en quoy ma vangeance ſera plus éclatante ; en quoy je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voicy.

SCENE X.

Cleonte, Lucile, Covielle, Nicole.

NICOLE.

Pour moy, j'en ay eſté toute ſcandaliſée.

LVCILE.

Ce ne peut eſtre, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voila.

CLEONTE.

Je ne veux pas ſeulement luy parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LVCILE.

Qu'eſt-ce donc, Cleonte? qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LVCILE.

Quel chagrin vous possede?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LVCILE.

Estes-vous muet, Cleonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLEONTE.

Que voilà qui est scelerat!

COVIELLE.

Que cela est Iudas!

LVCILE.

Je voy bien que la rencontre de tantost a troublé votre esprit.

CLEONTE.

Ah, ah, on voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Nostre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre.

COVIELLE.

On a deviné l'encloüeure.

LVCILE.

N'est-il pas vray, Cleonte, que c'est là le sujet de vostre dépit?

CLEONTE.

Oüy, perfide, ce l'est, puis qu'il faut parler; & j'ay à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous

penſez de voſtre infidélité, que je veux eſtre le premier à rompre avecque vous, & que vous n'aurez pas l'avantage de me chaſſer. J'auray de la peine, ſans doute, à vaincre l'amour que j'ay pour vous; cela me cauſera des chagrins. Je ſouffriray un temps; mais j'en viendray à bout, & je me perceray plutoſt le cœur, que d'avoir la foibleſſe de retourner à vous.

COVIELLE.

Queuſſy, queumy.

LVCILE.

Voila bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire Cleonte, le ſujet qui m'a fait ce matin eviter voſtre abord.

CLEONTE.

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE.

Je te veux aprendre la cauſe qui nous a fait paſſer ſi viſte.

COVIELLE.

Je ne veux rien entendre.

LVCILE.

Sçachez que ce matin...

CLEONTE.

Non, vous dis-je.

NICOLE.

Aprens que...

COVIELLE.

Non, traiſtreſſe.

LVCILE.

Ecoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laiſſe-moy dire.

COVIELLE.

Je ſuis ſourd.

LVCILE.

Cleonte.

CLEONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle.

COVIELLE.

Point.

LVCILE.

Arreſtez.

CLEONTE

Chanſons.

NICOLE.

Entens-moy.

COVIELLE.

Bagatelles.

LVCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LVCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, ç'en eſt fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LVCILE.

Hé bien, puis que vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans voſtre penſée, & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE.

Puis que tu fais comme cela, prens-le tout comme tu voudras.

CLEONTE.

Sçachons donc le ſujet d'un ſi bel accueil.

LVCILE.

Il ne me plaiſt plus de le dire.

COVIELLE.

Aprens-nous un peu cette hiſtoire.

NICOLE.

Je ne veux plus, moy, te l'aprendre.

CLEONTE.

Dites-moy...

LVCILE.

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE.

Conte-moy...

NICOLE.

Non, je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace.

LVCILE.

Non, vous dy-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LVCILE.

Laiſſez-moy.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Oſte-toy de là.

CLEONTE.

Lucile.

LVCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux.

LVCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moy.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LVCILE.

Non, je n'en feray rien.

COVIELLE.

Gueris-moy l'eſprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaiſt pas.

CLEONTE.

Hé bien, puis que vous vous ſouciez ſi peu de me tirer de peine, & de vous juſtifier du traittement indigne que vous avez fait à ma flâme, vous me voyez, ingrate, pour la derniere fois, je vay loin de vous mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE.

Et moy, je vay ſuivre ſes pas.

LVCILE.

Cleonte.

NICOLE.

Covielle.

CLEONTE.

Eh?

COVIELLE.

Plaist-il?

LVCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ay dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LVCILE.

Vous allez mourir, Cleonte?

CLEONTE.

Oüy, cruelle, puis que vous le voulez.

LVCILE.

Moy, je veux que vous mouriez?

CLEONTE.

Oüy, vous le voulez.

LVCILE.

Qui vous le dit?

CLEONTE.

N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LVCILE.

Est-ce ma faute? Et si vous aviez voulu m'écouter,

ne vous aurois-je pas dit que l'avanture dont vous vous plaignez, a esté causée ce matin par la presence d'une vieille Tante, qui veut à toute force, que la seule aproche d'un Homme des-honore une Fille ; Qui perpetuellement nous sermone sur ce chapitre, & nous figure tous les Hommes comme des Diables qu'il faut fuir.

NICOLE.

Voila le secret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE.

Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE.

Il n'est rien de plus vray.

NICOLE.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE.

Nous rendrons-nous à cela ?

CLEONTE.

Ah, Lucile, qu'avec un mot de vostre bouche vous sçavez apaiser de choses dans mon cœur ! & que facilement on se laisse persuader aux Personnes qu'on aime !

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoüé par ces diantres d'animaux-la !

SCENE XI.

Madame Iourdain,
Cleonte, Lucile, Covielle, Nicole.

MADAME IOVRDAIN.

Ie ſuis bien aiſe de vous voir, Cleonte, & vous voila tout à propos. Mon Mary vient, prenez viſte voſtre temps pour luy demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah, Madame, que cette parole m'eſt douce, & qu'elle flate mes deſirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant? une faveur plus précieuſe?

SCENE XII.

Monſieur Iourdain, Madame Iourdain,
Cleonte, Lucile, Covielle, Nicole.

CLEONTE.

Monſieur, je n'ay voulu prendre perſonne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche aſſez pour m'en charger moy-meſme; & ſans autre détour, je vous diray que l'honneur d'eſtre voſtre Gendre eſt une faveur glorieuſe que je vous prie de m'accorder.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Avant que de vous rendre réponſe, Monſieur, je vous prie de me dire, ſi vous eſtes Gentilhomme.

CLEONTE.

Monſieur, la pluſpart des Gens ſur cette queſtion, n'heſitent pas beaucoup. On tranche le mot aiſément. Ce nom ne fait aucun ſcrupule à prendre, & l'uſage aujourd'huy ſemble en authoriſer le vol. Pour moy, je vous l'avouë, j'ay les ſentimens ſur cette matiere un peu plus délicats. Je trouve que toute impoſture eſt indigne d'un honneſte Homme, & qu'il y a de la lâcheté à déguiſer ce que le Ciel nous a fait naiſtre; à ſe parer aux yeux du monde d'un Titre dérobé; à ſe vouloir donner pour ce qu'on n'eſt pas. Je ſuis né de Parens, ſans doute, qui ont tenu des Charges honorables. Je me ſuis acquis dans les Armes l'honneur de ſix ans de ſervices, & je me trouve aſſez de bien pour tenir dans le Monde un rang aſſez paſſable : mais avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir pretendre; & je vous diray franchement que je ne ſuis point Gentilhomme.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Touchez là, Monſieur. Ma Fille n'eſt pas pour vous.

CLEONTE.

Comment?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous n'eſtes point Gentilhomme, vous n'aurez pas ma Fille.

MADAME IOVRDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec voſtre Gentilhomme? Eſt-ce que nous ſommes, nous autres, de la Coſte de S. Loüis?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taiſez-vous, ma Femme, je vous voy venir.

MADAME IOVRDAIN.

Deſcendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoiſie ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila pas le coup de langue.

MADAME IOVRDAIN.

Et voſtre Pere n'eſtoit-il pas Marchand auſſi bien que le mien ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

'Peſte ſoit de la Femme. Elle n'y a jamais manqué. Si voſtre Pere a eſté Marchand, tant-pis pour luy ; mais pour le mien, ce ſont des malaviſez qui diſent cela. Tout ce que j'ay à vous dire, moy, c'eſt que je veux avoir un Gendre Gentilhomme.

MADAME IOVRDAIN.

Il faut à voſtre Fille un Mary qui luy ſoit propre, & il vaut mieux pour elle un honneſte Homme riche & bien fait, qu'un Gentilhomme gueux & mal baſty.

NICOLE.

Cela eſt vray. Nous avons le Fils du Gentilhomme de noſtre Village, qui eſt le plus grand Malitorne & le plus ſot Dadais que j'aye jamais veu.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Taiſez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toûjours dans la converſation ; j'ay du bien aſſez pour ma Fille, je n'ay beſoin que d'honneur, & je la veux faire Marquiſe.

MADAME IOVRDAIN.

Marquiſe!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, Marquiſe.

MADAME IOVRDAIN.

Helas, Dieu m'en garde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'eſt une choſe que j'ay reſoluë.

MADAME IOVRDAIN.

C'eſt une choſe, moy, où je ne conſentiray point. Les alliances avec plus grand que ſoy, ſont ſujettes toûjours à de fâcheux inconveniens. Je ne veux point qu'un Gendre puiſſe à ma Fille reprocher ſes Parens, & qu'elle ait des Enfans qui ayent honte de m'apeller leur Grand-Maman. S'il falloit qu'elle me vint viſiter en equipage de Grand-Dame, & qu'elle manquât par mégarde à ſalüer quelqu'un du Quartier, on ne manqueroit pas auſſi toſt de dire cent ſottiſes. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquiſe qui fait tant la glorieuſe? c'eſt la Fille de Monſieur Jourdain, qui eſtoit trop heureuſe, eſtant petite, de joüer à la Madame avec nous : Elle n'a pas toûjours eſté ſi relevée que la voila; & ſes deux Grand-Peres vendoient du drap aupres de la Porte Saint Innocent. Ils ont amaſſé du bien à leurs Enfans, qu'ils payent maintenant, peut-eſtre, bien cher en l'autre Monde, & l'on ne devient gueres ſi riches à eſtre honneſtes Gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un Homme en un mot qui m'ait obligation de ma Fille, & à qui je puiſſe dire, Mettez-vous là, mon Gendre, & diſnez avec moy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila bien les ſentimens d'un petit Eſprit, de vouloir demeurer toûjours dans la baſſeſſe. Ne me repliquez pas davantage, ma Fille ſera Marquiſe en dépit de tout le monde; & ſi vous me mettez en colere, je la feray Ducheſſe.

MADAME IOVRDAIN.

Cleonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moy, ma Fille, & venez dire réſolument à voſtre Pere, que ſi vous ne l'avez, vous ne voulez épouſer perſonne.

SCENE XIII.

Cleonte, Covielle.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux ſentimens.

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ay un ſcrupule là-deſſus, que l'exemple ne ſçauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre ſérieuſement avec un Homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il eſt fou? & vous couſtoit-il quelque choſe de vous accommoder à ſes chimeres?

CLEONTE.

Tu as raiſon; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire

ſes preuves de Nobleſſe, pour eſtre Gendre de Monſieur Jourdain.

COVIELLE.

Ah, ah, ah.

CLEONTE.

Dequoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une penſée qui me vient pour joüer noſtre Homme, & vous faire obtenir ce que vous ſouhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée eſt tout-à-fait plaiſante.

CLEONTE.

Quoy donc?

COVIELLE.

Il s'eſt fait depuis peu une certaine Maſcarade qui vient le mieux du monde icy, & que je prétens faire entrer dans une bourle que je veux faire à noſtre Ridicule. Tout cela ſent un peu ſa Comédie; mais avec luy on peut hazarder toute choſe, il n'y faut point chercher tant de façons, & il eſt Homme à y jouer ſon rôle à merveille ; à donner aiſément dans toutes les fariboles qu'on s'aviſera de luy dire. J'ay les Acteurs, j'ay les Habits tout preſts, laiſſez-moy faire ſeulement.

CLEONTE.

Mais aprens-moy...

COVIELLE.

Je vais vous inſtruire de tout; retirons-nous, le voila qui revient.

SCENE XIV.

Monsieur Iourdain, Laquais.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Que Diable est-ce-là? Ils n'ont rien que les grands Seigneurs à me reprocher; & moy je ne vois rien de si beau, que de hanter les grands Seigneurs; il n'y a qu'honneur & que civilité avec eux, & je voudrois qu'il m'eust cousté deux doigts de la main, & estre né Comte, ou Marquis.

LAQVAIS.

Monsieur, voicy Monsieur le Comte, & une Dame qu'il mene par la main.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Hé mon Dieu, j'ay quelques ordres à donner. Dy-leur que je vais venir icy tout-à-l'heure.

SCENE XV.

Dorimene, Dorante, Laquais.

LAQVAIS.

Monsieur dit comme cela, qu'il va venir icy tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voila qui est bien.

DORIMENE.

Je ne sçay pas, Dorante; je fais encore icy une

étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une Maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel Lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puis que pour fuir l'éclat, vous ne voulez ny vostre Maison, ny la mienne?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de vostre passion? J'ay beau me defendre des choses, vous fatiguez ma resistance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaist. Les Visites frequentes ont commencé; les Declarations sont venuës en suite, qui apres elles ont traisné les Serenades & les Cadeaux, que les Présens ont suivy. Je me suis oposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, & pied à pied vous gagnez mes resolutions. Pour moy je ne puis plus répondre de rien, & je croy qu'à la fin vous me ferez venir au Mariage dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foy, Madame, vous y devriez déja estre. Vous estes Veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maistre de moy, & vous aime plus que ma vie. A quoy tient-il que dés aujourd'huy vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualitez pour vivre heureusement ensemble; & les deux

plus raisonnables Personnes du Monde, ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultez; & l'experience que vous avez faite, ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin j'en reviens toûjours là. Les dépenses que je vous voy faire pour moy, m'inquietent par deux raisons; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois; & l'autre, que je suis seûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah, Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par là...

DORIMENE.

Je sçay ce que je dy: & entr'autres le Diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix...

DORANTE.

Eh, Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous; & souffrez... Voicy le Maistre du Logis.

SCENE XVI.

Monſieur Iourdain,
Dorimene, Dorante, Laquais.

MONSIEVR IOVRDAIN, *apres avoir fait deux revérences, ſe trouvant trop pres de Dorimene.*

Un peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Un pas, s'il vous plaiſt.

DORIMENE.

Quoy donc?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Reculez un peu, pour la troiſiéme.

DORANTE.

Madame, Monſieur Jourdain ſçait ſon monde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Madame, ce m'eſt une gloire bien grande, de me voir aſſez fortuné, pour eſtre ſi heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de voſtre preſence : Et ſi j'avois auſſi le mérite, pour mériter un mérite comme le voſtre, & que le Ciel... envieux de mon bien... m'euſt accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monſieur Jourdain, en voila aſſez; Madame n'aime pas les grands complimens, & elle ſçait que vous eſtes Homme d'eſprit. *Bas à Dorimene.* C'eſt un bon Bourgeois aſſez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ſes manieres.

DORIMENE.

Il n'eſt pas malaiſé de s'en apercevoir.

DORANTE.

Madame, voila le meilleur de mes Amis.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant Homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ay beaucoup d'eſtime pour luy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je n'ay rien fait encore, Madame, pour meriter cette grace.

DORANTE *bas à M. Iourdain.*

Prenez bien garde au moins, à ne luy point parler du Diamant que vous luy avez donné.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ne pourois-je pas ſeulement luy demander comment elle le trouve?

DORANTE.

Comment? gardez-vous en bien. Cela ſeroit vilain à

vous; & pour agir en galant Homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'estoit pas vous qui luy eussiez fait ce présent. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravy de vous voir chez luy.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Que je vous suis obligé, Monsieur, de luy parler ainsi pour moy!

DORANTE.

J'ay eu une peine effroyable à la faire venir icy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ne sçay quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle Personne du Monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, &...

DORANTE.

Songeons à manger.

LAQVAIS.

Tout est prest, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, & qu'on faſſe venir les Muſiciens.

Six Cuiſiniers qui ont preparé le Feſtin, dancent enſemble, & font le troiſiéme Intermede; apres quoy ils aportent une Table couverte de pluſieurs Mets.

Fin du Troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Dorante, Dorimene, Monſieur Iourdain, deux Muſiciens, une Muſicienne, Laquais.

DORIMENE.



OMMENT, Dorante, voila un Repas tout-à-fait magnifique!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fut plus digne de vous eſtre offert. *Tous ſe mettent à table.*

DORANTE.

Monſieur Jourdain a raiſon, Madame, de parler de la ſorte, & il m'oblige de vous faire ſi bien les honneurs de chez luy. Je demeure d'accord avec luy, que le Repas n'eſt pas digne de vous. Comme c'eſt moy qui l'ay ordonné, & que je n'ay pas ſur cette matiere les lumieres de nos Amis, vous n'avez pas icy un Repas fort ſçavant, & vous y trouverez des incongruitez de bonne chere, & des barbariſmes de bon gouſt. Si Damis s'en eſtoit meſlé, tout ſeroit dans les regles; il y auroit par tout de l'élegance & de l'érudition, & il ne manque-

roit pas de vous exagerer luy-mesme toutes les pieces du Repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un Pain de rive, à bizeau doré, relevé de crouste par tout, croquant tendrement sous la dent; d'un Vin à séve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un Carré de Mouton gourmandé de persil; d'une Longe de Veau de Riviere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui sous les dents est une vraye pâte d'amande; de Perdrix relèvées d'un fumet surprenant; & pour son Opera, d'une Soupe à boüillon perlé, soûtenuë d'un jeune gros Dindon, cantonné de Pigeonneaux, & couronné d'Oignons blancs, mariez avec la Chicorée. Mais pour moy, je vous avouë mon ignorance; & comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le Repas fut plus digne de vous estre offert.

DORIMENE.

Je ne répons à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah que voila de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont mediocres, Monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du Diamant qui est fort beau.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Moy, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler; ce ne seroit pas agir en galant Homme, & le Diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous estes bien dégousté.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE.

Allons, qu'on donne du Vin à Monsieur Jourdain, & à ces Messieurs qui nous feront la grace de nous chanter un Air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chere, que d'y mesler la Musique; & je me vois icy admirablement régalée.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Madame, ce n'est pas...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prestons silence à ces Messieurs; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

Les Musiciens & la Musicienne prennent des Verres, chantent deux Chansons à boire, & sont soûtenus de toute la Simphonie.

PREMIERE CHANSON A BOIRE.

Vn petit doigt, Philis, pour commencer le tour:
Ah! qu'un Verre en vos mains a d'agreables charmes!
Vous, & le Vin, vous vous prestez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour:
Entre luy, vous & moy, jurons, jurons ma Belle,
Vne ardeur eternelle.

Qu'en moüillant vostre bouche il en reçoit d'atraits,
Et que l'on voit par luy vostre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de luy je m'enyvre à longs traits :
Entre luy, vous & moy, jurons, jurons ma Belle,
Vne ardeur eternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE.

Buvons, chers Amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons:
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon Vin, nos amours;
Dépeschons-nous de boire,
On ne boit pas toûjours.

Laissons raisonner les Sots
Sur le vray bonheur de la vie;
Nostre Philosophie
Le met parmy les Pots:
Les biens, le sçavoir, & la gloire,
N'ostent point les soucis fascheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut estre heureux.

Sus, sus, du Vin, par tout versez, Garçons versez,
Versez, versez toûjours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMENE.

Je ne croy pas qu'on puisse mieux chanter, & cela est tout-à-fait beau.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je vois encore icy, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Oüais. Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prit pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore !

DORANTE.

Vous ne le connoissez pas.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Elle me connoistra quand il luy plaira.

DORIMENE.

Oh je le quitte.

DORANTE.

Il est Homme qui a toûjours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un Homme qui me ravit.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Si je pouvois ravir vostre cœur, je serois...

SCENE II.

Madame Iourdain, Monſieur Iourdain, Dorimene, Dorante, Muſiciens, Muſicienne, Laquais.

MADAME IOVRDAIN.

Ah, ah, je trouve icy bonne compagnie, & je voy bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'eſt donc pour cette belle affaire-cy, Monſieur mon Mary, que vous avez eu tant d'empreſſement à m'envoyer diſner chez ma Sœur? Je viens de voir un Theatre là-bas, & je vois icy un Banquet à faire Nopces. Voila comme vous dépenſez voſtre bien, & c'eſt ainſi que vous feſtinez les Dames en mon abſence, & que vous leur donnez la Muſique & la Comedie, tandis que vous m'envoyez promener?

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? & quelles fantaiſies ſont les voſtres, de vous aller mettre en teſte que voſtre Mary dépenſe ſon bien, & que c'eſt luy qui donne ce Régale à Madame? Aprenez que c'eſt moy, je vous prie; Qu'il ne fait ſeulement que me preſter ſa Maiſon, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choſes que vous dites.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, impertinente, c'eſt Monſieur le Comte qui donne tout cecy à Madame, qui eſt une Perſonne de Qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma Maiſon, & de vouloir que je ſois avec luy.

MADAME IOVRDAIN.

Ce sont des Chansons que cela; je sçay ce que je sçay.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures Lunettes.

MADAME IOVRDAIN.

Je n'ay que faire de Lunettes, Monsieur, & je voy assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, & je ne suis pas une Beste. Cela est fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prester la main comme vous faites aux sottises de mon Mary. Et vous, Madame, pour une grand'Dame, cela n'est ny beau, ny honneste à vous, de mettre de la dissention dans un Ménage, & de souffrir que mon Mary soit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout cecy? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE.

Madame, hola Madame, où courez-vous?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Madame. Monsieur le Comte, faites-luy excuses, & tâchez de la ramener. Ah, impertinente que vous estes, voila de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, & vous chassez de chez moy des Personnes de Qualité.

MADAME IOVRDAIN.

Je me moque de leur Qualité.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ne ſçay qui me tient, maudite, que je ne vous fende la teſte avec les pieces du Repas que vous eſtes venuë troubler.

On oſte la Table.

MADAME IOVRDAIN *ſortant.*

Je me moque de cela. Ce ſont mes droicts que je defens, & j'auray pour moy toutes les Femmes.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere. Elle eſt arrivée là bien malheureuſement. J'eſtois en humeur de dire de jolies choſes, & jamais je ne m'eſtois ſenty tant d'eſprit. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?

SCENE III.

Covielle déguiſé,
Monſieur Iourdain, Laquais.

COVIELLE.

Monſieur, je ne ſçay pas ſi j'ay l'honneur d'eſtre connu de vous.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, Monſieur.

COVIELLE.

Je vous ay veu que vous n'eſtiez pas plus grand que cela.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Moy !

COVIELLE.

Oüy, vous eſtiez le plus bel Enfant du Monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiſer.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Pour me baiſer!

COVIELLE.

Oüy. J'eſtois grand Amy de feu Monſieur voſtre Pere.

MONSIEVR IOVRDAIN.

De feu Monſieur mon Pere!

COVIELLE.

Oüy. C'eſtoit un fort honneſte Gentilhomme

MONSIEVR IOVRDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'eſtoit un fort honneſte Gentilhomme.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mon Pere!

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Aſſurément.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentilhomme?

COVIELLE.

Sans doute.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ne sçay donc pas comment le Monde est fait?

COVIELLE.

Comment?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il y a de sottes Gens qui me veulent dire qu'il a esté Marchand.

COVIELLE.

Luy Marchand! C'est pure médisance, il ne l'a jamais esté. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il estoit fort obligeant, fort officieux; & comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les costez, les faisoit aporter chez luy, & en donnoit à ses Amis pour de l'argent.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je suis ravy de vous connoistre, afin que vous rendiez ce témoignage-la que mon Pere estoit Gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soûtiendray devant tout le Monde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous ameine?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monsieur vostre Pere honneste Gentilhomme, comme je vous ay dit, j'ay voyagé par tout le Monde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Par tout le Monde!

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je penſe qu'il y a bien loin en ce Païs-la.

COVIELLE.

Aſſurément. Je ne ſuis revenu de tous mes longs Voyages que depuis quatre jours; & par l'intereſt que je prens à tout ce qui vous touche, je viens vous anoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous ſçavez que le Fils du Grand Turc eſt icy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Moy? non.

COVIELLE.

Comment! Il a un train tout-à-fait magnifique; tout le Monde le va voir, & il a eſté reçeu en ce Païs comme un Seigneur d'importance.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Par ma foy, je ne ſçavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'eſt qu'il eſt amoureux de voſtre Fille.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Le Fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Oüy; & il veut eſtre voſtre Gendre.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mon Gendre, le Fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Le Fils du Grand Turc voſtre Gendre. Comme je le fus voir, & que j'entens parfaitement ſa langue, il s'entretint avec moy; & apres quelques autres diſcours, il me dit. *Acciam croc ſoler ouch alla mouſtaph gidelum amanahem varahini ouſſere carbulath*. C'eſt à dire, n'as-tu point veu une jeune belle Perſonne, qui eſt la Fille de Monſieur Jourdain, Gentilhomme Pariſien?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Le Fils du Grand Turc dit cela de moy?

COVIELLE.

Oüy. Comme je luy eus répondu que je vous connoiſſois particulierement, & que j'avois veu voſtre Fille : Ah, me dit-il, *Marababa ſahem;* c'eſt à dire, Ah que je ſuis amoureux d'elle!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Marababa ſahem veut dire, Ah que je ſuis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Par ma foy, vous faites bien de me le dire, car pour moy je n'aurois jamais crû que *Marababa ſahem* euſt voulu dire, Ah que je ſuis amoureux d'elle! Voila une langue admirable, que ce Turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Sçavez-vous bien ce que veut dire, *Cacaracamouchen?*

MONSIEVR IOVRDAIN.

Cacaracamouchen? Non.

COVIELLE.

C'eſt à dire, Ma chere ame.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Cacaracamouchen veut dire, Ma chere ame?

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila qui eſt merveilleux! *Cacaracamouchen,* Ma chere ame : Diroit-on jamais cela? Voila qui me confond.

COVIELLE.

Enfin pour achever mon Ambaſſade, il vient vous demander voſtre Fille en mariage; & pour avoir un Beau-Pere qui ſoit digne de luy, il veut vous faire *Mamamouchi,* qui eſt une certaine grande Dignité de ſon Païs.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oüy, *Mamamouchi;* c'eſt à dire, en noſtre langue, Paladin. Paladin,ce ſont de ces anciens... Paladin enfin : Il n'y a rien de plus noble que cela dans le Monde; &

vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la Terre.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Le Fils du Grand Turc m'honore beaucoup, & je vous prie de me mener chez luy, pour luy en faire mes remercîmens.

COVIELLE.

Comment? le voila qui va venir icy.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il va venir icy?

COVIELLE.

Oüy; & il amene toutes choses pour la cerémonie de vostre Dignité.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tout ce qui m'embarasse icy, c'est que ma Fille est une opiniâtre, qui s'est allé mettre dans la teste un certain Cleonte, & elle jure de n'épouser personne que celuy-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment, quand elle verra le Fils du Grand Turc; & puis il se rencontre icy une avanture merveilleuse, c'est que le Fils du Grand Turc ressemble à ce Cleonte, à peu de chose pres. Je viens de le voir, on me l'a montré; & l'amour qu'elle a pour l'un, poura passer aisément à l'autre, &... Je l'entens venir; le voila.

SCENE IV.

Cleonte en Turc, avec trois Pages portant sa Veste, Monſieur Iourdain, Covielle déguisé.

CLEONTE.

Amboufahim oqui boraf, Iordina, ſalamalequi.

COVIELLE.

C'eſt-à-dire; Monſieur Jourdain, voſtre cœur ſoit toute l'année comme un Roſier fleury. Ce ſont façons de parler obligeantes de ces Païs-la.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Je ſuis tres-humble ſerviteur de ſon Alteſſe Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto ouſtin moraf.

CLEONTE.

Ouſtin yoc catamalequi baſum baſe alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des Lyons, & la prudence des Serpens.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Son Alteſſe Turque m'honore trop, & je luy ſouhaite toutes ſortes de proſperitez.

COVIELLE.

Oſſa binamen ſadoc babally oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il dit que vous alliez viſte avec luy vous préparer pour la cerémonie, afin de voir en ſuite voſtre Fille, & de conclure le mariage.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Tant de choſes en deux mots?

COVIELLE.

Oüy, la Langue Turque eſt comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez viſte où il ſouhaite.

SCENE V.

Dorante, Covielle.

COVIELLE.

Ha, ha, ha. Ma foy, cela eſt tout-à-fait drôle. Quelle dupe! Quand il auroit apris ſon rôle par cœur, il ne pouroit pas le mieux joüer. Ah, ah. Je vous prie, Monſieur, de nous vouloir aider ceans dans une affaire qui s'y paſſe.

DORANTE.

Ah, ah, Covielle, qui t'auroit reconnu? Comme te voila ajuſté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah.

DORANTE.

Dequoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une chofe, Monfieur, qui la mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monfieur, à deviner le ftratagéme dont nous nous fervons aupres de Monfieur Jourdain, pour porter fon efprit à donner fa Fille à mon Maiftre.

DORANTE.

Je ne devine point le ftratagéme, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire fon effet, puis que tu l'entreprens.

COVIELLE.

Je fçay, Monfieur, que la Befte vous eft connüe.

DORANTE.

Aprens-moy ce que c'eft.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apercoy venir. Vous pourez voir une partie de l'hiftoire, tandis que je vous conteray le refte.

La Ceremonie Turque pour ennoblir le Bourgeois, fe fait en Dance & en Mufique, & compofe le quatriéme Intermede.

Le Mufti, quatre Dervis, fix Turcs dançans, fix Turcs Muficiens, & autres Joüeurs d'Inftrumens à la Turque, font les Acteurs de cette Ceremonie.

Le Mufti invoque Mahomet avec les douze Turcs & les quatre Dervis; apres on luy amene le Bourgeois veftu à la Turque, fans Turban & fans Sabre, auquel il chante ces paroles.

LE MVFTI.

Se ti fabir
Ti refpondir
Se non fabir
Tazir, tazir.

Mi ftar Muphti
Ti qui ftar ti
Non intendir
Tazir, tazir.

Le Mufti demande en mefme langue aux Turcs affiftans, de quelle Religion eft le Bourgeois, & ils l'affurent qu'il eft Mahometan. Le Mufti invoque Mahomet en langue Franque, & chante les paroles qui fuivent.

LE MVFTI.

Mahametta per Giourdina
Mi pregar fera é Mattina
Voler far un Paladina
Dé Giourdina, dé Giourdina.

Dar Turbanta é edar fcarcina
Con Galera é Brigantina
Per deffender Paleftina.
Mahametta, &c.

Le Mufti demande aux Turcs fi le Bourgeois fera ferme dans la Religion Mahometane, & leur chante ces paroles.

LE MVFTI.

Star bon Turca, Giourdina.

LES TVRCS.

Hi valla.

LE MVFTI *dance & chante ces mots.*

Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.

Les Turcs répondent les mesmes Vers.

Le Mufti propose de donner le Turban au Bourgeois, & chante les paroles qui suivent.

LE MVFTI.

Ti non star Furba?

LES TVRCS.

No no no.

LE MVFTI.

Non star furfanta?

LES TVRCS.

No, no, no.

LE MVFTI.

Donar Turbanta, donar Turbanta.

Les Turcs repetent tout ce qu'a dit le Mufti pour donner le Turban au Bourgeois. Le Mufti & les Dervis se coëffent avec des Turbans de ceremonies, & l'on presente au Mufti l'Alcoran, qui fait une seconde Invocation avec tout le reste des Turcs assistans; apres son Invocation il donne au Bourgeois l'Epée, & chante ces paroles.

LE MVFTI.

Ti star nobilé é non star fabbola
Pigliar schiabbola.

Les Turcs repetent les mesmes Vers, mettant tous le Sabre à

la main, & fix d'entre eux dancent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plufieurs coups de Sabre.

Le Mufti commande aux Turcs de baftonner le Bourgeois, & chante les paroles qui fuivent.

LE MVFTI.

Dara dara
Baftonnara, baftonnara.

Les Turcs repetent les mefmes Vers, & luy donnent plufieurs coups de Bafton en cadance.

Le Mufti apres l'avoir fait baftonner, luy dit en chantant.

LE MVFTI.

Non tener honta
Quefta ftar ultima affronta.

Les Turcs repetent les mefmes Vers.

Le Mufti recommence une Invocation, & fe retire apres la Ceremonie avec tous les Turcs, en dançant & chantant avec plufieurs Inftrumens à la Turquefque.

Fin du Quatriéme Acte.



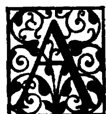


ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Madame Iourdain, Monſieur Iourdain.

MADAME IOVRDAIN.

H mon Dieu, miſericorde! Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela? Quelle figure! Eſt-ce un Momon que vous allez porter; & eſt-il temps d'aller en Maſque? Parlez donc, qu'eſt-ce que c'eſt que cecy? Qui vous a fagoté comme cela?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la ſorte à un *Mamamouchi!*

MADAME IOVRDAIN.

Comment donc?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, il me faut porter du reſpect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

MADAME IOVRDAIN.

Que voulez-vous dire avec voſtre *Mamamouchi?*

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mamamouchi, vous dy-je. Ie ſuis *Mamamouchi.*

MADAME IOVRDAIN.

Quelle Beste est-ce là?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mamamouchi, c'est à dire en notre Langue, Paladin.

MADAME IOVRDAIN.

Baladin! Estes-vous en âge de dancer des Ballets?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quelle ignorante! Ie dis Paladin; c'est une Dignité dont on vient de me faire la cerémonie.

MADAME IOVRDAIN.

Quelle cerémonie donc?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Mahameta per Iordina.

MADAME IOVRDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Iordina, c'est à dire Iourdain.

MADAME IOVRDAIN.

Hé bien quoy, Iourdain?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voler far un Paladina de Iordina.

MADAME IOVRDAIN.

Comment?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Dar turbanta con galera.

MADAME IOVRDAIN.

Qu'eſt-ce à dire cela ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Per deffender Paleſtina.

MADAME IOVRDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Dara dara baſtonnara.

MADAME IOVRDAIN.

Qu'eſt-ce donc que ce jargon-la?

MONSIEUR IOVRDAIN.

Non tener honta queſta ſtar l'ultima affronta.

MADAME IOVRDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout cela ?

MONSIEVR IOVRDAIN *dance & chante.*

Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da.

MADAME IOVRDAIN.

Helas, mon Dieu, mon Mary eſt devenu fou.

MONSIEVR IOVRDAIN *ſortant.*

Paix, inſolente, portez reſpect à Monſieur le *Mamamouchi.*

MADAME IOVRDAIN.

Où eſt-ce donc qu'il a perdu l'eſprit? Courons l'empeſcher de ſortir. Ah, ah, voicy juſtement le reſte de noſtre écu. Ie ne voy que chagrin de tous les côtez.

Elle ſort.

SCENE II.

Dorante, Dorimene.

DORANTE.

Oüy, Madame, vous verrez la plus plaiſante choſe qu'on puiſſe voir ; & je ne croy pas que dans tout le Monde il ſoit poſſible de trouver encore un Homme auſſi fou que celuy-la : Et puis, Madame, il faut tâcher de ſervir l'amour de Cleonte, & d'apuyer toute ſa Maſcarade. C'eſt un fort galant Homme, & qui mérite que l'on s'intereſſe pour luy.

DORIMENE.

I'en fais beaucoup de cas, & il eſt digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons icy, Madame, un Ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laiſſer perdre, & il faut bien voir ſi mon idée pourra reüſſir.

DORIMENE.

I'ay veu là des apreſts magnifiques, & ce ſont des choſes, Dorante, que je ne puis plus ſouffrir. Oüy, je veux enfin vous empécher vos profuſions ; & pour rompre le cours à toutes les dépenſes que je vous voy faire pour moy, j'ay réſolu de me marier promptement avec vous. C'en eſt le vray ſecret, & toutes ces choſes finiſſent avec le Mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, eſt-il poſſible que vous ayez pû prendre pour moy une ſi douce réſolution.

DORIMENE.

Ce n'eſt que pour vous empeſcher de vous ruiner; & ſans cela je voy bien qu'avant qu'il fuſt peu, vous n'auriez pas un ſou.

DORANTE.

Que j'ay d'obligation, Madame, aux ſoins que vous avez de conſerver mon bien! Il eſt entierement à vous, auſſi bien que mon cœur, & vous en uſerez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

I'uſeray bien de tous les deux. Mais voicy voſtre Homme; la figure en eſt admirable.

SCENE III.

Monſieur Iourdain, Dorante, Dorimene.

DORANTE.

Monſieur, nous venons rendre hommage, Madame, & moy, à voſtre nouvelle Dignité, & nous réjoüir avec vous du Mariage que vous faites de voſtre Fille avec le Fils du Grand Turc.

MONSIEVR IOVRDAIN *apres avoir fait les reverences à la Turque.*

Monſieur, je vous ſouhaite la force des Serpens, & la prudence des Lyons.

DORIMENE.

I'ay efté bien aiſe d'eſtre des premieres, Monſieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous eſtes monté.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Madame, je vous ſouhaite toute l'année voſtre Roſier fleury; je vous ſuis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, & j'ay beaucoup de joye de vous voir revenuë icy pour vous faire les treshumbles excuſes de l'extravagance de ma Femme.

DORIMENE.

Cela n'eſt rien, j'excuſe en elle un pareil mouvement; voſtre cœur luy doit eſtre précieux, & il n'eſt pas étrange que la poſſeſſion d'un Homme comme vous puiſſe inſpirer quelques allarmes.

MONSIEVR IOVRDAIN.

La poſſeſſion de mon cœur eſt une choſe qui vous eſt toute acquiſe.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que Monſieur Iourdain n'eſt pas de ces Gens que les proſperitez aveuglent, & qu'il ſçait dans ſa gloire connoiſtre encore ſes Amis.

DORIMENE.

C'eſt la marque d'une ame tout-à-fait genéreuſe.

DORANTE.

Où eſt donc Son Alteſſe Turque? Nous voudrions bien, comme vos Amis, luy rendre nos devoirs.

[MONSIEVR IOVRDAIN.

Le voila qui vient, & j'ay envoyé querir ma Fille pour luy donner la main.

SCENE IV.

Cleonte, Covielle, Monſieur Iourdain, &c.

DORANTE.

Monſieur, nous venons faire la revérence à Voſtre Alteſſe, comme Amis de Monſieur voſtre Beau-Pere, & l'aſſurer avec reſpect de nos tres-humbles ſervices.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Où eſt le Truchement, pour luy dire qui vous eſtes, & luy faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à merveille. Hola, où diantre eſt-il allé? *A Cleonte. Strouf, ſtrif, ſtrof, ſtraf.* Monſieur eſt un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore;* & Madame, une *granda Dama, granda Dama. Ahi* luy Monſieur, luy *Mamamouchi* François, & Madame, *Mamamouchie* Françoiſe. Ie ne puis pas parler plus clairement. Bon, voicy l'Interprete. Où allez-vous donc? Nous ne ſçaurions rien dire ſans vous. Dites-luy un peu que Monſieur & Madame ſont des Perſonnes de grande Qualité, qui luy viennent faire la revérence, comme mes Amis, & l'aſſurer de leurs ſervices. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLEONTE.

Catalequi tubat ourin ſoter amalouchan.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluye des profperitez arroufe en tout temps le jardin de voftre Famille.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ie vous l'avois bien dit, qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela eft admirable.

SCENE V.

Lucile, Monfieur Iourdain, Dorante, Dorimene, &c.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Venez, ma Fille, aprochez-vous, & venez donner voftre main à Monfieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LVCILE.

Comment, mon Pere, comme vous voila fait! Eft-ce une Comedie que vous joüez?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Non, non, ce n'eft pas une Comedie, c'eft une affaire fort ferieufe, & la plus pleine d'honneur pour vous qui fe peut fouhaiter. Voila le Mary que je vous donne.

LVCILE.

A moy, mon Pere!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy à vous, allons, touchez-luy dans la main, & rendez grace au Ciel de voftre bonheur.

LVCILE.

Ie ne veux point me marier.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ie le veux moy, qui ſuis voſtre Pere.

LVCILE.

Ie n'en feray rien.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah que de bruit. Allons, vous dis-je. Çà voſtre main.

LVCILE.

Non, mon Pere, je vous l'ay dit, il n'eſt point de pouvoir qui me puiſſe obliger à prendre un autre Mary que Cleonte; & je me reſoudray plutoſt à toutes les extrémitez, que de... *reconnoiſſant Cleonte.* Il eſt vray que vous eſtes mon Pere, je vous dois entiere obeïſſance; & c'eſt à vous à diſpoſer de moy ſelon vos volontez.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah je ſuis ravy de vous voir ſi promptement revenüe dans voſtre devoir; & voila qui me plaiſt, d'avoir une Fille obeïſſante.

SCENE DERNIERE.

Madame Iourdain, Monſieur Iourdain, Cleonte, &c.

MADAME IOVRDAIN.

Comment donc, qu'eſt-ce que c'eſt que cecy? On dit

que vous voulez donner voſtre Fille en Mariage à un Careſme-prenant?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toûjours meſler vos extravagances à toutes choſes, & il n'y a pas moyen de vous aprendre à eſtre raiſonnable.

MADAME IOVRDAIN.

C'eſt vous qu'il n'y a pas moyen de rendre ſage, & vous allez de folie en folie. Quel eſt voſtre deſſein, & que voulez-vous faire avec cette aſſemblage?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ie veux marier noſtre Fille avec le Fils du Grand Turc.

MADAME IOVRDAIN.

Avec le Fils du Grand Turc!

MONSIEVR IOVRDAIN.

Oüy, faites-luy faire vos complimens par le Truchement que voila.

MADAME IOVRDAIN.

Ie n'ay que faire du Truchement, & je luy diray bien moy-meſme à ſon nez, qu'il n'aura point ma Fille.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment, Madame Iourdain, vous vous opoſez à un honneur comme celuy-là? Vous refuſez Son Alteſſe Turque pour Gendre?

MADAME IOVRDAIN.

Mon Dieu, Monſieur, meſlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'eſt une grande gloire, qui n'eſt pas à rejetter.

MADAME IOVRDAIN.

Madame, je vous prie auſſi de ne vous point embarraſſer de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'eſt l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intereſſer dans vos avantages.

MADAME IOVRDAIN.

Ie me paſſeray bien de voſtre amitié.

DORANTE.

Voila voſtre Fille, qui conſent aux volontez de ſon Pere.

MADAME IOVRDAIN.

Ma Fille conſent à épouſer un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

MADAME IOVRDAIN.

Elle peut oublier Cleonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour eſtre grand'Dame?

MADAME IOVRDAIN.

Ie l'étranglerois de mes mains, ſi elle avoit fait un coup comme celuy-là.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila bien du caquet. Ie vous dis que ce Mariage-là ſe fera.

MADAME IOVRDAIN.

Ie vous dy, moy, qu'il ne ſe fera point.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah que de bruit.

LVCILE.

Ma Mere.

MADAME IOVRDAIN.

Allez, vous eſtes une Coquine.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Quoy, vous la querellez, de ce qu'elle m'obeït?

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, elle eſt à moy auſſi bien qu'à vous.

COVIELLE.

Madame.

MADAME IOVRDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Vn mot.

MADAME IOVRDAIN.

Ie n'ay que faire de voſtre mot.

COVIELLE *à Monſieur Iourdain.*

Monſieur, ſi elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire conſentir à ce que vous voulez.

MADAME IOVRDAIN.

Ie n'y conſentiray point.

COVIELLE.

Ecoutez-moy ſeulement.

MADAME IOVRDAIN.

Non.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ecoutez-le.

MADAME IOVRDAIN.

Non, je ne veux pas écouter.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Il vous dira...

MADAME IOVRDAIN.

Ie ne veux point qu'il me diſe rien.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Voila une grande obſtination de Femme! Cela vous fera-t'il mal, de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter, vous ferez apres ce qu'il vous plaira.

MADAME IOVRDAIN.

Hé bien, quoy?

COVIELLE *à part.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faiſons ſigne. Ne voyez-vous pas bien que tout cecy n'eſt fait que pour nous ajuſter aux viſions de voſtre Mary, que

nous l'abuſons ſous ce déguiſement, & que c'eſt Cleonte luy-meſme qui eſt le Fils du Grand Turc?

MADAME IOVRDAIN

Ah, ah.

COVIELLE.

Et moy, Covielle, qui ſuis le Truchement.

MADAME IOVRDAIN.

Ah comme cela, je me rens.

COVIELLE.

Ne faites pas ſemblant de rien.

MADAME IOVRDAIN.

Oüy, voila qui eſt fait, je conſens au Mariage.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ah voila tout le monde raiſonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Ie ſçavois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'eſt que le Fils du Grand Turc.

MADAME IOVRDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en ſuis ſatisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'eſt fort bien dit. Et afin, Madame Iourdain, que vous puiſſiez avoir l'eſprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'huy toute la jalouſie que vous pouriez avoir conçeuë de Monſieur voſtre Mary, c'eſt que nous nous ſervirons du meſme Notaire pour nous marier Madame, & moy.

MADAME IOVRDAIN.

Ie conſens auſſi à cela.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'eſt pour luy faire acroire.

DORANTE.

Il faut bien l'amuſer avec cette feinte.

MONSIEVR IOVRDAIN.

Bon, bon. Qu'on aille viſte querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dreſſera les Contracts, voyons noſtre Ballet, & donnons-en le divertiſſement à Son Alteſſe Turque.

MONSIEVR IOVRDAIN.

C'eſt fort bien aviſé, allons prendre nos places.

MADAME IOVRDAIN.

Et Nicole ?

MONSIEVR IOVRDAIN.

Ie la donne au Truchement; & ma Femme, à qui la voudra.

COVIELLE.

Monſieur, je vous remercie. Si l'on en peut voir un plus fou, je l'iray dire à Rome.

La Comédie finit par un petit Ballet qui avoit eſté préparé.

PREMIERE ENTREE.

Vn Homme vient donner les Livres du Ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de Gens de Provinces diferentes, qui criënt en Musique pour en avoir, & par trois Importuns qu'il trouve toûjours sur ses pas.

DIALOGVE DES GENS

qui en Musique demandent des Livres.

TOVS.

A moy, Monsieur, à moy de grace, à moy, Monsieur,
Vn Livre, s'il vous plaist, à vostre Serviteur.

HOMME DV BEL AIR.

Monsieur, distinguez-nous parmy les Gens qui crient.
Quelques Livres icy, les Dames vous en prient.

AVTRE HOMME DV BEL AIR.

Hola Monsieur, Monsieur, ayez la charité
D'en jetter de nostre costé.

FEMME DV BEL AIR.

Mon Dieu qu'aux Personnes bien faites,
On sçait peu rendre honneur ceans.

AVTRE FEMME DV BEL AIR.

Ils n'ont des Livres & des Bancs,
Que pour Mesdames les Grisettes.

GASCON.

Aho! l'Homme aux Libres, qu'on m'en vaille,
I'ay déja le poumon usé,

Bous boyez que chacun mé raille,
Et jé ſuis eſcandaliſé
De boir és mains de la Canaille,
Ce qui m'eſt par bous refuſé.

AVTRE GASCON.

Eh cadedis, Monſeu, boyez qui l'on pû eſtre;
Vn Libret, je bous prie, au Varon d'Aſbarat.
Ié penſe, mordy, que le fat
N'a pas l'honnur dé mé connoiſtre.

LE SVISSE.

Mon'-ſiur le donneur de papieir,
Que veul dire ſty façon de fiſre,
Moy l'écorchair tout mon goſieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein Lifre;
Pardy, mon foy, Mon'-ſiur, je penſe fous l'eſtre ifre.

VIEVX BOVRGEOIS BABILLARD.

De tout cecy franc & net,
Ie ſuis mal ſatisfait;
Et cela ſans doute eſt laid,
Que noſtre Fille
Si bien faite & ſi gentille,
De tant d'Amoureux l'Objet,
N'ait pas à ſon ſouhait
Vn Livre de Ballet,
Pour lire le Sujet
Du Divertiſſement qu'on fait,
Et que toute noſtre Famille
Si proprement s'habille,
Pour eſtre placée au ſommet

De la Salle, où l'on met
Les Gens de l'entriguet :
De tout cecy franc & net
Ie ſuis mal ſatisfait,
Et cela ſans doute eſt laid.

VIEILLE BOVRGEOISE BABILLARDE.

Il eſt vray que c'eſt une honte,
Le ſang au viſage me monte,
Et ce letteur de Vers qui manque au capital,
L'entend fort mal;
C'eſt un brutal,
Vn vray Cheval,
Franc animal,
De faire ſi peu de conte
D'une Fille qui fait l'ornement principal
Du Quartier du Palais Royal,
Et que ces jours paſſez un Comte
Fut prendre la premiere au Bal.
Il l'entend mal,
C'eſt un brutal,
Vn vray Cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DV BEL AIR.

Ah! quel bruit!
Quel fracas!
Quel cahos!
Quel mélange
Quelle confuſion!
Quelle cohuë étrange!
Quel deſordre!

Quel embarras!

On y ſeche.

L'on n'y tient pas.

GASCON.

Bentre je ſuis à vout.

AVTRE GASCON.

I'enrage, Diou me damne.

SVISSE.

Ah que ly faire ſaif dans ſty ſal de cians.

GASCON.

Ié murs.

AVTRE GASCON.

Ié pers la tramontane.

SVISSE.

Mon ſoy moy le ſoudrois eſtre hors de dedans.

VIEVX BOVRGEOIS BABILLARD.

Allons, ma Mie,
Suivez mes pas,
Ie vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas,
Et je ſuis las
De ce tracas:
Tout ce fratras,
Cet embarras
Me peſe par trop ſur les bras:
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie

A Ballet ny Comedie
Ie veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma Mie,
Suivez mes pas,
Ie vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOVRGEOISE BABILLARDE.

Allons, mon Mignon, mon Fils,
Regagnons nostre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut estre assis;
Ils seront bien ébobis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion regne dans cette Salle,
Et j'aimerois mieux estre au milieu de la Halle;
Si jamais je reviens à semblable Regale,
Ie veux bien recevoir des souflets plus de six.
Allons, mon Mignon, mon Fils,
Regagnons nostre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut estre assis.

TOVS.

A moy, Monsieur, à moy de grace, à moy, Monsieur,
Vn Livre, s'il vous plaist, à vostre Serviteur.

SECONDE ENTREE.

Les trois Importuns dansent.

TROISIESME ENTREE.

Trois Espagnols chantent.

Sè que me muero de amor
Y solicito el dolor.

A un muriendo de querer
De tan buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco,
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.

Sè que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Lisonxeame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sè que, &c.

Six Espagnols dancent.

TROIS MVSICIENS ESPAGNOLS.

Ay que locura, con tanto rigor
Quexarse de amor,
Del nino bonito
Que todo es dulçura.
Ay que locura,
Ay que locura.

ESPAGNOL *chantant.*

El dolor ſolicita,
El que al dolor ſe da
Y nadie de amor muere
Sino quien no ſave amar.

DEVX ESPAGNOLS.

Dulce muerte es el amor
Con correſpondencia ygual,
Y ſi eſta gozamos o
Porque la quieres turbar?

VN ESPAGNOL.

Alegreſe Enamorado
Y tome mi parecer
Que en eſto de querer
Todo es hallar el vado.

TOVS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fieſtas,
Vaya de vayle,
Alegria, alegria, alegria,
Que eſto de dolor es fantacia.

QVATRIESME ENTREE.

ITALIENS.

Vne Muſicienne Italienne fait le premier Recit, dont voicy les paroles.

Di rigori armata il ſeno
Contro amor mi ribellai,

Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco.

Ma si caro è'l mio tormento
Dolce è si la piaga mia,
Ch'il penare è'l mio contento,
E'l sanarmi è tirannia.
Ahi che più giova, è piace
Quanto amor è più vivace.

Apres l'Air que la Muficienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins, & un Harlequin, reprefentent une Nuit à la maniere des Comediens Italiens, en cadance.

Vn Muficien Italien fe joint à la Muficienne Italienne, & chante avec elle les paroles qui fuivent.

LE MVSICIEN ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapiscè il contento,
D'amor ne la scola
Si coglie il momento.

LA MVSICIENNE.

Insin che florida
Ride l'età
Che pur tropp' horrida
Da noi sen và.

TOVS DEVX.

Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne bei di, di gioventù :
Perduto ben non si racquista più.

MVSICIEN.

Puilla che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga
Felice la pena.

MVSICIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'età,
Più l'alma rigida
Fiamme non hà.

TOVS DEVX.

Sù cantiamo, &c.

Apres le Dialogue Italien, les Scaramouches & Trivelins dancent une Réjoüissance.

CINQVIESME ENTREE.

FRANÇOIS.

Deux Musiciens Poitevins dancent, & chantent les paroles qui suivent.

PREMIER MENVET.

Ah! qu'il fait beau dans ces Boccages,
Ah! que le Ciel donne un beau jour.

AVTRE MVSICIEN.

Le Rossignol sous ces tendres feüillages
Chante aux Echos son doux retour:
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'Amour.

2. MENVET. TOVS DEVX ENSEMBLE.

Voy, ma Climene,
Voy ſous ce Cheſne
S'entrebaiſer ces Oyſeaux amoureux;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les geſne,
De leurs doux feux
Leur ame eſt pleine.
Qu'ils ſont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Eſtre comme eux.

Six autres François viennent apres veſtus galamment à la Poitevine, trois en Hommes, & trois en Femmes, accompagnez de huit Fluſtes & de Haut-bois, & dancent les Menuets.

SIXIESME ENTREE.

Tout cela finit par le mélange des trois Nations, & les aplaudiſſemens en Dance & en Muſique de toute l'aſſiſtance, qui chante les deux Vers qui ſuivent.

Quels Spectacles charmans, quels plaiſirs goûtons-nous,
Les Dieux meſmes, les Dieux, n'en ont point de plus doux.

FIN.





PSICHÉ,

TRAGEDIE-BALLET.

Par I. B. P. MOLIERE.



Et se vend pour l'Autheur,

A PARIS,

Chez PIERRE LE MONNIER, au Palais, vis-à-vis la Porte de l'Eglise de la S. Chapelle à l'Image S. Louis, & au Feu Divin.

M. DC. LXXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.



ET *Ouvrage n'eſt pas tout d'une main. M. Quinault a fait les Paroles qui s'y chantent en Muſique, à la reſerve de la Plainte Italienne. M. de Moliere a dreſſé le Plan de la Piece, & reglé la diſpoſition, où il s'eſt plus attaché aux beautez & à la pompe du Spectacle, qu'à l'exacte regularité. Quant à la Verſification, il n'a pas eu le loiſir de la faire entiere. Le Carnaval approchoit, & les Ordres preſſans du Roy, qui ſe vouloit donner ce magnifique Divertiſſement pluſieurs fois avant le Careſme, l'ont mis dans la neceſſité de ſouffrir un peu de ſecours. Ainſi il n'y a que le Prologue, le Premier Acte, la premiere Scene du Second, & la premiere du Troiſiémé, dont les Vers ſoient de luy. M. Corneille a employé une quinzaine au reſte; & par ce moyen Sa Majeſté s'eſt trouvée ſervie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.*



ACTEURS.

JUPITER.

VENUS.

L'AMOUR.

ÆGIALE, } Graces.
PHAENE, }

PSICHÉ.

LE ROY, Pere de Psiché.

AGLAURE, } Sœurs de Psiché.
CIDIPPE, }

CLEOMENE, } Princes Amans de Psiché.
AGENOR, }

LE ZEPHIRE.

LYCAS.

LE DIEU D'UN FLEUVE.



PSICHÉ.

TRAGEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

La Scene repreſente ſur le devant un Lieu champeſtre, & dans l'enfoncement un Rocher percé à jour, à travers duquel on voit la Mer en éloignement.

Flore paroiſt au milieu du Théatre, accompagnée de Vertumne Dieu des Arbres & des Fruits, & de Palæmon Dieu des Eaux. Chacun de ces Dieux conduit une Troupe de Divinitez; l'un mene à ſa ſuite des Dryades & des Sylvains; & l'autre des Dieux, des Fleuves & des Nayades. Flore chante ce Recit pour inviter Vénus à deſcendre en Terre.

Ce n'eſt plus le temps de la Guerre;
Le plus puiſſant des Rois
Interrompt ſes Explois
Pour donner la Paix à la Terre.
Deſcendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne & Palæmon, avec les Divinitez qui les accompagnent, joignent leur voix à celle de Flore, & chantent ces paroles.

CHŒUR DES DIVINITEZ
de la Terre & des Eaux,
Composé de Flore, Nymphes, Palemon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades, & Nayades.

Nous gouſtons une Paix profonde;
Les plus doux Ieux ſont icy bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roy du Monde.
Deſcendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Il ſe fait en ſuite une Entrée de Ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, & deux Nayades. Apres laquelle, Vertumne & Palemon chantent ce Dialogue.

VERTUMNE.

Rendez-vous, Beautez cruelles,
Soûpirez à voſtre tour.

PALÆMON.

Voicy la Reyne des Belles,
Qui vient inſpirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel Objet toûjours ſevere
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Ils repetent enſemble ces derniers Vers.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous bleſſe;
Languiſſons, puis qu'il le faut.

PALÆMON.

Que ſert un cœur ſans tendreſſe ?
Eſt-il un plus grand defaut ?

VERTUMNE.

Un bel Objet toûjours ſevere
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Flore répond au Dialogue de Vertumne & de Palæmon, par ce Menuet; & les autres Divinitez y meſlent leurs Dances.

Eſt-on ſage
Dans le bel âge,
Eſt-on ſage
De n'aimer pas?
Que ſans ceſſe
L'on ſe preſſe
De gouſter les plaiſirs icy bas:
La ſageſſe
De la Jeuneſſe,
C'eſt de ſçavoir joüir de ſes appas.

L'Amour charme
Ceux qu'il deſarme;
L'Amour charme,
Cedons luy tous.
Noſtre peine
Seroit vaine
De vouloir reſiſter à ſes coups :
Quelque chaîne

Qu'un Amant prenne,
La liberté n'a rien qui ſoit ſi doux.

Vénus deſcend du Ciel dans une grande Machine avec l'Amour ſon Fils, & deux petites Graces, nommées Ægiale & Phaéne : Et les Divinitez de la Terre & des Eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, & continuënt par leurs Dances de luy témoigner la joye qu'elles reſſentent à ſon abord.

CHŒUR DE TOUTES LES DIVINITEZ DE LA TERRE ET DES EAUX.

Nous gouſtons une Paix profonde;
Les plus doux Ieux ſont icy bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand ROY du Monde.
Deſcendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VENUS *dans ſa Machine.*

Ceſſez, ceſſez pour moy tous vos chants d'allegreſſe:
De ſi rares honneurs ne m'apartiennent pas,
Et l'hommage qu'icy voſtre bonté m'adreſſe
Doit eſtre reſervé pour de plus doux appas.
C'eſt une trop vieille méthode
De me venir faire ſa Cour;
Toutes les choſes ont leur tour,
Et Vénus n'ęſt plus à la mode.
Il eſt d'autres attraits naiſſans
Où l'on vá porter ſes encens;
Pſiché, Pſiché la Belle, aujourd'huy tient ma place,
Déja tout l'Univers s'empreſſe à l'adorer,
Et c'eſt trop que dans ma diſgrace
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites,
A quitter mon party tout s'eſt licencié,

Et du nombreux amas de Graces favorites,
Dont je traiſnois par tout les ſoins & l'amitié,
Il ne m'en eſt reſté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces Demeures ſombres
Preſtent leur ſolitude aux troubles de mon cœur,
Et me laiſſez parmy leurs ombres
Cacher ma honte & ma douleur.

Flore & les autres Deitez ſe retirent, & Vénus avec ſa Suite ſort de ſa Machine.

ÆGIALE.

Nous ne ſçavons, Déeſſe, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler :
Noſtre reſpect veut ſe taire,
Noſtre zéle veut parler.

VENUS.

Parlez, mais ſi vos ſoins aſpirent à me plaire,
Laiſſez tous vos conſeils pour une autre ſaiſon,
Et ne parlez de ma colere,
Que pour dire que j'ay raiſon.
C'eſtoit-là, c'eſtoit-là la plus ſenſible offence
Que ma Divinité pût jamais recevoir ;
Mais j'en auray la vangeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartez, de ſageſſe,
Pour juger ce qui peut eſtre digne de vous :
Mais pour moy, j'aurois crû qu'une grande Déeſſe
Devroit moins ſe mettre en couroux.

VENUS.

Et c'eſt là la raiſon de ce couroux extréme.

Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront eſt ſanglant,
Et ſi je n'eſtois pas dans ce degré ſupréme,
Le dépit de mon cœur ſeroit moins violent.
Moy, la Fille du Dieu qui lance le Tonnere,
Mere du Dieu qui fait aimer;
Moy, les plus doux ſouhaits du Ciel & de la Terre,
Et qui ne ſuis venuë au jour que pour charmer;
Moy, qui par tout ce qui reſpire
Ay veu de tant de vœux encenſer mes Autels,
Et qui de la Beauté, par des droicts immortels,
Ay tenu de tout temps le ſouverain Empire;
Moy, dont les yeux ont mis deux grandes Deïtez
Au point de me ceder le prix de la plus belle,
Je me voy ma victoire & mes droits diſputez
Par une chetive Mortelle!
Le ridicule excés d'un fol enteſtement
Va juſqu'à m'oppoſer une petite Fille!
Sur ſes traits & les miens j'eſſuyray conſtamment
Un temeraire jugement!
Et du haut des Cieux où je brille,
J'entendray prononcer aux Mortels prévenus,
Elle eſt plus belle que Vénus!

ÆGIALE.

Voila comme l'on fait, c'eſt le ſtyle des Hommes,
Ils ſont impertinens dans leurs comparaiſons.

PHAENE.

Ils ne ſçauroient loüer, dans le Siecle où nous ſommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

Ah que de ces trois mots la rigueur inſolente

Vange bien Junon & Pallas,
Et conſole leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuſe Pomme acquit à mes appas!
Je les voy s'aplaudir de mon inquietude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et d'un fixe regard chercher avec étude
Ma confuſion dans mes yeux.
Leur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, inſultant mon couroux,
Vante, vante, Vénus, les traits de ton viſage,
Au jugement d'un ſeul tu l'emportas ſur nous,
Mais par le jugement de tous
Une ſimple Mortelle a ſur toy l'avantage.
Ah! ce coup-là m'acheve, il me perce le cœur,
Je n'en puis plus ſouffrir les rigueurs ſans égales,
Et c'eſt trop de ſurcroiſt à ma vive douleur,
Que le plaiſir de mes Rivales.
Mon Fils, ſi j'eus jamais ſur toy quelque crédit,
Et ſi jamais je te fus chere,
Si tu portes un cœur à ſentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une Mere,
Qui ſi tendrement te chérit;
Employe, employe icy l'effort de ta puiſſance
A ſoûtenir mes intereſts,
Et fais à Pſiché par tes traits
Sentir les traits de ma vangeance.
Pour rendre ſon cœur malheureux,
Prens celuy de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoiſonné de ceux
Que tu lances dans ta colere;
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux Mortel,
Fais que juſqu'à la rage elle ſoit enflâmée,

Et qu'elle ait à ſouffrir le ſuplice cruel
D'aimer, & n'eſtre point aimée.

L'AMOUR.

Dans le Monde on n'entend que plaintes de l'Amour,
On m'impute par tout mille fautes commiſes,
Et vous ne croiriez point le mal & les ſottiſes
Que l'on dit de moy chaque jour.
Si pour ſervir voſtre colere...

VENUS.

Va, ne reſiſte point aux ſouhaits de ta Mere,
N'aplique tes raiſonnemens
Qu'à chercher les plus promps momens
De faire un ſacrifice à ma gloire outragée.
Parts, pour toute réponſe à mes empreſſemens,
Et ne me revoy point que je ne ſois vangée.

L'Amour s'envole, & Vénus ſe retire avec les Graces.

La Scene eſt changée en une grande Ville, où l'on découvre des deux coſtez, des Palais & des Maiſons de diferens ordres d'Architecture.



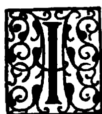


ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.


IL eſt des maux, ma Sœur, que le ſilence aigrit,
Laiſſons, laiſſons parler mon chagrin & le voſtre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le cuiſant dépit :
Nous nous voyons Sœurs d'infortune,
Et la voſtre & la mienne ont un ſi grand raport,
Que nous pouvons meſler toutes les deux en une,
Et dans noſtre juſte tranſport
Murmurer à plainte commune
Des cruautez de noſtre ſort.
Quelle fatalité ſecrette,
Ma Sœur, ſoûmet tout l'Univers
Aux attraits de noſtre Cadette,
Et de tant de Princes divers
Qu'en ces lieux la Fortune jette,
N'en preſente aucun à nos fers ?
Quoy, voir de toutes parts, pour luy rendre les armes,
Les cœurs ſe précipiter,
Et paſſer devant nos charmes,

Sans s'y vouloir arrester?
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne joüir d'aucun hommage,
Parmy tous ces tributs de soûpirs glorieux,
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Est-il pour nous, ma Sœur, de plus rude disgrace,
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psiché joüir avec audace
D'une foule d'Amans attachez à ses pas?

CIDIPPE.

Ah, ma Sœur, c'est une avanture
A faire perdre la raison,
Et tous les maux de la Nature,
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moy j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes,
Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché,
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes,
Toûjours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Psiché.
La nuit il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut;
Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
Et dés qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitost
Quelque songe la rappelle,
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma Sœur, voila mon martire,
Dans vos diſcours je me voy,
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui ſe paſſe en moy.

AGLAURE.

Mais encor, raiſonnons un peu ſur cette affaire.
Quels charmes ſi puiſſans en elle ſont épars,
Et par où, dites-moy, du grand ſecret de plaire,
L'honneur eſt-il acquis à ſes moindres regards?
Que voit-on dans ſa perſonne,
Pour inſpirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté luy donne
L'Empire de tous les cœurs?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeuneſſe,
On en tombe d'accord, je n'en diſconviens pas;
Mais luy cede-t-on fort pour quelque peu d'aiſneſſe,
Et ſe voit-on ſans appas?
Eſt-on d'une figure à faire qu'on ſe raille?
N'a-t-on point quelques traits, & quelques agrémens,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air, & quelque taille
A pouvoir dans nos fers jetter quelques Amans?
Ma Sœur, faites-moy la grace
De me parler franchement:
Suis-je faite d'un air, à voſtre jugement,
Que mon mérite au ſien doive ceder la place,
Et dans quelque ajuſtement
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui, vous, ma Sœur? nullement.
Hier à la Chaſſe, pres d'elle,

Ie vous regarday longtemps,
Et ſans vous donner d'encens,
Vous me paruſtes plus belle.
Mais moy, dites, ma Sœur, ſans me vouloir flater,
Sont-ce des viſions que je me mets en teſte,
Quand je me croy taillée à pouvoir meriter
La gloire de quelque conqueſte?

AGLAURE.

Vous, ma Sœur, vous avez ſans nul déguiſement,
Tout ce qui peut cauſer une amoureuſe flâme;
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me ſens toucher l'ame;
Et je ſerois voſtre Amant,
Si j'eſtois autre que Femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter ſur nous deux,
Qu'à ſes premiers regards les cœurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de ſoûpirs & de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les Dames d'une voix
Trouvent ſes attraits peu de choſe,
Et du nombre d'Amans qu'elle tient ſous ſes loix,
Ma Sœur, j'ay découvert la cauſe.

CIDIPPE.

Pour moy je la devine, & l'on doit préſumer
Qu'il faut que là-deſſous ſoit caché du miſtere:
Ce ſecret de tout enflâmer
N'eſt point de la Nature un effet ordinaire;
L'Art de la Theſſalie entre dans cette affaire,

Et quelque main a ſçèu ſans doute luy former
Un charme pour ſe faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appuy ma croyance ſe fonde,
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'eſt un air en tout temps deſarmé de rigueurs,
Des regards careſſans que la bouche ſeconde,
Un ſoûris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Noſtre gloire n'eſt plus aujourd'huy conſervée,
Et l'on n'eſt plus au temps de ces nobles fiertez,
Qui par un digne eſſay d'illuſtres cruautez,
Vouloient voir d'un Amant la conſtance éprouvée.
De tout ce noble orgueil qui nous ſeyoit ſi bien,
On eſt bien deſcendu dans le Siecle où nous ſommes,
Et l'on en eſt reduite à n'eſperer plus rien,
A moins que l'on ſe jette à la teſte des Hommes.

CIDIPPE.

Oüy, voila le ſecret de l'affaire, & je voy
Que vous le prenez mieux que moy.
C'eſt pour nous attacher à trop de bienſeance,
Qu'aucun Amant, ma Sœur, à nous ne veut venir,
Et nous voulons trop ſoûtenir
L'honneur de noſtre Sexe, & de noſtre naiſſance.
Les Hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
L'eſpoir, plus que l'Amour, eſt ce qui les attire,
Et c'eſt par là que Pſiché nous ravit
Tous les Amans qu'on voit ſous ſon empire.
Suivons, ſuivons l'exemple, ajuſtons-nous au temps,
Abaiſſons-nous, ma Sœur, à faire des avances,

Et ne ménageons plus de triſtes bienſeances
Qui nous oſtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'aprouve la penſée, & nous avons matiere
D'en faire l'épreuve premiere
Aux deux Princes qui ſont les derniers arrivez.
Ils ſont charmans, ma Sœur, & leur perſonne entiere
Me... Les avez-vous obſervez ?

CIDIPPE.

Ah, ma Sœur, ils ſont faits tous deux d'une maniere,
Que mon ame... Ce ſont deux Princes achevez.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendreſſe,
Sans ſe faire deſ-honneur.

CIDIPPE.

Je trouve que ſans honte une belle Princeſſe
Leur pourroit donner ſon cœur.

SCENE II.

Cleomene, Agenor, Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

Les voicy tous deux, & j'admire
Leur air & leur ajuſtement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE.

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainſy?
Prenez-vous l'épouvante, en nous voyant paroiſtre?

CLEOMENE.

On nous faiſoit croire qu'icy
La Princeſſe Pſiché, Madame, pourroit eſtre.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agreable pour vous,
Si vous ne les voyez ornez de ſa preſence?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes aſſez doux;
Mais nous cherchons Pſiché dans noſtre impatience.

CIDIPPE.

Quelque choſe de bien preſſant
Vous doit à la chercher pouſſer tous deux ſans doute

CLEOMENE.

Le motif eſt aſſez puiſſant,
Puis que noſtre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

Ce ſeroit trop à nous, que de nous informer
Du ſecret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMENE.

Nous ne pretendons point en faire de miſtere;
Auſſi bien malgré nous paroiſtroit-il au jour,
Et le ſecret ne dure guere,
Madame, quand c'eſt de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Pſiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux ſoûmis à ſon empire
Nous allons de concert luy découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'eſt une nouveauté ſans doute aſſez bizarre,
Que deux Rivaux ſi bien unis.

CLEOMENE.

Il eſt vray que la choſe eſt rare,
Mais non pas impoſſible à deux parfaits Amis.

CIDIPPE.

Eſt-ce que dans ces lieux il n'eſt qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à ſeparer vos vœux?

AGLAURE.

Parmy l'éclat du ſang, vos yeux n'ont-ils veu qu'elle
A pouvoir meriter vos feux?

CLEOMENE.

Eſt-ce que l'on conſulte au moment qu'on s'enflâme?
Choiſit-on qui l'on veut aimer?
Et pour donner toute ſon ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On ſuit dans une telle ardeur
Quelque choſe qui nous attire,
Et lors que l'Amour touche un cœur,
On n'a point de raiſons à dire.

AGLAURE.

En verité je plains les fâcheux embarras

Où je voy que vos cœurs se mettent;
Vous aimez un Objet dont les rians appas
Mesleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent,
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses Amans
Trouvera du méconte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'est pour essuyer de tres-fâcheux momens,
Que les soudains retours de son ame inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le Sort où cet Amour vous guide,
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié
Vous pouvez de l'Amour sauver vostre amitié,
Et l'on voit en vous deux un merite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prevenir par pitié
Ce que vostre cœur se prepare.

CLEOMENE.

Cet avis genereux fait pour nous éclater
Des bontez qui nous touchent l'ame;
Mais le Ciel nous reduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Vostre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;

Ce que noſtre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'eſt rien qui le puiſſe faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Pſiché... La voicy.

SCENE III.

Pſiché, Cidippe, Aglaure, Cleomene, Agenor.

CIDIPPE.

Venez joüir, ma Sœur, de ce qu'on vous apreſte.

AGLAURE.

Preparez vos attraits à recevoir icy
Le triomphe nouveau d'une illuſtre conqueſte.

CIDIPPE.

Ces Princes ont tous deux ſi bien ſenty vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche ſe diſpoſe.

PSICHÉ.

Du ſujet qui les tient ſi reſveurs parmy nous
Je ne me croyois pas la cauſe,
Et j'aurois crû toute autre choſe
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ny beauté, ny naiſſance
A pouvoir meriter leur amour & leurs ſoins,
Ils nous favoriſent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Eſt ſans doute, Madame, un aveu temeraire;
Mais tant de cœurs pres du trépas,
Sont par de tels aveus forcez à vous déplaire,
Que vous eſtes reduite à ne les punir pas
Des foudres de voſtre colere.
Vous voyez en nous deux Amis,
Qu'un doux raport d'humeurs ſçeut joindre dés l'enfance;
Et ces tendres liens ſe ſont veus affermis
Par cent combats d'eſtime & de reconnoiſſance.
Du Deſtin ennemy les aſſauts rigoureux,
Les mépris de la mort, & l'aſpect des ſupplices,
Par d'illuſtres éclats de mutuels offices
Ont de noſtre amitié ſignalé les beaux nœuds:
Mais à quelques eſſais qu'elle ſe ſoit trouvée,
Son grand triomphe eſt en ce jour,
Et rien ne fait tant voir ſa conſtance éprouvée,
Que de ſe conſerver au milieu de l'Amour.
Oüy, malgré tant d'apas, ſon illuſtre conſtance
Aux Loix qu'elle nous fait a ſoûmis tous nos vœux;
Elle vient d'une douce & pleine déference
Remettre à voſtre choix le ſuccés de nos feux,
Et pour donner un poids à noſtre concurrence,
Qui des raiſons d'Etat entraiſne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette meſme amitié s'offre ſans répugnance
D'unir nos deux Etats au ſort du plus heureux.

AGENOR.

Oüy, de ces deux Etats, Madame,
Que ſous voſtre heureux choix nous nous offrons d'unir,

Nous voulons faire à noſtre flâme
Un ſecours pour vous obtenir.
Ce que pour ce bonheur, pres du Roy voſtre Pere,
Nous nous ſacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux,
Et c'eſt au plus heureux faire un don neceſſaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHÉ.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
Dequoy remplir les vœux de l'ame la plus fiere,
Et vous me le parez tous deux d'une maniere,
Qu'on ne peut rien offrir qui ſoit plus précieux.
Vos feux, voſtre amitié, voſtre vertu ſupréme,
Tout me releve en vous l'offre de voſtre foy,
Et j'y vois un mérite à s'oppoſer luy-meſme
A ce que vous voulez de moy.
Ce n'eſt pas à mon cœur qu'il faut que je défere
Pour entrer ſous de tels liens;
Ma main, pour ſe donner, attend l'ordre d'un Pere,
Et mes Sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais ſi l'on me rendoit ſur mes vœux abſoluë,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon eſtime entre vous ſuſpenduë
Ne pourroit ſur aucun laiſſer tomber mon choix.
A l'ardeur de voſtre pourſuite
Je répondrois aſſez de mes vœux les plus doux;
Mais c'eſt parmy tant de mérite
Trop que deux cœurs pour moy, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux ſouhaits j'aurois l'ame geſnée
A l'effort de voſtre amitié,

Et j'y vois l'un de vous prendre une Deſtinée
A me faire trop de pitié.
Oüy, Princes, à tous ceux dont l'amour ſuit le voſtre,
Je vous prefererois tous deux avec ardeur;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir preferer l'un de vous deux à l'autre.
A celuy que je choiſirois,
Ma tendreſſe feroit un trop grand ſacrifice,
Et je m'imputerois à barbare injuſtice
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oüy, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame,
Pour en faire aucun malheureux,
Et vous devez chercher dans l'amoureuſe flâme
Le moyen d'eſtre heureux tous deux.
Si voſtre cœur me conſidere
Aſſez pour me ſouffrir de diſpoſer de vous,
J'ay deux Sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un deſtin aſſez doux,
Et l'amitié me rend leur perſonne aſſez chere,
Pour vous ſouhaiter leurs Epoux.

CLEOMENE.

Un cœur dont l'amour eſt extréme
Peut-il bien conſentir, helas,
D'eſtre donné par ce qu'il aime!
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir ſupréme,
Diſpoſez-en pour le trépas,
Mais pour une autre que vous-meſme
Ayez cette bonté de n'en diſpoſer pas.

AGENOR.

Aux Princeſſes, Madame, on feroit trop d'outrage,

Et c'eſt pour leurs attraits un indigne partage,
Que les reſtes d'une autre ardeur;
Il faut d'un premier feu la pureté fidelle,
Pour aſpirer à cet honneur
Où voſtre bonté nous appelle,
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait ſoûpiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me ſemble, ſans nul courroux,
Qu'avant que de vous en defendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on ſe fuſt expliqué ſur vous.
Nous croyez-vous un cœur ſi facile & ſi tendre?
Et lors qu'on parle icy de vous donner à nous,
Sçavez-vous ſi l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je penſe que l'on a d'aſſez hauts ſentimens
Pour refuſer un cœur qu'il faut qu'on ſollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à ſon propre mérite
La conqueſte de ſes Amans.

PSICHÉ.

J'ay crû pour vous, mes Sœurs, une gloire aſſez grande,
Si la poſſeſſion d'un mérite ſi haut...

SCENE IV.

Lycas, Psiché, Aglaure, Cidippe, Cleomene, Agenor.

LYCAS.

Ah, Madame!

PSICHÉ.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roy...

PSICHÉ.

Quoy?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHÉ.

De ce trouble si grand, que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le sçaurez que trop tost.

PSICHÉ.

Helas! que pour le Roy tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSICHÉ.

C'est pour loüer le Ciel, & me voir hors d'effroy,

De sçavoir que je n'aye à craindre que pour moy.
Mais apren-moy, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obeïsse à qui m'envoye icy,
Madame, & qu'on vous laisse aprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsy.

PSICHÉ.

Allons sçavoir surquoy l'on craint tant ma foiblesse.

SCENE V.

Aglaure, Cidippe, Lycas.

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dy-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Helas! ce grand malheur, dans la Cour répandu,
Voyez-le vous-mesme, Princesse,
Dans l'Oracle qu'au Roy les Destins ont rendu.
Voicy ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravez au fond de mon ame.

Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psiché conclure l'Hymenée;
Mais qu'au sommet d'un Mont elle soit promptement
En pompe funebre menée,
Et que de tous abandonnée,
Pour Epoux elle attende en ces lieux constamment
Vn Monstre dont on a la veuë empoisonnée,

Vn Serpent qui répand ſon venin en tous lieux,
Et trouble dans ſa rage & la Terre & les Cieux.

Apres un Arreſt ſi ſevere,
Je vous quitte, & vous laiſſe à juger entre vous,
Si par de plus cruels & plus ſenſibles coups
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colere.

SCENE VI.

Aglaure, Cidippe.

CIDIPPE.

Ma Sœur, que ſentez-vous à ce ſoudain malheur
Où nous voyons Pſiché par les Deſtins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que ſentez-vous, ma Sœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je ſens que dans mon cœur
Je n'en ſuis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moy, je ſens quelque choſe au mien
Qui reſſemble aſſez à la joye.
Allons, le Deſtin nous envoye
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.





PREMIER INTERMEDE

La Scene est changée en des Rochers affreux, & fait voir en éloignement une Grotte effroyable.

C'est dans ce Desert que Psiché doit estre exposée pour obeïr à l'Oracle. Une Troupe de Personnes affligées y viennent déplorer sa disgrace. Une partie de cette Troupe desolée témoigne sa pitié par des Plaintes touchantes, & par des Concerts lugubres ; & l'autre exprime sa desolation par une Dance pleine de toutes les marques du plus violent desespoir.

PLAINTES EN ITALIEN,

chantées par une Femme desolée, & deux Hommes affligez.

FEMME DESOLÉE.

Deh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

1. HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

2. HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

1. HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

2. HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni a morir tanta beltà.
Cieli, ftelle, ahi crudeltà.

2. HOMME AFFLIGÉ.

Com'effer puo fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia eftinta una beltà innocente?
Ahi! che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli fteffi Inferni.

1. HOMME AFFLIGÉ.

Nume fiero!

2. HOMME AFFLIGÉ.

Dio fevero!

ENSEMBLE.

Perche tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi, fentenza inudita,
Dar morte à la Beltà, ch'altrui da vita.

FEMME DESOLÉE.

Ahi ch'indarno fi tarda,
Non refifte à li Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove comanda il Ciel, l'Vom cede à forza.
Ahi dolore! &c. *Come fopra.*

Ces Plaintes font entrecoupées & finies par une Entrée de Ballet de huit Perfonnes affligées.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Roy, Psiché, Aglaure, Cidippe, Lycas, Suite.

PSICHÉ.


E vos larmes, Seigneur, la ſource m'eſt bien chere;
Mais c'eſt trop aux bontez que vous avez pour moy,
Que de laiſſer regner les tendreſſes de Pere
Iuſque dans les yeux d'un grand Roy.
Ce qu'on vous voit icy donner à la Nature
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuſer les touchantes faveurs:
Laiſſez moins ſur voſtre ſageſſe
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et ceſſez d'honorer mon deſtin par des pleurs,
Qui dans le cœur d'un Roy montrent de la foibleſſe.

LE ROY.

Ah! ma Fille, à ces pleurs laiſſe mes yeux ouverts,
Mon deüil eſt raiſonnable, encor qu'il ſoit extréme,
Et lors que pour toûjours on perd ce que je perds,
La Sageſſe, croy-moy, peut pleurer elle-meſme.
En vain l'orgueil du Diadéme
Veut qu'on ſoit inſenſible à ces cruels revers,

En vain de la Raiſon les ſecours ſont offerts,
Pour vouloir d'un œil ſec voir mourir ce qu'on aime:
L'effort en eſt barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'eſt brutalité plus que vertu ſupréme.
Je ne veux point dans cette adverſité
Parer mon cœur d'inſenſibilité,
Et cacher l'ennuy qui me touche;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je reſſens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma Fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un Roy montrer le cœur d'un Homme.

PSICHÉ.

Je ne mérite pas cette grande douleur:
Oppoſez, oppoſez un peu de reſiſtance
Aux droits qu'elle prend ſur un cœur
Dont mille évenemens ont marqué la puiſſance.
Quoy, faut-il que pour moy vous renonciez, Seigneur,
A cette Royale conſtance,
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuſe expérience?

LE ROY.

La conſtance eſt facile en mille occaſions.
Toutes les révolutions
Où nous peut expoſer la Fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les perſécutions,
Le poiſon de l'Envie, & les traits de la Haine,
N'ont rien que ne puiſſent ſans peine
Braver les réſolutions

D'une ame où la Raiſon eſt un peu ſouveraine:
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire ſuccomber les cœurs
Sous le poids des douleurs ameres,
Ce ſont, ce ſont les rudes traits
De ces fatalitez ſeveres,
Qui nous enlevent pour jamais
Les Perſonnes qui nous ſont cheres.
La Raiſon contre de tels coups
N'offre point d'armes ſecourables,
Et voila des Dieux en couroux
Les foudres les plus redoutables
Qui ſe puiſſent lancer ſur nous.

PSICHÉ.

Seigneur, une douceur icy vous eſt offerte:
Voſtre hymen a reçeu plus d'un preſent des Dieux,
Et par une faveur ouverte
Ils ne vous oſtent rien en m'oſtant à vos yeux,
Dont ils n'ayent pris le ſoin de reparer la perte.
Il vous reſte dequoy conſoler vos douleurs,
Et cette Loy du Ciel que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princeſſes mes Sœurs,
Laiſſe à l'amitié paternelle
Où placer toutes ſes douceurs.

LE ROY.

Ah, de mes maux ſoulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moy qui de toy me conſole;
C'eſt ſur mes déplaiſirs que j'ay les yeux ouverts,
Et dans un deſtin ſi funeſte
Je regarde ce que je perds,
Et ne voy point ce qui me reſte.

PSICHÉ.

Vous ſçavez mieux que moy qu'aux volontez des Dieux,
Seigneur, il faut regler les noſtres,
Et je ne puis vous dire en ces triſtes Adieux
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux ſont maiſtres ſouverains
Des preſens qu'ils daignent nous faire;
Ils ne les laiſſent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lors qu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre;
Seigneur, je ſuis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
Et quand par cet Arreſt ils veulent me reprendre,
Ils ne vous oſtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'eſt ſans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROY.

Ah, cherche un meilleur fondement
Aux conſolations que ton cœur me preſente,
Et de la fauſſeté de ce raiſonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur ſi cuiſante,
Dont je ſouffre icy le tourment.
Crois-tu là me donner une raiſon puiſſante,
Pour ne me plaindre point de cet Arreſt des Cieux?
Et dans le procedé des Dieux
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur aſſaſſinante
Ne paroiſt-elle pas aux yeux?
Voy l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,

Et l'autre où te reçeut mon cœur infortuné:
Tu connoistras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçeus d'eux en toy, ma Fille,
Un present que mon cœur ne leur demandoit pas;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joye accroistre ma famille.
Mais mon cœur ainsi que mes yeux
S'est fait de ce present une douce habitude:
J'ay mis quinze ans de soins, de veilles, & d'étude,
A me le rendre précieux,
Je l'ay paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus,
En luy j'ay renfermé par des soins assidus
Tous les plus beaux trésors que fournit la Sagesse,
A luy j'ay de mon ame attaché la tendresse,
J'en ay fait de ce cœur le charme & l'allegresse,
La consolation de mes sens abbatus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ostent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte
Sur cet affreux Arrest dont je souffre l'atteinte?
Ah! leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur
Des tendresses de nostre cœur:
Pour m'oster leur present, leur falloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien?
Ou plûtost, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eust-il pas esté mieux de ne me donner rien?

PSICHÉ.

Seigneur, redoutez la colere
De ces Dieux contre qui vous osez éclater,

LE ROY.

Apres ce coup que peuvent-ils me faire ?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHÉ.

Ah, Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, & je doy me haïr...

LE ROY.

Ah, qu'ils souffrent du moins mes plaintes legitimes,
Ce m'est assez d'effort que de leur obeïr,
Ce doit leur estre assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans pretendre gesner la douleur que me donne
L'épouvantable Arrest d'un Sort si rigoureux.
Mon juste desespoir ne sçauroit se contraindre,
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toûjours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toûjours me plaindre,
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'Univers ne peut me reparer.

PSICHÉ.

Ah, de grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse,
J'ay besoin de constance en l'état où je suis :
Ne fortifiez point l'excés de mes ennuis
Des larmes de vostre tendresse.
Seuls ils sont assez forts, & c'est trop pour mon cœur
De mon destin, & de vostre douleur.

LE ROY.

Oüy, je doy t'épargner mon deüil inconsolable.
Voicy l'instant fatal de m'arracher de toy :
Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?

Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loy,
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laiſſer en ce funeſte lieu.
Adieu, je vais... Adieu.

Ce qui ſuit juſqu'à la fin de la Piece, eſt de M. C. à la reſerve de la premiere Scene du troiſiéme Acte, qui eſt de la meſme main que ce qui a precedé.

SCENE II.

Pſiché, Aglaure, Cidippe.

PSICHÉ.

Suivez le Roy, mes Sœurs, vous eſſuyrez ſes larmes,
Vous adoucirez ſes douleurs,
Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous expoſiez encor à mes malheurs.
Conſervez luy ce qui luy reſte,
Le Serpent que j'attens peut vous eſtre funeſte,
Vous enveloper dans mon ſort,
Et me porter en vous une ſeconde mort.
Le Ciel m'a ſeule condamnée
A ſon haleine empoiſonnée,
Rien ne ſçauroit me ſecourir,
Et je n'ay pas beſoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaiſirs,
De meſler nos ſoûpirs à vos derniers ſoûpirs;
D'une tendre amitié ſouffrez ce dernier gage.

PSICHÉ.

C'eſt vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'eſt en voſtre faveur eſperer un miracle,
Ou vous accompagner juſques au monument.

PSICHÉ.

Que peut-on ſe promettre apres un tel Oracle?

AGLAURE.

Un Oracle jamais n'eſt ſans obſcurité,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre,
Et peut-eſtre apres tout n'en devez-vous attendre
Que gloire, & que felicité.
Laiſſez-nous voir, ma Sœur, par une digne iſſuë,
Cette frayeur mortelle heureuſement déçeuë,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne ſe montre plus doux.

PSICHÉ.

Ma Sœur, écoutez mieux la voix de la Nature,
Qui vous apelle aupres du Roy.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en ſçavez l'indiſpenſable loy,
Un Pere vous doit eſtre encor plus cher que moy.
Rendez-vous toutes deux l'appuy de ſa vieilleſſe,
Vous luy devez chacune un Gendre, & des Neveux,
Mille Rois à l'envy vous gardent leur tendreſſe,
Mille Rois à l'envy vous offriront leurs vœux:
L'Oracle me veut ſeule, & ſeule auſſi je veux
Mourir, ſi je puis, ſans foibleſſe,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que malgré moy la Nature m'en laiſſe.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'eſt vous importuner.

CIDIPPE.

J'oſe dire un peu plus, ma Sœur, c'eſt vous déplaire.

PSICHÉ.

Non, mais enfin c'eſt me geſner,
Et peut-eſtre du Ciel redoubler la colere.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce meſme Ciel plus juſte & moins ſevere,
Vous envoyer le ſort que nous vous ſouhaitons,
Et que noſtre amitié ſincere
En dépit de l'Oracle & malgré vous eſpere.

PSICHÉ.

Adieu, c'eſt un eſpoir, ma Sœur, & des ſouhaits,
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCENE III.

Pſiché ſeule.

Enfin ſeule, & toute à moy-meſme,
Je puis enviſager cet affreux changement,
Qui du haut d'une gloire extréme
Me précipite au monument.
Cette gloire eſtoit ſans ſeconde,
L'éclat s'en répandoit juſqu'aux deux bouts du monde.
Tout ce qu'il a de Rois ſembloient faits pour m'aimer.
Tous leurs Sujets me prenant pour Déeſſe

Commençoient à m'accoûtumer
Aux encens qu'ils m'offroient ſans ceſſe;
Leurs ſoûpirs me ſuivoient ſans qu'il m'en coûtaſt rien,
Mon ame reſtoit libre en captivant tant d'ames,
Et j'eſtois parmy tant de flâmes
Reyne de tous les cœurs, & maiſtreſſe du mien.
O Ciel! m'auriez-vous fait un crime
De cette inſenſibilité?
Déployez-vous ſur moy tant de ſeverité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'eſtime?
Si vous m'impoſiez cette loy,
Qu'il falluſt faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puis que je ne pouvois le faire,
Que ne le faiſiez-vous pour moy?
Que ne m'inſpiriez-vous ce qu'inſpire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, &... Mais que vois-je icy?

SCENE IV.

Cleomene, Agenor, Pſiché.

CLEOMENE.

Deux Amis, deux Rivaux, dont l'unique ſoucy
Eſt d'expoſer leurs jours pour conſerver les vôtres.

PSICHÉ.

Puis-je vous écouter quand j'ay chaſſé deux Sœurs?
Princes, contre le Ciel penſez-vous me defendre?
Vous livrer au Serpent qu'icy je dois attendre,
Ce n'eſt qu'un deſeſpoir qui ſied mal aux grands cœurs,
Et mourir alors que je meurs,

C'eſt accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ſes douleurs.

AGENOR.

Un Serpent n'eſt pas invincible;
Cadmus qui n'aimoit rien défit celuy de Mars,
Nous aimons, & l'Amour ſçait rendre tout poſſible
Au cœur qui ſuit ſes étendarts,
A la main dont luy-meſme il conduit tous les dards.

PSICHÉ.

Voulez-vous qu'il vous ſerve en faveur d'une ingrate
Que tous ſes traits n'ont pû toucher?
Qu'il dompte ſa vangeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher?
Quand meſme vous m'auriez ſervie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit eſperez-vous de qui ne peut aimer?

CLEOMENE.

Ce n'eſt point par l'eſpoir d'un ſi charmant ſalaire
Que nous nous ſentons animer,
Nous ne cherchons qu'à ſatisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'oſe préſumer
Que jamais, quoy qu'il puiſſe faire,
Il ſoit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflâmer.
Vivez, belle Princeſſe, & vivez pour un autre:
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous falloit voir le voſtre.
Et ſi nous ne mourons en vous ſauvant le jour,

Quelque amour qu'à nos yeux vous préferiez au noſtre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHÉ.

Vivez, Princes, vivez, & de ma Deſtinée
Ne ſongez plus à rompre, ou partager la loy :
Je croy vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moy,
Le Ciel m'a ſeule condamnée.
Je penſe oüir déja les mortels ſifflemens
De ſon Miniſtre qui s'approche,
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens,
Et maiſtreſſe qu'elle eſt de tous mes ſentimens,
Elle me le figure au haut de cette Roche.
J'en tombe de foibleſſe, & mon cœur abatu
Ne ſoûtient plus qu'à peine un reſte de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoiſonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,
Et quand vous vous peignez un ſi proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & des bras
Que l'eſpoir n'abandonne pas.
Peut-eſtre qu'un Rival a dicté cet Oracle,
Que l'or a fait parler celuy qui l'a rendu :
Ce ne ſeroit pas un miracle,
Que pour un Dieu muet un Homme euſt répondu,
Et dans tous les Climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il eſt ainſi qu'ailleurs des meſchans dans les Temples.

CLEOMENE.

Laiſſez-nous oppoſer au lâche Raviſſeur,
A qui le Sacrilége indignement vous livre,

Un amour qu'a le Ciel choisi pour defenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons pretendre à sa possession,
Du moins en son péril permettez-nous de suivre
L'ardeur & les devoirs de nostre passion.

PSICHÉ.

Portez-les à d'autres moy-mesmes,
Princes, portez-les à mes Sœurs
Ces devoirs, ces ardeurs extrémes
Dont pour moy sont remplis vos cœurs.
Vivez pour elles quand je meurs,
Plaignez de mon Destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matieres :
Ce sont mes volontez dernieres,
Et l'on a reçeu de tout temps
Pour souveraines loix les ordres des Mourans.

CLEOMENE.

Princesse...

PSICHÉ.

Encor un coup, Princes, vivez pour elles,
Tant que vous m'aimerez vous devez m'obeïr ;
Ne me reduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'estre fidelles.
Allez, laissez-moy seule expirer en ce lieu,
Où je n'ay plus de voix que pour vous dire Adieu.
Mais je sens qu'on m'enleve, & l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, Adieu pour la derniere fois.
Voyez si de mon sort vous pouvez estre en doute.

Elle est enlevée en l'air par deux Zéphires.

AGENOR.

Nous la perdons de veuë, allons tous deux chercher
Sur le faiſte de ce Rocher,
Prince, les moyens de la ſuivre.

CLEOMENE.

Allons-y chercher ceux de ne luy point ſurvivre.

SCENE V.

L'Amour en l'air.

Allez mourir, Rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous méritez le couroux,
Pour avoir eu le cœur ſenſible aux meſmes charmes.
Et toy, forge, Vulcain, mille brillans attraits
Pour orner un Palais,
Où l'Amour de Pſiché veut eſſuyer les larmes,
Et luy rendre les armes.





SECOND INTERMEDE.

La Scene ſe change en une Cour magnifique, ornée de Colomnes de Lapys enrichies de Figures d'or, qui forment un Palais pompeux & brillant, que l'Amour deſtine pour Pſiché. Six Cyclopes avec quatre Fées y font une Entrée de Ballet, où ils achevent en cadence quatre gros Vaſes d'argent que les Fées leur ont apportez. Cette Entrée eſt entrecoupée par ce Recit de Vulcain, qu'il fait à deux repriſes.

Depeſchez, preparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux,
Que chacun pour luy s'intéreſſe,
N'oubliez rien des ſoins qu'il faut:
Quand l'Amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſez toſt.

L'Amour ne veut point qu'on différe,
Travaillez, haſtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de luy plaire
Faſſe vos ſoins les plus doux.

SECOND COUPLET.

Servez bien un Dieu ſi charmant,
Il ſe plaiſt dans l'empreſſement.
Que chacun pour luy s'intéreſſe,
N'oubliez rien des ſoins qu'il faut:

Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tost.

L'Amour ne veut point qu'on différe,
Travaillez, &c.





ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

L'Amour, Zephire.

ZEPHIRE.



UY, je me ſuis galamment acquité
De la commiſſion que vous m'avez donnée,
Et du haut du Rocher je l'ay, cette Beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau Palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Diſpoſer de ſa Deſtinée :
Mais vous me ſurprenez par ce grand changement
Qu'en voſtre perſonne vous faites;
Cette taille, ces traits, & cet ajuſtement,
Cachent tout-à-fait qui vous eſtes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnoiſtre pour l'Amour.

L'AMOUR.

Auſſi ne veux-je pas qu'on puiſſe me connoiſtre,
Je ne veux à Pſiché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux tranſports de cette vive ardeur
Que ſes doux charmes y font naiſtre;
Et pour en exprimer l'amoureuſe langueur,

Et cacher ce que je puis eſtre
Aux yeux qui m'impoſent des loix,
J'ay pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout vous eſtes un grand Maiſtre,
C'eſt icy que je le connois.
Sous des déguiſemens de diverſe nature
On a veu les Dieux amoureux
Chercher à ſoulager cette douce bleſſure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux:
Mais en bon ſens vous l'emportez ſur eux,
Et voila la bonne figure
Pour avoir un ſuccés heureux,
Pres de l'aimable Sexe où l'on porte ſes vœux.
Oüy, de ces formes-là l'aſſiſtance eſt bien forte,
Et ſans parler ny de rang, ny d'eſprit,
Qui peut trouver moyen d'eſtre fait de la ſorte,
Ne ſoûpire guere à crédit.

L'AMOUR.

J'ay réſolu, mon cher Zephire,
De demeurer ainſi toûjours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aiſné de tous les Amours.
Il eſt temps de ſortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience,
Il eſt temps deſormais que je devienne grand.

ZEPHIRE.

Fort-bien, vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un miſtere
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement ſans doute irritera ma Mere.

ZEPHIRE.

Je prévoy là-deſſus quelque peu de colere.
Bien que les diſputes des ans
Ne doivent point regner parmy des Immortelles,
Voſtre Mere Vénus eſt de l'humeur des belles
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'eſt dans le procedé que l'on vous voit tenir,
Et c'eſt l'avoir étrangement vangée,
Que d'aimer la Beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine où ſes vœux pretendent que réponde
La puiſſance d'un Fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laiſſons cela, Zephire, & me dy ſi tes yeux
Ne trouvent pas Pſiché la plus belle du Monde?
Eſt-il rien ſur la Terre, eſt-il rien dans les Cieux,
Qui puiſſe luy ravir le titre glorieux
De beauté ſans ſeconde?
Mais je la voy, mon cher Zephire,
Qui demeure ſurpriſe à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir ſon martyre,
Luy découvrir ſon deſtin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les ſoûpirs, la bouche, & les yeux.
En Confident diſcret je ſçay ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux myſtére.

SCENE II.

Psiché.

Où ſuis-je? & dans un lieu que je croyois barbare,
Quelle ſçavante main a baſty ce Palais,
Que l'Art, que la Nature pare
De l'aſſemblage le plus rare
Que l'œil puiſſe admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate,
Dans ces Jardins, dans ces Apartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchante & ne flate;
Et de quelque coſté que tournent mes frayeurs,
Je ne voy ſous mes pas que de l'or, ou des fleurs.

Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un Serpent?
Et lors que par leur veuë il amuſe & ſuſpend
De mon Deſtin jaloux les rigueurs ſans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?
Non, non, c'eſt de ſa haine en cruautez féconde
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui par une rigueur nouvelle & ſans ſeconde
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le Monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon eſpoir eſt ridicule,
S'il croit par là ſoulager mes douleurs!

Tout autant de momens que ma mort ſe recule,
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.

Ne me fay plus languir, vien prendre ta victime,
Monſtre qui dois me déchirer;
Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
Si le Ciel veut ma mort, ſi ma vie eſt un crime,
De ce peu qui m'en reſte oſe enfin t'emparer,
Je ſuis laſſe de murmurer
Contre un chaſtiment legitime,
Je ſuis laſſe de ſoûpirer,
Vien, que j'acheve d'expirer.

SCENE III.

L'Amour, Pſiché, Zephire.

L'AMOUR.

Le voila ce Serpent, ce Monſtre impitoyable,
Qu'un Oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'eſt pas peut-eſtre à tel point effroyable
Que vous vous l'eſtes figuré.

PSICHÉ.

Vous, Seigneur, vous ſeriez ce Monſtre dont l'Oracle
A menacé mes triſtes jours,
Vous qui ſemblez plûtoſt un Dieu qui par Miracle
Daigne venir luy-meſme à mon ſecours!

L'AMOUR.

Quel beſoin de ſecours au milieu d'un Empire,

Où tout ce qui reſpire
N'attend que vos regards pour en prendre la loy,
Où vous n'avez à craindre autre Monſtre que moy?

PSICHÉ.

Qu'un Monſtre tel que vous inſpire peu de crainte!
Et que s'il a quelque poiſon,
Une ame auroit peu de raiſon
De hazarder la moindre plainte,
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindroit la gueriſon!
A peine je vous voy, que mes frayeurs ceſſées
Laiſſent évanoüir l'image du trépas,
Et que je ſens couler dans mes veines glacées
Un je ne ſçay quel feu que je ne connoy pas.
J'ay ſenty de l'eſtime, & de la complaiſance;
De l'amitié, de la reconnoiſſance,
De la compaſſion les chagrins innocens
M'en ont fait ſentir la puiſſance,
Mais je n'ay point encor ſenty ce que je ſens.
Je ne ſçay ce que c'eſt, mais je ſçay qu'il me charme,
Que je n'en conçoy point d'alarme;
Plus j'ay les yeux ſur vous, plus je m'en ſens charmer:
Tout ce que j'ay ſenty n'agiſſoit point de meſme,
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, ſi je ſçavois ce que c'eſt que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoiſonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui ſemblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Helas! plus ils ſont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher ſur eux.
Par quel ordre du Ciel que je ne puis comprendre

Vous dy-je plus que je ne doy,
Moy de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquaffiez le trouble où je vous voy?
Vous foûpirez, Seigneur, ainfi que je foûpire,
Vos fens comme les miens paroiffent interdits,
C'eft à moy de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'eft moy qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Pfiché, l'ame toûjours fi dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner,
Si pour en reparer l'injure
L'Amour en ce moment fe paye avec ufure
De ceux qu'elle a deu luy donner.
Ce moment eft venu qu'il faut que voftre bouche
Exhale des foûpirs fi longtemps retenus,
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de tranfports auffi doux qu'inconnus
Auffi fenfiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette ame infenfible a profané le cours.

PSICHÉ.

N'aimer point, c'eft donc un grand crime!

L'AMOUR.

En fouffrez-vous un rude châtiment?

PSICHÉ.

C'eft punir affez doucement.

L'AMOUR.

C'eft luy choifir fa peine légitime,
Et fe faire juftice en ce glorieux jour
D'un manquement d'amour, par un excés d'amour.

PSICHÉ.

Que n'ay-je efté plûtoft punie!
J'y mets le bonheur de ma vie,
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas,
Mais le fupplice a trop d'appas :
Permettez que tout haut je le die & redie,
Je le dirois cent fois & n'en rougirois pas.
Ce n'eft point moy qui parle, & de voftre prefence
L'empire furprenant, l'aimable violence,
Dés que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'eft en vain qu'en fecret ma pudeur s'en offenfe,
Que le Sexe & la bienfeance
Ofent me faire d'autres loix;
Vos yeux de ma réponfe eux-mefmes font le choix,
Et ma bouche affervie à leur toute-puiffance
Ne me confulte plus fur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Pfiché, croyez ce qu'ils vous difent,
Ces yeux, qui ne font point jaloux,
Qu'à l'envy les voftres m'inftruifent
De tout ce qui fe paffe en vous.
Croyez-en ce cœur qui foûpire,
Et qui, tant que le voftre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un foûpir
Que cent regards ne peuvent dire.
C'eft le langage le plus doux,
C'eft le plus fort, c'eft le plus feur de tous.

PSICHÉ.

L'intelligence en étoit deuë
A nos cœurs, pour les rendre également contens :

J'ay ſoûpiré, vous m'avez entenduë ;
Vous ſoûpirez, je vous entens.
Mais ne me laiſſez plus en doute,
Seigneur, & dites-moy ſi par la meſme route
Aprés moy le Zéphire icy vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y ſuis arrivée, étiez-vous attendu ?
Et quand vous luy parlez, étes-vous entendu ?

L'AMOUR.

J'ay dans ce doux climat un ſouverain empire,
Comme vous l'avez ſur mon cœur :
L'Amour m'eſt favorable, & c'eſt en ſa faveur
Qu'à mes ordres Æole a ſoûmis le Zéphire.
C'eſt l'Amour qui pour voir mes feux récompenſez
Luy-meſme a dicté cet Oracle,
Par qui vos beaux jours menacez
D'une foule d'Amans ſe ſont débaraſſez,
Et qui m'a delivré de l'éternel obſtacle
De tant de ſoûpirs empreſſez,
Qui ne méritoient pas de vous eſtre adreſſez.
Ne me demandez point quelle eſt cette Province,
Ny le nom de ſon Prince,
Vous le ſçaurez quand il en ſera temps :
Je veux vous acquerir, mais c'eſt par mes ſervices,
Par des ſoins aſſidus, & par des vœux conſtans,
Par les amoureux ſacrifices
De tout ce que je ſuis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moy vous ſollicite,
Sans que de mon pouvoir je me faſſe un mérite,
Et bien que Souverain dans cet heureux ſejour,

Je ne vous veux, Psiché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moy les merveilles,
Princesse, & préparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens.
Vous y verrez des Bois & des Prairies
Contester sur leurs agrémens
Avec l'Or & les Pierreries,
Vous n'entendrez que des concerts charmans,
De cent Beautez vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous momens
D'une ame soûmise & ravie
L'honneur de vos commandemens.

PSICHÉ.

Mes volontez suivent les vostres,
Je n'en sçaurois plus avoir d'autres;
Mais vostre Oracle enfin vient de me séparer
De deux Sœurs & du Roy mon Pére,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moy comblée,
Souffrez que mes Sœurs soient témoins
Et de ma gloire & de vos soins.
Prétez-leur comme à moy les aisles du Zéphire,
Qui leur puissent de vostre Empire
Ainsi qu'à moy faciliter l'accés;
Faites-leur voir en quel lieu je respire,
Faites-leur de ma perte admirer le succés.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute vostre ame :

Ce tendre ſouvenir d'un Pére & de deux Sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flame.
N'ayez d'yeux que pour moy, qui n'en ay que pour vous,
Ne ſongez qu'à m'aimer, ne ſongez qu'à me plaire,
Et quand de tels ſoucis oſent vous en diſtraire...

PSICHÉ.

Des tendreſſes du ſang peut-on eſtre jaloux?

L'AMOUR.

Je le ſuis, ma Pſiché, de toute la Nature.
Les rayons du Soleil vous baiſent trop ſouvent,
Vos cheveux ſouffrent trop les careſſes du Vent,
Dés qu'il les flate, j'en murmure :
L'air meſme que vous reſpirez
Avec trop de plaiſir paſſe par voſtre bouche,
Voſtre habit de trop pres vous touche,
Et ſi-toſt que vous ſoûpirez,
Je ne ſçay quoy qui m'effarouche
Craint parmy vos ſoûpirs des ſoûpirs égarez.
Mais vous voulez vos Sœurs, allez, partez Zephire,
Pſiché le veut, je ne l'en puis dédire.

Le Zephire s'envole.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux ſéjour,
De ſes tréſors faites leur cent largeſſes,
Prodiguez-leur careſſes ſur careſſes,
Et du ſang, s'il ſe peut, épuiſez les tendreſſes,
Pour vous rendre toute à l'Amour.
Je n'y meſleray point d'importune préſence,
Mais ne leur faites pas de ſi longs entretiens ;
Vous ne ſçauriez pour eux avoir de complaiſance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHÉ.

Voſtre amour me fait une grace
Dont je n'abuſeray jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces Jardins, ce Palais,
Où vous ne verrez rien que voſtre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, & vous jeunes Zéphirs,
Qui pour ames n'avez que de tendres ſoûpirs,
Montrez tous à l'envy ce qu'à voir ma Princeſſe
Vous avez ſenty d'allégreſſe.





TROISIESME INTERMEDE.

Il ſe fait une Entrée de Ballet de quatre Amours & quatre Zéphirs, interrompuë deux fois par un Dialogue chanté par un Amour & un Zéphir.

LE ZEPHIR.

Aimable Jeuneſſe,
Suivez la tendreſſe,
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'eſt pour vous ſurprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs ſoûpirs,
Et craindre leurs deſirs :
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour,
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZEPHIR *ſeul.*

Un cœur jeune & tendre
Eſt fait pour ſe rendre,
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

LES DEUX ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour,
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

L'AMOUR *seul.*

Pourquoy ſe defendre?
Que ſert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd ſans retour.

LES DEUX ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour,
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

SECOND COUPLET.

LE ZEPHIR.

L'Amour a des charmes,
Rendons-luy les armes,
Ses ſoins & ſes pleurs
Ne ſont pas ſans douceurs.
Un cœur pour le ſuivre
A cent maux ſe livre.
Il faut pour gouſter ſes appas
Languir juſqu'au trépas,
Mais ce n'eſt pas vivre
Que de n'aimer pas.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux,

En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZÉPHIR *ſeul.*

On craint, on eſpere,
Il faut du miſtere,
Mais on n'obtient guere
De bien ſans tourment.

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux,
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR *ſeul.*

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer & que plaire?
C'eſt un ſoin charmant
Que l'employ d'un Amant.

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux,
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

Le Théatre devient un autre Palais magnifique, coupé dans le fonds par un Veſtibule, au travers duquel on voit un Iardin ſuperbe & charmant, décoré de pluſieurs Vaſes d'Orangers, & d'Arbres chargez de toutes ſortes de Fruits.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

JE n'en puis plus, ma Sœur, j'ay veu trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien concevoir ;
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'en a veu jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'eſprit,
Et ce brillant Palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la Fortune indignement nous traite,
Et que ſa largeſſe indiſcréte
Prodigue aveuglément, épuiſe, unit d'efforts,
Pour faire de tant de tréſors
Le partage d'une Cadette !

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos ſentimens,
J'ay les meſmes chagrins, & dans ces lieux charmans
Tout ce qui vous déplaiſt me bleſſe ;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront

Comme vous m'accable, & me laiſſe
L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma Sœur, il n'eſt point de Reynes,
Qui dans leur propre Etat parlent en Souveraines,
Comme Pſiché parle en ces lieux.
On l'y voit obeïe avec exactitude,
Et de ſes volontez une amoureuſe étude
Les cherche juſques dans ſes yeux.
Mille beautez s'empreſſent autour d'elle,
Et ſemblent dire à nos regards jaloux,
Quels que ſoient nos attraits, elle eſt encor plus belle,
Et nous qui la ſervons le ſommes plus que vous.
Elle prononce, on execute,
Aucun ne s'en defend, aucun ne s'en rebute:
Flore qui s'attache à ſes pas
Répand à pleines mains autour de ſa perſonne
Ce qu'elle a de plus doux appas,
Zephire vole aux ordres qu'elle donne,
Et ſon Amante & luy s'en laiſſant trop charmer,
Quittent pour la ſervir les ſoins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à ſon ſervice,
Elle aura bientoſt des Autels;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs Mortels,
De qui l'audace & le caprice
Contre nous à toute heure en ſecret revoltez,
Oppoſent à nos volontez
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'eſtoit peu que dans noſtre Cour
Tant de cœurs à l'envy nous l'euſſent préferée,
Ce n'eſtoit pas aſſez que de nuit & de jour
D'une foule d'Amans elle y fuſt adorée :
Quand nous nous conſolions de la voir au tombeau
Par l'ordre impréveu d'un Oracle,
Elle a voulu de ſon deſtin nouveau
Faire en noſtre préſence éclater le miracle,
Et choiſy nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous ſouhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me deſeſpere,
C'eſt cet Amant parfait & ſi digne de plaire,
Qui ſe captive ſous ſes loix.
Quand nous pourrions choiſir entre tous les Monarques,
En eſt-il un de tant de Rois
Qui porte de ſi nobles marques?
Se voir du bien par dela ſes ſouhaits,
N'eſt ſouvent qu'un bonheur qui fait des miſerables :
Il n'eſt ny train pompeux, ny ſuperbes Palais,
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables ;
Mais avoir un Amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir cherement aimée ;
C'eſt un bonheur ſi haut, ſi relevé,
Que ſa grandeur ne peut eſtre exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma Sœur, nous en mourrions d'ennuy,
Songeons plutoſt à la vangeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle & luy
Cette adorable intelligence.

La voicy. J'ay des coups tous prefts à luy porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCENE II.

Pfiché, Aglaure, Cidippe.

PSICHÉ.

Ie viens vous dire Adieu, mon Amant vous renvoye,
Et ne fçauroit plus endurer
Que vous luy retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de fe voir feul à me confiderer.
Dans un fimple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs,
Qu'en faveur du fang je luy vole,
Quand je les partage à des Sœurs.

AGLAURE.

La jaloufie eft affez fine,
Et ces délicats fentimens
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celuy qui pour vous a ces empreffemens
Paffe le commun des Amans.
Je vous en parle ainfi faute de le connoiftre.
Vous ignorez fon nom, & ceux dont il tient l'eftre,
Nos efprits en font alarmez:
Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir fupréme
Bien au dela du Diadéme,
Ses tréfors fous vos pas confufément femez
Ont dequoy faire honte à l'abondance mefme,
Vous l'aimez autant qu'il vous aime,

Il vous charme, & vous le charmez;
Voſtre felicité, ma Sœur, ſeroit extréme,
Si vous ſçaviez qui vous aimez.

PSICHÉ.

Que m'importe? j'en ſuis aimée,
Plus il me voit, plus je luy plais,
Il n'eſt point de plaiſirs dont l'ame ſoit charmée
Qui ne préviennent mes ſouhaits,
Et je vois mal dequoy la voſtre eſt alarmée,
Quand tout me ſert dans ce Palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'icy tout vous ſerve,
Si toûjours cet Amant vous cache ce qu'il eſt?
Nous ne nous alarmons que pour voſtre intereſt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaiſt,
Le veritable amour ne fait point de reſerve,
Et qui s'obſtine à ſe cacher
Sent quelque choſe en ſoy qu'on luy peut reprocher.
Si cet Amant devient volage,
Car ſouvent en amour le change eſt aſſez doux,
Et j'oſe le dire entre nous,
Pour grand que ſoit l'éclat dont brille ce viſage,
Il en peut eſtre ailleurs d'auſſi belles que vous.
Si, dis-je, un autre objet ſous d'autres loix l'engage,
Si dans l'état où je vous voy,
Seule en ſes mains & ſans défenſe,
Il va juſqu'à la violence,
Sur qui vous vangera le Roy
Ou de ce changement, ou de cette inſolence?

PSICHÉ.

Ma Sœur, vous me faites trembler.

Juste Ciel! pourois-je estre assez infortunée...

CIDIPPE.

Que sçait-on si déja les nœuds de l'Hymenée...

PSICHÉ.

N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ay plus qu'un mot à vous dire.
Ce Prince qui vous aime, & qui commande aux Vents,
Qui nous donne pour char les aisles du Zephire,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la Nature,
Peut-estre à tant d'amour mesle un peu d'imposture,
Peut-estre ce Palais n'est qu'un enchantement,
Et ces lambris dorez, ces amas de richesses
Dont il achete vos tendresses,
Dés qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoistront en un moment.
Vous sçavez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSICHÉ.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE.

Nostre amitié ne veut que vostre bien.

PSICHÉ.

Adieu, mes Sœurs, finissons l'entretien,
J'aime & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez, & demain si je puis
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roy quelle nouvelle gloire,
Quel excés de bonheur le Ciel répand ſur vous.

CIDIPPE.

Nous allons luy conter d'un changement ſi doux
La ſurprenante & merveilleuſe hiſtoire.

PSICHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma Sœur, de vos ſoupçons,
Et quand vous luy peindrez un ſi charmant Empire...

AGLAURE.

Nous ſçavons toutes deux ce qu'il faut taire, ou dire,
Et n'avons pas beſoin ſur ce point de leçons.

Le Zephire enleve les deux Sœurs de Pſiché dans un nüage qui deſcend juſqu'à terre, & dans lequel il les emporte avec rapidité.

SCENE III.

L'Amour, Pſiché.

L'AMOUR.

Enfin vous eſtes ſeule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes Sœurs,
Ce que des yeux ſi beaux ont pris ſur moy d'empire,
Et quel excés ont les douceurs
Qu'une ſincere ardeur inſpire
Si-toſt qu'elle aſſemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empreſſemens,
Et vous jurer qu'à vous ſeule aſſervie

Elle n'a pour objet de ſes raviſſemens,
Que de voir cette ardeur de meſme ardeur ſuivie
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de regler mes vœux ſur vos deſirs,
Et de ce qui vous plaiſt faire tous mes plaiſirs.
Mais d'où vient qu'un triſte nuage
Semble offuſquer l'éclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque choſe en ces lieux?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage?

PSICHÉ.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'eſt-ce donc, & d'où vient mon malheur?
J'entens moins de ſoûpirs d'amour que de douleur,
Je voy de voſtre teint les roſes amorties
Marquer un déplaiſir ſecret;
Vos Sœurs à peine ſont parties
Que vous ſoûpirez de regret!
Ah, Pſiché, de deux cœurs quand l'ardeur eſt la meſme,
Ont-ils des ſoûpirs différens?
Et quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on ſonger à des Parens?

PSICHÉ.

Ce n'eſt point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Eſt-ce l'abſence d'un Rival,
Et d'un Rival aimé qui fait qu'on me neglige?

PSICHÉ.

Dans un cœur tout à vous que vous penétrez mal!
Je vous aime, Seigneur, & mon amour s'irrite

De l'indigne ſoupçon que vous avez formé :
Vous ne connoiſſez pas quel eſt voſtre mérite,
    Si vous craignez de n'eſtre pas aimé.
Je vous aime, & depuis que j'ay veu la lumiere,
        Je me ſuis montrée aſſez fiere,
    Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roy :
Et s'il vous faut ouvrir mon ame toute entiere,
Je n'ay trouvé que vous qui fuſt digne de moy.
        Cependant j'ay quelque triſteſſe
        Qu'en vain je voudrois vous cacher,
Un noir chagrin ſe meſle à toute ma tendreſſe
        Dont je ne la puis détacher.
        Ne m'en demandez point la cauſe,
Peut-eſtre la ſçachant voudrez-vous m'en punir,
Et ſi j'oſe aſpirer encor à quelque choſe,
Je ſuis ſeûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite,
Que vous connoiſſiez mal quel eſt voſtre mérite,
        Ou feigniez de ne pas ſçavoir
    Quel eſt ſur moy voſtre abſolu pouvoir ?
Ah ſi vous en doutez, ſoyez deſabuſée,
Parlez.

PSICHÉ.

        J'auray l'affront de me voir refuſée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs ſentimens,
        L'expérience en eſt aiſée,
Parlez, tout ſe tient preſt à vos commandemens.
    Si pour m'en croire il vous faut des ſermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maiſtres de mon ame,

Ces divins autheurs de ma flame,
Et ſi ce n'eſt aſſez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.

PSICHÉ.

J'oſe craindre un peu moins apres cette aſſurance.
Seigneur, je vois icy la pompe & l'abondance,
Je vous adore, & vous m'aimez,
Mon cœur en eſt ravy, mes ſens en ſont charmez;
Mais parmy ce bonheur ſupréme
J'ay le malheur de ne ſçavoir qui j'aime.
Diſſipez cet aveuglement,
Et faites-moy connoiſtre un ſi parfait Amant.

L'AMOUR.

Pſiché, que venez-vous de dire?

PSICHÉ.

Que c'eſt le bonheur où j'aſpire,
Et ſi vous ne me l'accordez...

L'AMOUR.

Je l'ay juré, je n'en ſuis plus le maiſtre,
Mais vous ne ſçavez pas ce que vous demandez.
Laiſſez-moy mon ſecret, ſi je me fais connoiſtre,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le ſeul remede eſt de vous en dédire.

PSICHÉ.

C'eſt là ſur vous mon ſouverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je ſuis tout à vous;
Mais ſi nos feux vous ſemblent doux,
Ne mettez point d'obſtacle à leur charmante ſuite,
Ne me forcez point à la fuite:

C'eſt le moindre malheur qui nous puiſſe arriver
D'un ſouhait qui vous a ſéduite.

PSICHÉ.

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je ſçay ce que j'en doy croire.
De grace, aprenez-moy tout l'excés de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illuſtre choix
J'ay rejetté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous?

PSICHÉ.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous ſçaviez, Pſiché, la cruelle avanture
Que par là vous vous attirez...

PSICHÉ.

Seigneur, vous me deſeſperez.

L'AMOUR.

Penſez-y bien, je puis encor me taire.

PSICHÉ.

Faites-vous des ſermens pour n'y point ſatisfaire?

L'AMOUR.

Hé bien, je ſuis le Dieu le plus puiſſant des Dieux,
Abſolu ſur la Terre, abſolu dans les Cieux,
Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir eſt ſupréme,
En un mot je ſuis l'Amour meſme,
Qui de mes propres traits m'eſtois bleſſé pour vous,
Et ſans la violence, helas! que vous me faites,

Et qui vient de changer mon amour en couroux,
Vous m'alliez avoir pour Epoux.
Vos volontez ſont ſatisfaites,
Vous avez ſçeu qui vous aimiez,
Vous connoiſſez l'Amant que vous charmiez,
Pſiché, voyez où vous en eſtes.
Vous me forcez vous-meſme à vous quitter,
Vous me forcez vous-meſme à vous oſter
Tout l'effet de voſtre victoire:
Peut-eſtre vos beaux yeux ne me reverront plus,
Ce Palais, ces Jardins avec moy diſparus
Vont faire évanoüir voſtre naiſſante gloire;
Vous n'avez pas voulu m'en croire,
Et pour tout fruit de ce doute éclaircy,
Le Deſtin ſous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux enſemble,
Vous va montrer ſa haine, & me chaſſe d'icy.

L'Amour diſparoiſt, & dans l'inſtant qu'il s'envole, le ſuperbe Iardin s'évanoüit. Pſiché demeure ſeule au milieu d'une vaſte Campagne, & ſur le bord ſauvage d'un grand Fleuve où elle ſe veut précipiter. Le Dieu du Fleuve paroiſt aſſis ſur un amas de Ioncs & de Roſeaux, & appuyé ſur une grande Urne, d'où ſort une groſſe ſource d'eau.

SCENE IV.

Pſiché.

Cruel Deſtin! funeſte inquiétude!
Fatale curioſité!
Qu'avez-vous fait, affreuſe Solitude,
De toute ma felicité?
J'aimois un Dieu, j'en eſtois adorée,

Mon bonheur redoubloit de moment en moment,
Et je me voy ſeule, éplorée,
Au milieu d'un Deſert, où pour accablement,
Et confuſe, & deſeſperée,
Je ſens croiſtre l'amour, quand j'ay perdu l'Amant.
Le ſouvenir m'en charme & m'empoiſonne,
Sa douceur tiranniſe un cœur infortuné
Qu'aux plus cuiſans chagrins ma flâme a condamné.
O Ciel! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoy me laiſſe-t-il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens inépuiſable & pure,
Maître des Hommes & des Dieux,
Cher Autheur des maux que j'endure,
Eſtes-vous pour jamais diſparu de mes yeux?
Je vous en ay banny moy-meſme,
Dans un excés d'amour, dans un bonheur extréme,
D'un indigne ſoupçon mon cœur s'eſt alarmé;
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'Objet aimé.
Mourons, c'eſt le party qui ſeul me reſte à ſuivre,
Apres la perte que je fais.
Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,
Et pour qui former des ſouhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces triſtes ſables,
Enſevely mon crime dans tes flots,
Et pour finir des maux ſi déplorables,
Laiſſe-moy dans ton lit aſſurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas ſoüilleroit mes ondes,
Pſiché, le Ciel te le défend,

Et peut-eſtre qu'apres des douleurs ſi profondes
Un autre ſort t'attend.
Fuy plûtoſt de Vénus l'implacable colere:
Je la voy qui te cherche & qui te veut punir,
L'amour du Fils a fait la haine de la Mere,
Fuy, je ſçauray la retenir.

PSICHÉ.

J'attens ſes Fureurs vangereſſes.
Qu'auront-elles pour moy qui ne me ſoit trop doux?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ny Déeſſes,
Et peut braver tout leur couroux.

SCENE V.

Venus, Pſiché.

VENUS.

Orgueilleuſe Pſiché, vous m'oſez donc attendre,
Apres m'avoir ſur Terre enlevé mes honneurs,
Apres que vos traits ſuborneurs
Ont reçeu les encens qu'aux miens ſeuls on doit rendre?
J'ay veu mes Temples deſertez,
J'ay veu tous les Mortels ſéduits par vos beautez
Idolâtrer en vous la beauté ſouveraine,
Vous offrir des reſpects juſqu'alors inconnus,
Et ne ſe mettre pas en peine
S'il eſtoit une autre Vénus:
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les juſtes chaſtimens,
Et de me regarder en face,
Comme ſi c'eſtoit peu que mes reſſentimens.

PSICHÉ.

Si de quelques Mortels on m'a veuë adorée,
Eſt-ce un crime pour moy d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconſiderée
Laiſſoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?
Je ſuis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ay que les beautez qu'il m'a voulu preſter:
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal ſatisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous préſenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite,
Qui pour les rendre à leur devoir,
Pour ſe faire adorer, n'a qu'à ſe faire voir.

VENUS.

Il falloit vous en mieux défendre,
Ces reſpects, ces encens ſe devoient refuſer,
Et pour les mieux deſabuſer,
Il falloit à leurs yeux vous-meſme me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur;
Vous avez bien fait plus, voſtre humeur arrogante
Sur le mépris de mille Rois
Juſques aux Cieux a porté de ſon choix
L'ambition extravagante.

PSICHÉ.

J'aurois porté mon choix, Déeſſe, juſqu'aux Cieux?

VENUS.

Voſtre inſolence eſt ſans ſeconde;
Dédaigner tous les Rois du Monde,
N'eſt-ce pas aſpirer aux Dieux?

PSICHÉ.

Si l'amour pour eux tous m'avoit endurcy l'ame,
Et me reſervoit toute à luy,
En puis-je eſtre coupable, & faut-il qu'aujourd'huy
Pour prix d'une ſi belle flâme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennuy?

VENUS.

Pſiché, vous deviez mieux connoiſtre
Qui vous eſtiez, & quel eſtoit ce Dieu.

PSICHÉ.

Et m'en a-t-il donné ny le temps, ny le lieu,
Luy qui de tout mon cœur d'abord s'eſt rendu maiſtre?

VENUS.

Tout voſtre cœur s'en eſt laiſſé charmer,
Et vous l'avez aimé dés qu'il vous a dit, j'aime.

PSICHÉ.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour luy-meſme?
C'eſt voſtre Fils, vous ſçavez ſon pouvoir,
Vous en connoiſſez le mérite.

VENUS.

Oüy, c'eſt mon Fils, mais un Fils qui m'irrite,
Un Fils qui me rend mal ce qu'il ſçait me devoir,
Un Fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui pour mieux flater ſes indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne bleſſe plus perſonne
Qui vienne à mes Autels implorer mon ſecours.
Vous m'en avez fait un rebelle,
On m'en verra vangée, & hautement, ſur vous,

Et je vous apprendray s'il faut qu'une Mortelle
Souffre qu'un Dieu ſoûpire à ſes genoux.
Suivez-moy, vous verrez par voſtre expérience
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition;
Venez, & préparez autant de patience,
Qu'on vous voit de préſomption.





QVATRIESME INTERMEDE.

La Scene represente les Enfers. On y voit une Mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpetuelle agitation. Cette Mer effroyable est bornée par des Ruines enflâmées ; & au milieu de ses flots agitez, au travers d'une Gueule affreuse, paroist le Palais Infernal de Pluton. Huit Furies en sortent, & forment une Entrée de Ballet, où elles se réjoüissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des Divinitez. Vn Lutin mesle quantité de sauts périlleux à leurs Dances, cependant que Psiché qui a passé aux Enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la Barque de Charon, avec la Boëte qu'elle a reçeuë de Proserpine pour cette Déesse.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Psiché.

EFFROYABLES replis des ondes infernales,
Noirs Palais où Megére & ses Sœurs font leur Cour,
Eternels ennemis du Jour,
Parmy vos Ixions & parmy vos Tantales,
Parmy tant de tourmens qui n'ont point d'intervales,
Est-il dans vostre affreux sejour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut estre assouvie,
Et depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,
Il m'a fallu dans ces cruels momens
Plus d'une ame, & plus d'une vie,
Pour remplir ses commandemens.
Je souffrirois tout avec joye,
Si parmy les rigueurs que sa haine déploye,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fust-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable Amant:
Je n'ose le nommer, ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de luy,

S'en eſt renduë indigne, & dans ce dur ennuy
La ſouffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaiſſant trépas,
Eſt celle de ne le voir pas.
Si ſon couroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'aprocheroit du mien :
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoy qu'il falluſt ſouffrir, je ne ſouffrirois rien.
Oüy, Deſtins, s'il calmoit cette juſte colére,
Tous mes malheurs ſeroient finis :
Pour me rendre inſenſible aux fureurs de la Mere,
Il ne faut qu'un regard du Fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je ſouffre, & ſouffre comme moy,
Tout ce que j'endure le geſne,
Luy-meſme il s'en impoſe une amoureuſe loy :
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'eſt luy qui me ſoûtient, c'eſt luy qui me ranime,
Au milieu des périls où l'on me fait courir :
Il garde la tendreſſe où ſon feu le convie,
Et prend ſoin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux Ombres
Qu'à travers le faux jour de ces Demeures ſombres
J'entrevoy s'avancer vers moy ?

SCENE II.

Psiché, Cleomene, Agenor.

PSICHÉ.

Cleomene, Agenor, eſt-ce vous que je voy?
Qui vous a ravy la lumiere?

CLEOMENE.

La plus juſte douleur, qui d'un beau deſeſpoir
Nous euſt pû fournir la matiere,
Cette pompe funebre, où du ſort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiere,
L'injuſtice la plus entiere.

AGENOR.

Sur ce meſme Rocher, où le Ciel en couroux
Vous promettoit au lieu d'Epoux
Un Serpent dont ſoudain vous ſeriez devorée,
Nous tenions la main preparée
A repouſſer ſa rage, ou mourir avec vous.
Vous le ſçavez, Princeſſe, & lors qu'à noſtre veuë
Par le milieu des airs vous eſtes diſparuë,
Du haut de ce Rocher, pour ſuivre vos beautez,
Ou plûtoſt pour gouſter cette amoureuſe joye
D'offrir pour vous au Monſtre une premiere proye,
D'amour & de douleur l'un & l'autre emportez,
Nous nous ſommes précipitez.

CLEOMENE.

Heureuſement déçeus au ſens de voſtre Oracle,
Nous en avons icy reconnu le miracle,

Et sçeu que le Serpent prest à vous devorer
Estoit le Dieu qui fait qu'on aime,
Et qui tout Dieu qu'il est, vous adorant luy-mesme,
Ne pouvoit endurer
Qu'un Mortel comme nous osast vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
Nous joüissons icy d'un trépas assez doux :
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions estre à vous?
Nous revoyons icy vos charmes
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit reveus jamais,
Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHÉ.

Puis-je avoir des larmes de reste
Apres qu'on a porté les miens au dernier point?
Unissons nos soûpirs dans un sort si funeste,
Les soûpirs ne s'épuisent point.
Mais vous soûpireriez, Princes, pour une ingrate,
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
Et quelque douleur qui m'abate,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous merité, nous dont toute la flâme
N'a fait que vous lasser du recit de nos maux?

PSICHÉ.

Vous pouviez meriter, Princes, toute mon ame,
Si vous n'eussiez esté Rivaux.
Ces qualitez incomparables

Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
Vous rendoient tous deux trop aimables,
Pour méprifer aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pû fans eftre injufte, ny cruelle,
Nous refufer un cœur refervé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus : Le Deftin nous rapelle,
Et nous force à vous dire Adieu.

PSICHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loifir de me dire
Quel eft icy voftre fejour ?

CLEOMENE.

Dans des Bois toûjours verds, où d'amour on refpire,
Auffitoft qu'on eft mort d'amour.
D'amour on y revit, d'amour on y foûpire,
Sous les plus douces loix de fon heureux Empire,
Et l'éternelle nuit n'ofe en chaffer le jour,
Que luy-mefme il attire
Sur nos fantômes qu'il infpire,
Et dont aux Enfers mefme il fe fait une Cour.

AGENOR.

Vos envieufes Sœurs apres nous defcenduës
Pour vous perdre fe font perduës,
Et l'une & l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un confeil qui leur coufte la vie,
A cofté d'Ixion, à cofté de Titye,
Souffre tantoft la rouë, & tantoft le Vautour.
L'Amour par les Zephirs s'eft fait prompte juftice
De leur envenimée & jaloufe malice :
Ces Miniftres aiflez de fon jufte couroux,

Sous couleur de les rendre encor aupres de vous,
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice,
Où le ſpectacle affreux de leurs corps déchirez
N'étale que le moindre, & le premier ſuplice
De ces conſeils dont l'artifice
Fait les maux dont vous ſoûpirez.

PSICHÉ.

Que je les plains!

CLEOMENE.

Vous eſtes ſeule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir,
Adieu, puiſſions-nous vivre en voſtre ſouvenir,
Puiſſiez-vous, & bientoſt, n'avoir plus rien à craindre,
Puiſſe, & bientoſt, l'Amour vous enlever aux Cieux,
Vous y mettre à coſté des Dieux,
Et rallumant un feu qui ne ſe puiſſe éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux.

SCENE III.

Pſiché.

Pauvres Amans! leur amour dure encore,
Tous morts qu'ils ſont l'un & l'autre m'adore,
Moy dont la dureté reçeut ſi mal leurs vœux :
Tu n'en fais pas ainſi, toy qui ſeul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui briſes de ſi beaux nœuds.
Ne me fuy plus, & ſouffre que j'eſpere

Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moy,
Qu'à force de souffrir j'auray dequoy te plaire,
Dequoy me rengager ta foy.
Mais ce que j'ay souffert m'a trop défigurée,
Pour rapeller un tel espoir;
L'œil abatu, triste, desesperée,
Languissante, & décolorée,
Dequoy puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle impossible à prévoir
Ma beauté qui t'a plû ne se voit reparée?
Je porte icy dequoy la reparer,
Ce trésor de beauté divine
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer,
Et l'éclat en doit estre extréme,
Puis que Vénus la beauté mesme
Les demande pour se parer.
En dérober un peu seroit-ce un si grand crime?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon Amant,
Pour regagner son cœur, & finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop legitime?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que vois-je sortir de cette Boëte ouverte?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus, je descens au tombeau.

Elle s'évanoüit, & l'Amour descend auprés d'elle en volant.

SCENE IV.

L'Amour, Psiché évanoüye.

L'AMOUR.

Vostre péril, Psiché, dissipe ma colere,
Ou plûtost de mes feux l'ardeur n'a point cessé,
Et bien qu'au dernier point vous m'ayez sçeu déplaire,
Je ne me suis interessé
Que contre celle de ma Mere.
J'ay veu tous vos travaux, j'ay suivy vos malheurs,
Mes soûpirs ont par tout accompagné vos pleurs;
Tournez les yeux vers moy, je suis encor le mesme.
Quoy! je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psiché, que vous m'aimez!
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermez?
Qu'à jamais la clarté leur vient d'estre ravie?
O mort, devois-tu prendre un dard si criminel,
Et sans aucun respect pour mon Estre éternel
Attenter à ma propre vie?
Combien de fois, ingrate Deïté,
Ay-je grossy ton noir Empire,
Par les mépris & par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche beauté?
Combien mesme, s'il le faut dire,
T'ay-je immolé de fidelles Amans
A force de ravissemens?
Va, je ne blesseray plus d'ames,
Je ne perceray plus de cœurs,
Qu'avec des dards trempez aux divines liqueurs

Qui nourriſſent du Ciel les immortelles flâmes,
Et n'en lanceray plus que pour faire à tes yeux
Autant d'Amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable Mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez à voſtre tour l'effet de ma colere.
Vous me voulez faire la loy,
Vous qu'on voit ſi ſouvent la recevoir de moy !
Vous qui portez un cœur ſenſible comme un autre,
Vous enviez au mien les delices du voſtre !
Mais dans ce meſme cœur j'enfonceray des coups,
Qui ne ſeront ſuivis que de chagrins jaloux ;
Je vous accableray de honteuſes ſurpriſes,
Et choiſiray par tout à vos vœux les plus doux
Des Adonis & des Anchiſes,
Qui n'auront que haine pour vous.

SCENE V.

Venus, l'Amour, Pſiché évanoüye.

VENUS.

La menace eſt reſpectueuſe,
Et d'un Enfant qui fait le révolté
La colere préſomptueuſe...

L'AMOUR.

Je ne ſuis plus enfant, & je l'ay trop été,
Et ma colere eſt juſte autant qu'impétueuſe.

VENUS.

L'impétuofité s'en devroit retenir,
Et vous pourriez vous fouvenir
Que vous me devez la naiffance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relevent de ma puiffance :
Que mon arc de la voftre eft l'unique foûtien,
Que fans mes traits elle n'eft rien,
Et que fi les cœurs les plus braves
En triomphe par vous fe font laiffez traifner,
Vous n'avez jamais fait d'Efclaves
Que ceux qu'il m'a plû d'enchaifner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naiffance
Qui tirannifent mes defirs;
Et fi vous ne voulez perdre mille foûpirs,
Songez en me voyant à la reconnoiffance,
Vous qui tenez de ma puiffance
Et voftre gloire, & vos plaifirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous défenduë,
Cette gloire dont vous parlez ?
Comment me l'avez-vous renduë ?
Et quand vous avez veu mes Autels defolez,
Mes Temples violez,
Mes honneurs ravalez,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on veu punie
Pfiché qui me les a volez ?
Je vous ay commandé de la rendre charmée

Du plus vil de tous les Mortels,
Qui ne daignaſt répondre à ſon ame enflâmée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels,
Et vous-meſme l'avez aimée!
Vous avez contre moy ſéduit des Immortels,
C'eſt pour vous qu'à mes yeux les Zephirs l'ont cachée,
Qu'Apollon meſme ſuborné
Par un Oracle adroitement tourné
Me l'avoit ſi bien arrachée,
Que ſi ſa curioſité
Par une aveugle défiance
Ne l'euſt renduë à ma vangeance,
Elle échapoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où voſtre amour l'a miſe,
Voſtre Pſiché, ſon ame va partir,
Voyez, & ſi la voſtre en eſt encor épriſe,
Recevez ſon dernier ſoûpir.
Menacez, bravez-moy, cependant qu'elle expire :
Tant d'inſolence vous ſied bien,
Et je dois endurer, quoy qu'il vous plaiſe dire,
Moy qui ſans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déeſſe impitoyable,
Le Deſtin l'abandonne à tout voſtre couroux :
Mais ſoyez moins inexorable
Aux prieres, aux pleurs d'un Fils à vos genoux.
Ce doit vous eſtre un ſpectacle aſſez doux,
De voir d'un œil Pſiché mourante,
Et de l'autre ce Fils d'une voix ſupliante
Ne vouloir plus tenir ſon bonheur que de vous.

Rendez-moy ma Psiché, rendez-luy tous ses charmes,
Rendez-la, Déesse, à mes larmes,
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VENUS.

Quelque amour que Psiché vous donne,
De ses malheurs par moy n'attendez pas la fin:
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son Destin.
Ne m'importunez plus, & dans cette infortune
Laissez-la sans Vénus triompher, ou périr.

L'AMOUR.

Helas! si je vous importune,
Je ne le ferois pas, si je pouvois mourir.

VENUS.

Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un Immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez par son excéz si mon amour est fort.
Ne luy ferez-vous grace aucune?

VENUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
Vostre amour, il desarme, il fléchit ma rigueur:
Vostre Psiché reverra la lumiere.

L'AMOUR.

Que je vous vay par tout faire donner d'encens!

VENUS.

Oüy, vous la reverrez dans sa beauté premiere:

Mais de vos vœux reconnoiſſans
Je veux la déférence entiere.
Je veux qu'un vray reſpect laiſſe à mon amitié
Vous choiſir une autre Moitié.

L'AMOUR.

Et moy, je ne veux plus de grace,
Je reprens toute mon audace,
Je veux Pſiché, je veux ſa foy,
Je veux qu'elle revive & revive pour moy,
Et tiens indifferent que voſtre haine laſſe,
En faveur d'une autre ſe paſſe.
Jupiter qui paroiſt va juger entre nous
De mes emportemens, & de voſtre couroux.

Apres quelques éclairs & roulemens de Tonnerre,
Iupiter paroiſt en l'air ſur ſon Aigle.

SCENE DERNIERE.

Jupiter, Venus, l'Amour, Pſiché.

L'AMOUR.

Vous à qui ſeul tout eſt poſſible,
Pere des Dieux, Souverain des Mortels,
Flechiſſez la rigueur d'une Mere inflexible
Qui ſans moy n'auroit point d'Autels.
J'ay pleuré, j'ay prié, je ſoûpire, menace,
Et perds menaces & ſoûpirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaiſirs
Dépend du Monde entier l'heureuſe, ou triſte face,
Et que ſi Pſiché perd le jour,
Si Pſiché n'eſt à moy, je ne ſuis plus l'Amour.

Oüy, je rompray mon arc, je briſeray mes fléches,
J'éteindray juſqu'à mon flambeau,
Je laiſſeray languir la Nature au tombeau;
Ou ſi je daigne aux cœurs faire encor quelques bréches,
Avec ces pointes d'or qui me font obeïr
Je vous bleſſeray tous là-haut pour des Mortelles,
Et ne décocheray ſur elles
Que des traits émouſſez qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates & des cruelles.
Par quelle tirannique loy
Tiendray-je à vous ſervir mes armes toûjours preſtes,
Et vous feray-je à tous conqueſtes ſur conqueſtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moy?

JUPITER.

Ma Fille, ſois-luy moins ſevere.
Tu tiens de ſa Pſiché le Deſtin en tes mains,
La Parque au moindre mot va ſuivre ta colere,
Parle, & laiſſe-toy vaincre aux tendreſſes de Mere,
Ou redoute un couroux que moy-meſme je crains.
Veux-tu donner le monde en proye
A la haine, au deſordre, à la confuſion,
Et d'un Dieu d'union,
D'un Dieu de douceurs & de joye,
Faire un Dieu d'amertume & de diviſion?
Conſidere ce que nous ſommes,
Et ſi les paſſions doivent nous dominer;
Plus la vangeance a dequoy plaire aux Hommes,
Plus il ſied bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce Fils rebelle;

Mais voulez-vous qu'il me ſoit reproché
Qu'une miſerable Mortelle,
L'objet de mon couroux, l'orgueilleuſe Pſiché,
Sous ombre qu'elle eſt un peu belle,
Par un Hymen dont je rougis,
Soüille mon alliance, & le lit de mon Fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ay plus de mépris, ny de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Pſiché, reprenez la lumiere,
Pour ne la reperdre jamais,
Jupiter a fait voſtre paix,
Et je quitte cette humeur fiere
Qui s'oppoſoit à vos ſouhaits.

PSICHÉ.

C'eſt donc vous, ô grande Déeſſe,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent!

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colere ceſſe,
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y conſent.

PSICHÉ *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flâme!

L'AMOUR *à Pſiché.*

Je vous poſſede enfin, delices de mon ame!

JUPITER.

Venez Amans, venez aux Cieux
Achever un ſi grand & ſi digne Hymenée ;
Viens-y, belle Pſiché, changer de Deſtinée,
Viens prendre place au rang des Dieux.





Deux grandes Machines descendent aux deux costez de Iubiter, cependant qu'il dit ces derniers Vers. Vénus avec sa Suite monte dans l'une, l'Amour avec Psiché dans l'autre, & tous ensemble remontent au Ciel.

Les Divinitez qui avoient esté partagées entre Vénus & son Fils, se reünissent en les voyant d'accord; & toutes ensemble par des Concerts, des Chants, & des Dances, celebrent la Feste des Nopces de l'Amour.

Apollon paroist le premier, & comme Dieu de l'Harmonie commence à chanter, pour inviter les autres Dieux à se réjoüir.

RECIT D'APOLLON.

Vnissons-nous, Troupe immortelle;
Le Dieu d'Amour devient heureux Amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un Fils si charmant:
Il va gouster en paix, apres un long tourment,
Une felicité qui doit estre éternelle.

Toutes les Divinitez chantent ensemble ce Couplet à la gloire de l'Amour.

Celebrons ce grand Jour;
Celebrons tous une Feste si belle:
Que nos Chants en tous lieux en portent la nouvelle;
Qu'ils fassent retentir le celeste séjour:
Chantons, repetons tour à tour,
Qu'il n'est point d'Ame si cruelle
Qui tost ou tard ne se rende à l'Amour.

APOLLON *continuë.*

Le Dieu qui nous engage
A luy faire la Cour,
Defend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour,

C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du Jour.
La Nuit eſt le partage
Des Jeux, & de l'Amour.

Ce ſeroit grand dommage
Qu'en ce charmant Sejour
On euſt un cœur ſauvage.
Les Plaiſirs ont leur tour,
C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du Jour.
La Nuit eſt le partage
Des Jeux, & de l'Amour.

Deux Muſes qui ont toûjours évité de s'engager ſous les Loix de l'Amour, conſeillent aux Belles, qui n'ont point encore aimé, de s'en défendre avec ſoin à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

Gardez-vous, Beautez ſeveres,
Les Amours font trop d'affaires,
Craignez toûjours de vous laiſſer charmer:
Quand il faut que l'on ſoûpire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflâmer;
Le martire
De le dire,
Couſte plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer ſans peines,
Il eſt peu de douces chaînes,
A tout moment on ſe ſent alarmer;
Quand il faut que l'on ſoûpire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflâmer;

Le martire
De le dire,
Coufte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'eſt pas ſi dangereux que l'Amour.

RECIT DE BACCHUS.

Si quelquefois,
Suivant nos douces Loix,
La raifon fe perd & s'oublie,
Ce que le Vin nous caufe de folie
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur eft enyvré d'Amour,
Souvent c'eft pour toute la vie.

Mome declare qu'il n'a point de plus doux employ que de médire, & que ce n'eſt qu'à l'Amour ſeul qu'il n'oſe ſe joüer.

RECIT DE MOME.

Ie cherche à médire
Sur la Terre & dans les Cieux;
Je foûmets à ma Satire
Les plus grands des Dieux.
Il n'eft dans l'Univers que l'Amour qui m'étonne;
Il eft le feul que j'épargne aujourd'huy;
Il n'apartient qu'à luy
De n'épargner perfonne.

ENTRÉE DE BALLET,

Compoſée de deux Ménades & de deux Ægypans qui ſuivent Bacchus.

ENTRÉE DE BALLET,

Compoſée de quatre Polichinelles & de deux Mataſſins qui ſuivent Mome, & viennent joindre leur plaiſanterie & leur badinage aux divertiſſemens de cette grande Feſte.

Bacchus & Mome qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une Chanson, Bacchus à la loüange du Vin, & Mome une Chanson enjoüée, sur le sujet & les avantages de la raillerie.

RECIT DE BACCHUS.

Admirons le jus de la Treille :
Qu'il eſt puiſſant ! qu'il a d'attraits !
Il ſert aux douceurs de la Paix,
Et dans la Guerre il fait merveille :
Mais ſur tout pour les Amours,
Le Vin eſt d'un grand ſecours.

RECIT DE MOME.

Folaſtrons, divertiſſons nous,
Raillons, nous ne ſçaurions mieux faire,
La raillerie eſt neceſſaire
Dans les Jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on gouſte à médire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennuy ;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux deſpens d'autr uy.
Plaiſantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'eſt plus à la mode,
On court péril d'eſtre incommode,
En diſant trop de bien.
Sans la douceur que l'on gouſte à médire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennuy ;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux deſpens d'autruy.

Mars arrive au milieu du Théatre, ſuivy de ſa Troupe guerriere, qu'il excite à profiter de leur loiſir, en prenant part aux Divertiſſemens.

RECIT DE MARS.

Laiſſons en paix toute la Terre,

Cherchons de doux amuſemens;
Parmy les Jeux les plus charmans,
Meſlons l'image de la Guerre.

ENTRÉE DE BALLET.

Suivans de Mars, qui font, en dançant avec des Enſeignes, une maniere d'Exercice.

DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les Troupes diferentes de la Suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome, & de Mars, apres avoir achevé leurs Entrées particulieres, s'uniſſent enſemble, & forment la derniere Entrée, qui renferme toutes les autres.

Vn Chœur de toutes les Voix & de tous les Inſtrumens, qui ſont au nombre de quarante, ſe joint à la Dance generale, & termine la Feſte des Nopces de l'Amour & de Pſiché.

DERNIER CHŒUR.

Chantons les plaiſirs charmans
Des heureux Amans,
Que tout le Ciel s'empreſſe
A leur faire ſa Cour,
Celebrons ce beau Jour
Par mille doux chants d'allegreſſe,
Celebrons ce beau Jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand Sallon du Palais des Tuilleries, où Pſiché a eſté repreſentée devant Leurs Majeſtez, il y avoit des Tymbales, des Trompettes & des Tambours, meſlez dans ces derniers Concerts; & ce dernier Couplet ſe chantoit ainſi.

Chantons les plaiſirs charmans
Des heureux Amans.
Repondez-nous, Trompettes,

Tymbales & Tambours :
Accordez-vous toûjours
Avec le doux ſon des Muſettes,
Accordez-vous toûjours
Avec le doux chant des Amours.

FIN.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
L'Avare, Comedie	3
Monsieur de Pourceaugnac, Comedie	139
Les Amans magnifiques, Comedie	235
Le Bourgeois gentilhomme, Comedie-Ballet	321
Psiché, Tragedie-Ballet	467



IMPRIMÉ

PAR L'ANCIENNE MAISON QUANTIN

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

MAY ET MOTTEROZ, DIRECTEURS

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



